

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
DE
PERSE.



HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
DE
PERSE,

Depuis le commencement de ce Siècle
jusqu'à la fin du Règne de l'Usur-
pateur ASZRAFF.

TOME PREMIER,



UNIV. ORIENTALE

42267

BIBLIOTECA M. RIPA

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à
la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI,

Marquis
de Villeneuve

PREFACE

QUoique depuis quelques années les Gazettes & autres nouvelles publiques, nous aient donné bien des détails sur la Révolution de Perse; il n'y a peut-être point d'événement de nos jours, qui soit moins développé. On ne dit point ceci pour blâmer en rien les Auteurs, par le canal de qui nous viennent ces Nouvelles. Ils ne sont point garans des Relations qu'on leur envoie de si loin; & quelque défectueuses qu'elles soient, on doit leur sçavoir gré du soin qu'ils ont pris de nous instruire autant qu'il a été en leur pouvoir, de tout ce qui regarde cette grande catastrophe.

En fait de pareils événemens qui se sont passez dans des pays éloignés de nous, on ne peut

ij P R E F A C E.

guères compter que sur le rapport de gens qui en ayent été témoins oculaires, qui fussent en situation & à portée d'être instruits, non-seulement de ce qui étoit public, mais même de ce qui se passoit de plus particulier tant à la Cour de Perse, que chez la Nation qui vient de conquérir ce vaste Royaume; de gens enfin qui étant étrangers par rapport à la Perse, n'eussent aucun intérêt à être plus favorables à un parti qu'à l'autre.

L'Histoire que je donne au Public est fondée sur un témoignage de cette nature; puisque je l'ai composée uniquement sur les Mémoires du P. Jude Krusinski Jesuite Polonois, qui après avoir demeuré vingt ans à Ispahan, n'en sortit que vers la fin du siège, & qui par l'occasion que je vais dire, se vit en situation d'être instruit plus particulièrement du fond des affaires, que des Par-

P R E F A C E. iij

ticuliers & des Etrangers ne le peuvent être ordinairement.

Deux ans avant le déthrônement de Schah Houssein, c'est-à-dire en 1720. l'Evêque d'Ispahan étant chargé d'un Bref du Pape & de Lettres de l'Empereur & du Roi de France pour le Roi de Perse, ce Prélat engagea le P. Krusinski, Procureur des Jesuites en Perse, à l'accompagner à son Audience, & à l'aider dans la poursuite des affaires qu'il avoit à traiter avec les Ministres du Roi. Comme ce Jesuite Polonois qui étoit depuis 18. ans en Perse, étoit fort connu à Ispahan, & qu'il sçavoit mieux qu'aucun autre Européan, la maniere d'y conduire les affaires. Le Prélat prit tant de confiance dans sa probité & son expérience, qu'il lui abandonna totalement la conduite de sa négociation; de sorte que, comme le P. Krusinski le

iii] P R E F A C E.

dit lui-même, il ne s'y traita rien, qui ne passât par ses mains.

Ce furent les Relations fréquentes que le cours de cette négociation lui donna avec les principaux Ministres & les premiers Officiers de Schah-Husseïn, & la bien-veillance que lui acquirent auprès d'eux sa droiture & sa sagesse, qui le mirent à portée d'être instruit d'une infinité d'anecdotes & de mystères de cette Cour, qui ne pouvoient s'apprendre que de gens qui eussent part au secret des affaires. Un homme habile qui durant les deux années les plus curieuses du règne de Schah-Husseïn, & dans les tems mêmes de la crise de la Révolution, se trouvoit chez tous les Ministres, admis non-seulement à leurs Audiences, mais même à leurs conversations, n'a pû manquer d'y apprendre bien des particularités qui ne se

P R E F A C E. v

pouvoient apprendre hors de là. C'est de quoi on s'apercevra aisément en bien des endroits de cette Histoire, & sur tout dans ce qui regarde les intrigues & la conduite fine & adroite de Myrr-Weys, Pere de Myrr-Maghmuđ qui a déthrôné Schah-Husseïn. Ce morceau qui compose la plus grande partie du I. Volume de cette Histoire est d'autant plus curieux, qu'il est nouveau pour l'Europe, où l'on n'en a rien touché jusqu'à présent.

Il ne manquoit au P. Krufinski, pour être parfaitement instruit de tout ce qui regardoit la Révolution de Perse, que d'avoir autant d'accès auprès des Aghvans qui sont les conquérans, qu'il en avoit eu auprès des Persans qui ont été subjugués. La Providence lui en fournit l'occasion de la manière que je vais dire.

vj P R E F A C E.

Durant le siège d'Ispahan il n'étoit resté dans la maison des Jesuites à Zulfa, que le Procureur de la maison même, qui voulut bien s'exposer à y demeurer pour conserver, autant qu'il pourroit, le peu de meubles que les Missionnaires avoient été contraints d'y laisser. Ce Procureur qui avant les troubles étoit obligé d'avoir à l'écurie pour l'usage des Missionnaires, des Mulets & des Asnes, monture ordinaire des gens du commun en Perse, s'étoit pourvû de diverses sortes de médicamens & d'onguens propres pour les maladies de ces animaux; & il étoit assez entendu dans la maniere de les appliquer. Lorsque les Aghuans se furent emparés de Zulfa, il arriva que le Grand-Maitre de la Cour de Maghmud, ou l'*Efik Aghari*, fut attaqué d'une maladie qui parut incurable à ses Médecins. Com-

P R E F A C E. vij

me les médicamens, dont le Jesuite usoit avec assez de succès dans la guérison des maladies de ses bêtes de charge, lui avoient acquis à Zulfa la réputation d'homme habile dans la Médecine & qui avoit de beaux secrets, on l'indiqua au Seigneur *Efik Aghari*. Celui-ci dont désespéroient les Médecins, neut point d'autre parti à prendre, que d'avoir recours à un Médecin étranger, avec qui il ne pouvoit lui arriver pis qu'avec les siens qui tenoient sa maladie incurable. Le Procureur Jesuite fut donc appelé. Comme il étoit plus Maréchal que Médecin, il ne voulut point sortir de sa Sphère; & dans l'usage & l'application de ses médicamens, il traita son malade comme il avoit coûtume de traiter ses Asnes & ses Mulers. Le succès passa son attente, & les

a iiij

viiij P R E F A C E.

remèdes eurent l'effet le plus heureux & le plus complet. Le malade, dont les Médecins avoient désespéré, guérit parfaitement, & le Jesuite par cette cure s'acquit autant de crédit auprès du Seigneur *Efik-Aghari*, que de réputation en fait de Médecine; dans toute l'armée Aghuane. Le premier usage que l'Opérateur Jesuite fit de son crédit auprès de son malade, ce fut de l'engager à faire sortir d'Ispahan son confrere le P. Krusinski, qui seul de tous les Jesuites y étoit encore, & qui y mouroit de faim. Il lui fit entendre que ce Pere, dont il n'étoit que l'apprentif, étoit encore plus habile que lui en fait de Médecine, & qu'il avoit des secrets plus merveilleux encore que les siens. Il n'en fallut pas davantage pour intéresser l'*Efik-Aghari* à le faire venir d'Ispahan à *Zulfa* avec la permission de Myrr-

P R E F A C E. ix

Maghmud, * qui y donna les mains sans peine.

Le P. Krusinski, étant arrivé auprès du malade lui témoigna si bien sa reconnoissance comme à son libérateur, par des médicamens & des onguens dont il lui fit présent, que non-seulement il gagna ses bonnes graces, mais qu'il s'acquit encore sa confiance & devint un de ses amis les plus intimes. Son assiduité auprès de ce grand Officier, & les conversations fréquentes qu'ils eurent ensemble durant sa convalescence, lui donnèrent lieu de s'instruire à fond de tout ce qui s'étoit passé de plus particulier dans l'expédition des Aghuans, & l'on peut dire que personne n'étoit plus propre à l'instruire parfaitement.

* Il n'étoit pas encore maître d'Ispahan; mais Schah-Husseïn qui étoit sur le point de se rendre ne refusoit rien de ce qui étoit demandé de sa part.

x P R E F A C E.

qu'un Officier de ce rang; qui avoit eu part à toutes les délibérations, & qui avoit été employé pour l'exécution.

C'est donc sur les Mémoires fidèles & précis d'un homme intelligent & désintéressé, qui n'expose que ce qu'il a vû lui-même, ou ce qu'il a appris de la bouche propre des Ministres les mieux instruits & les plus autorisés des deux partis, que je donne au Public la présente Histoire; & j'ose dire qu'il n'y en a guères sur laquelle ou puisse autant compter pour la vérité & la certitude des faits, que sur celle-ci, au moins jusqu'à la fin de 1725. car les Mémoires du P. Krufinski ne vont pas plus loin.

A l'égard de ce qui s'est passé depuis la fin de ladite année jusqu'au tems présent, & qui ne fait qu'une très petite partie de mon second Volume, je n'ai pû m'en

P R E F A C E. xj

instruire que dans les nouvelles publiques, où les choses ne sont rapportées que d'une façon assez incertaine & toujours fort vague. On en jugera par la manière dont y est spécifié le lieu d'une bataille que les Aghuans gagnèrent sur les Turcs en 1727. *La bataille*, dit-on, *se donna entre Erivan & Ispahan*: ce qui est à peu-près la même chose, que si pour spécifier le lieu d'une bataille donnée en France, on disoit qu'elle s'est donnée entre Quimpercorentin & Marseille; car il y a moins de distance entre ces deux Villes qu'il n'y en a entre Erivan & Ispahan.

Pour ce qui est du peu de fonds qu'il y a à faire sur ces sources par rapport à la certitude des faits, je n'en rapporterai ici qu'un trait, qui est qu'on suppose que les Turcs mirent le siège pour la première fois devant Ispahan sur la fin de

xij P R E F A C E.

l'Été de 1725. quoiqu'il soit vérifié par les Mémoires du P. Krufinski, que dans l'excursion qu'ils firent alors de ce côté-là, ils n'approchèrent de cette Capitale qu'à trois journées de distance.

Ce que je rapporte à la fin de mon Histoire, touchant les Articles du Traité de paix conclu entre le Grand-Seigneur & le Sultan Afzraff, est tiré des mêmes nouvelles. Je n'en ai omis qu'un Article qui ne m'a nullement paru vraisemblable. C'est celui où il est dit que le Sultan Esreff & ses Envoyés seront reçus à Constantinople & dans les autres Villes de l'Empire Otthoman comme vrais Musulmans, *malgré la différence des opinions qui ont donné lieu aux Turcs & aux Persans de se regarder mutuellement comme Hérétiques.* Cet Article pourroit avoir lieu si le Turc avoit eu à traiter avec Schah-Husseïn ou les

P R E F A C E. xiiij

Sophis ses prédécesseurs, qui étoient de la Secte des Rafis; mais il ne convient nullement à l'égard du Sultan Afzraff & des Aghuans qui font aujourd'hui la Nation dominante en Perse, & qui sont à tous égards de la même Religion & de la même Secte que les Turcs, c'est-à-dire, de celle des *Sunni* ou Partisans d' Omar, comme on pourra le remarquer en bien des endroits de cette Histoire. De sorte que c'est la même chose que si dans un Traité de paix entre deux Princes Catholiques, & qui se reconnoissent mutuellement pour tels, on stipuloit qu'à l'avenir ils ne se traiteroient plus d'hérétiques.

Je fais ici ces observations pour avertir le Lecteur, qu'il doit mettre une grande différence pour la certitude, entre les faits postérieurs à l'année 1725. que je n'ai tirés que des nouvelles publiques, & que j'ai traités fort succincte-

xiv P R E F A C E.

ment sur la fin de mon second Volume, & les faits antérieurs qui sont tous fondés sur les Mémoires sûrs & fidèles du P. Krusinski. C'est lui-même qui les a envoyés au R. P. Fleuriau Procureur des Missions des Jésuites dans le Levant; & c'est de ce R. P. que je les ai reçus pour les mettre en œuvre: ce qui fait que m'étant venu de cette source & par ce canal, l'Histoire présente que j'en ai tirée, peut être regardée à juste titre, comme une suite des Mémoires des Missions du Levant, dont le R. P. Fleuriau a déjà donné six Tomes au public.

Je n'ai rien avancé touchant les événemens de cette grande Révolution, jusqu'à la fin de 1725. qui ne soit tiré des Mémoires du P. Krusinski; mais je n'ai pas suivi le même ordre que lui dans mon Histoire. Il divise sa Relation en trois parties. La pre-

P R E F A C E. xv

mière contient l'arrivée des Aghuans devant Ispahan, le siège de cette Capitale de Perse, sa prise, l'abdication de Schah-Husseïn, les deux années & demie du règne de l'Usurpateur Maghmud, l'installation de son Successeur & ce qu'il a fait jusqu'à la fin de 1725. La seconde renferme l'origine du soulèvement des Aghuans & toutes les intrigues de Mirr-Weis Père de Maghmud, tant à Ispahan qu'à Candahar: sa révolte, à son retour en sa patrie, & les suites de cette révolte, jusqu'au moment que son fils Maghmud partit de Candahar à la tête de son armée pour aller faire le siège de Kirman & ensuite celui d'Ispahan. La troisième enfin est employée à découvrir le désordre & le dérangement du Gouvernement de Perse dans toutes ses parties, sous le règne d'un Prince imbécile, asservi aux volontés

xvj P R E F A C E.

de ses Eunuques , gens aussi incapables de gouverner qu'il l'étoit lui-même.

Tel est l'ordre que s'est proposé le P. Krusinski dans ses Mémoires , mais que j'ai cru devoir changer dans mon Histoire. La dernière partie qui tient presque la moitié des Mémoires est celle que j'ai traitée la première , & que j'ai le plus référée ; de sorte que ce qui touche les désordres du Gouvernement considéré en général , ne fait guères que la huitième partie de mes deux Volumes. Mais je me suis plus étendu sur des faits particuliers que j'ai détachés de cette troisième partie pour les ranger à leur place selon l'ordre des tems dans le cours de l'Histoire. Des désordres du Gouvernement , je passe à l'origine des Aghuans , qui ont conquis la Perse ; & j'y employe tout ce qui fait la seconde partie
des

P R E F A C E. xvij
des Mémoires du P. Krusinski qui finit mon premier Volume.

Le II. Volume qui commence au départ de Myrr-Maghmod , lorsqu'il sortit de Candahar pour aller assiéger la Ville de Kirman d'abord , & ensuite celle d'Isphan , expose toute la suite de la révolution , jusqu'au Traité de Paix qui vient d'être conclu entre le Grand-Seigneur & le Sultan Afzraff , & qui rend celui-ci paisible possesseur du Thrône de Perse , en l'assurant du côté du seul Ennemi qui fût assez puissant pour l'inquiéter dans sa conquête.

Il est vrai que le Turc doit être content de ce qui lui reste pour sa part , demeurant maître de près de deux cens lieues de pays en longueur , en prenant depuis le Royaume de Caket qui fait la partie la plus septentrionale de la Géorgie , jusqu'à la Ville d'Amadan en tirant delà au midi , & de plus de

xviii P R E F A C E.

cent lieues de largeur en quelques endroits. Mais je laisse à juger aux Politiques, si des conquêtes si éloignées, & qui vont jusques dans le cœur de la Perse, sont une bonne acquisition pour un Prince qui est à quatre ou cinq cens lieues delà, & qui sera heureux si dans la suite il ne lui en coûte pas plus pour les conserver, que ce qu'il en pourra retirer.

Voilà tout ce que j'avois à dire pour rendre compte au Public des sources d'où j'ai tiré cette Histoire, & de la manière dont je l'ai traitée. Il ne me reste plus qu'à donner des éclaircissemens sur quelques points qui m'ont paru le mériter.

On trouvera à redire, par exemple, que dans une grande partie de mon Histoire, sur tout pour le I. Volume, les faits que je rapporte n'y ayent point leur date. Je réponds à cela que je ne l'ai

P R E F A C E. xix

point trouvée dans mes Mémoires, où l'on ne commence à articuler les années que vers 1720. cependant comme ce défaut de date est toujours embarrassant pour le Lecteur, je vais tâcher d'y suppléer ici en me réglant sur un événement qui est bien marqué dans ces mêmes Mémoires, & dont j'ai fait mention dans une note de la page 221. de mon I. Volume.

Ce fait est que l'Ambassade de Moscovie qui donna tant d'allarme à la Cour de Perse, par rapport à la puissance du Czar devenue formidable même en Asie, depuis la défaite entière du Roi de Suède; ne pût arriver à Ispahan qu'après la bataille de Pultowa donnée le 8. de Juillet 1709. & parce que ce fut à l'occasion de cette Ambassade que Myrr-Weis fut renvoyé à Candahar, où peu après son arrivée,

xx P R E F A C E.

il se souleva ; cela donne lieu de fixer le renvoi de Myrr - Weis en sa patrie & sa révolte , aux derniers mois de l'année 1709.

Comme il lui fallut du tems pour effacer à la Cour de Perse les-mauvaises impressions que le Prince Géorgi-Kan Gouverneur de Candahar , y avoit données de lui , & ensuite pour faire son voyage de la Mecque & revenir de-là à Ispahan , où il fit encore quelque séjour avant que d'être renvoyé à Candahar , il ne pût guères en moins de quatre ans faire tout cela , parvenir à se mettre en crédit auprès des Ministres & du Roi même , & enfin dresser toutes ses batteries à la Cour par rapport à la révolte qu'il méditoit : de sorte qu'on peut supposer que ce fut environ l'an 1705. que le Prince Georgi-Kan l'envoya à Ispahan , comme un esprit dangereux & comme un homme qu'on

P R E F A C E. xxj

devoit tenir pour suspect.

Ce ne fut que deux ans après sa révolte qu'on envoya contre lui une armée qu'il défit. Cette expédition & cette défaite ne peuvent donc tomber que sur l'année 1711.

Je rencontre un autre embarras au sujet de la mort de Myrr-Weys. Les Mémoires du P. Krusinski la marquent d'abord à 1717. cette date se trouve rayée dans mon Manuscrit , & l'on a mis au-dessus 1713. Mais comme je ne sçai point si cette correction vient de la main de l'Auteur , & que d'ailleurs la date de 1713. ne peut quadrer avec des faits importants rapportez dans les Mémoires , j'ai crû devoir m'en tenir à celle de 1717. qui s'accorde parfaitement avec ces faits.

Il est dit qu'après la première victoire que Myrr-Veys remporta sur les Persans , ce qui , com-

xxij P R E F A C E.

me je l'ai justifié, ne pût se faire plutôt qu'en l'année 1711. on envoya tous les deux ans de nouvelles armées contre lui sur lesquelles il eut toujours l'avantage. Or s'il étoit mort en 1713. c'est-à-dire, deux ans après sa première victoire, il n'auroit pas eu occasion de battre ces armées qui depuis 1711. ne venoient le troubler que de deux en deux ans.

De plus il est vérifié par les Mémoires, que le Frere de Myrr-Weys, qui lui succéda dans la Principauté de Candahar, ne fut en place que peu de mois, ou même peu de jours, & que Maghmud qui avoit coupé la tête à son oncle, lui fut substitué immédiatement. Or Maghmud, selon qu'il est dit expressément dans nos Mémoires, n'avoit que 26. ans lorsqu'il mourut en 1725. donc si son pere fut mort en 1713. il n'auroit eu que 14. ans quand il cou-

P R E F A C E. xxiiij

pa la tête à son Oncle, & qu'il se fit déclarer Prince de Candahar & Général des Troupes de la Nation, ce qui est hors de toute vraisemblance. Au lieu qu'en supposant, comme le Manuscrit le dit d'abord, que Myrr-Weys ne mourut qu'en 1717. Maghmud qui avoit alors 18. ans, & qui ayant suivi son pere dans toutes ses campagnes & ses courses dès son enfance, devoit être encore plus expérimenté & plus entreprenant qu'on n'a coutume de l'être à cet âge, pouvoit être en état de remplir le poste important auquel il se fit nommer.

Ce ne fut que deux ans après son installation que la Cour de Perse envoya contre lui une armée commandée par le fils de *Sefi-Kouli-Kan*, à qui son pere servoit de Lieutenant. Cette expédition qui fut malheureuse pour les Persans, ne se pût donc faire qu'en 1719.

xxiv P R E F A C E.

L'expédition heureuse de Luft-Ali-Kan contre Myrr-Maghmud se fit l'année suivante, & par conséquent en 1720. vers le commencement de l'Eté. Ce fut au mois de Novembre de la même année, que ce Général qu'on enveloppa dans la disgrâce du premier Ministre son beau-frere, se vit arrêté à Chiras. Tous les faits postérieurs à cet événement sont dattez dans les Mémoires, aussi bien que ce dernier; ainsi il seroit inutile de pousser cette chronologie plus loin. Mais afin que le Lecteur en voye toute la suite d'un coup d'œil, & qu'il la puisse consulter en lisant cette Histoire, je crois qu'il est à propos de la placer ici.

Myrr-Weyss est envoyé, comme suspect, de Candahar à Ispahan, sur la fin de l'année 1705.

Il y demeure sans en sortir jusqu'en 1708.

P R E F A C E. xxv

Il fait son Pélerinage à la Mecque dans le cours de cette même année, & revient à Ispahan sur la fin de cette année, ou au commencement de 1709.

Il est renvoyé à Candahar, & s'y révolte sur la fin de cette même année.

Il défait l'armée de Perse commandée par Kostrow-Kan Prince de Géorgie, en 1711.

Il meurt & a pour Successeur, premièrement son frere, & ensuite Myrr-Maghmud son second fils en 1717.

Myrr-Maghmud défait la première armée Persanne envoyée contre lui, en 1719.

Il est battu par le Général Persan Luft-Ali-Kan dans l'Eté de 1720.

Le Général Luft-Ali-Kan est arrêté, & son armée est dissipée, à l'occasion de la disgrâce de l'Athémat-Doulet son beau-frere, au mois de Novembre de la même année.

xxvj P R E F A C E.

Myrr-Maghimud employe toute l'année suivante à faire ses préparatifs pour une grande expédition, & part en Décembre de l'année 1721.

Il arrive à Giulnabat, à quatre lieues d'Ispahan, le 8. Mars 1722.

Il se rend Maître d'Ispahan le 22. d'Octobre de la même année.

Il meurt, & son cousin germain Afzraff lui succède en Avril 1725.

La Paix entre le Grand-Seigneur & Afzraff est conclue sur la fin de l'année 1727.

Telle est la suite chronologique des principaux événemens de cette révolution. Elle suppléera aux dates qui manquent dans le I. Volume, car pour le second je les ai marquées assez exactement.

Comme toutes les fois que j'ai parlé de grosses sommes d'argent dans cet ouvrage j'ai énoncé la chose par Tomans que j'ai ensuite évalués à notre monnoye, je dois ici un éclaircissement, & sur cette

P R E F A C E. xxvij
monnoye, & sur son évaluation.

Le Toman n'est point une monnoye en espèce, mais une monnoye de compte qu'on employe en Perse pour les sommes considérables.

Le Toman pris ainsi ne varie jamais en lui-même, mais la variation de nos monnoyes fait qu'il varie par rapport à elles.

Du tems que Tavernier voyageoit en Perse, où il fit son dernier voyage en 1663. le Toman valoit quinze écus, ou à compter bien juste, 46. liv. 1. den. & un cinquième, c'est ce qu'il dit lui-même en parlant du Toman.

Notre monnoye ayant haussé depuis, l'estimation du Toman monta à proportion; si bien que du tems de Chardin, * dont les voyages en

* Dans ses voyages de Perse postérieurs il remet le Toman à 45. livres; & l'on ne voit pas comment il a pu baisser; mais il est toujours certain, par l'estimation de P. Krulinski, que sous Schah-Soleiman il étoit à 60. livres.

xxviiij P R E F A C E.

Perse font postérieurs à ceux de Tavernier, le Toman étoit à cinquante livres de notre monnoye. Je n'en citerai que deux preuves tirées de son Livre du Couronnement de Soleïman. Il y dit pag. 381. On lui donna huit Tomans, qui sont quatre cents liv. Et auparavant, pag. 298. on ne prit que huit mille Tomans, qui sont quatre cents mille livres. Gémelli qui n'alla en Perse que près de trente ans après le premier voyage de Chardin, remet le Toman à quinze écus, & un peu plus : en quoi il est visible qu'il n'a fait que copier Tavernier, comme en bien d'autre endroits, quoiqu'il ne manque jamais l'occasion de le critiquer quand il le peut. On ne sçauroit douter que l'estimation du Toman, par rapport à nos monnoyes, n'eût beaucoup monté depuis Tavernier, & qu'elle ne fût au moins à 55. livres du tems que Gémelli voyagea en Perse, c'est-à-dire en

P R E F A C E. xxix

1694. Aussi le P. Krusinski qui y vint huit ou neuf ans après, & qui y demeura vingt ans, c'est-à-dire durant la plus grande partie du règne de Schah-Husseïn, évaluë-t-il le Toman à soixante livres de notre Monnoye; la Lettre d'un P. Capucin d'Alep, inférée dans le Mercure de Janvier 1727. confirme cette évaluation, en disant un Toman vaut vingt écus; & c'est la règle que j'ai suivie constamment, en évaluant les Tomans dans tout le cours de cet ouvrage.

Je crois devoir relever, au sujet des monnoyes de Perse, un trait qui se trouve dans la Relation inférée au second Tome du Mercure de Décembre 1726. Il y est dit que l'Ambassadeur envoyé par Aszraff à la Porte Otthomane, portoit pour présent 20000. Tomans d'or, ce qui semble supposer qu'il y ait deux sortes de Tomans en Perse, des Tomans d'or & des Tomans d'argent,

xxx P R E F A C E.

chose absolument fausse, & que j'observe ici pour prévenir le Lecteur sur une erreur de fait, où il pourroit tomber à cet égard. Sur quoi je ferai remarquer :

1°. Qu'on ne bat point de pièces d'Or en Perse, sinon à l'avènement des Rois à la Couronne, & seulement pour faire des libéralités au peuple ; mais ce n'est point une monnoye courante.

2°. Qu'il n'y a que deux sortes de monnoyes de compte en Perse, l'une qu'on appelle *Toman* & l'autre qu'on appelle *Or*. Il faut 8. Larins pour faire un *Or*, & 80. Larins pour faire un *Toman* ; & par conséquent un *Toman* contient 10. *Ors*. Mais quand on parle de *Tomans* il n'est question ni d'Or ni d'Argent, & ce terme signifie seulement une certaine somme fixée en fait de comptes, & qui évaluée à notre monnoye vaut aujourd'hui 60. liv. Cette remarque est tirée de

P R E F A C E. xxxj

Tavernier, qui ayant fait un négoce considérable à la Cour de Perse, où il a souvent touché de grosses sommes du Trésor du Roy pour les diamants & les joyaux qu'il avoit vendus à ce Prince dans ses différens voyages, doit en être crû plus que personne sur ce qui regarde les monnoyes de ce Royaume.

Si Gémelli n'a fait que copier Tavernier sur les monnoyes de Perse ; on ne peut pas du moins l'accuser d'avoir copié le même voyageur dans la description qu'il nous donne du Pont de Chiras, sur le Senderou à un quart de lieue d'Is-pahan ; car Tavernier n'en dit autre chose, sinon que c'est un vieux pont, sans en faire autrement la description. Mais Gémelli, qui selon toutes les apparences, ne l'a jamais vû, nous en fait une description tirée d'après celle du Pont de Zulfa ou du Pont des Gaures que nous a donnée Tavernier. En effet

xxxij P R E F A C E.

Gémelli borde ce Pont de hautes murailles de briques colorées, qui laissent un grand espace dans le milieu, avec une galerie couverte & deux petits chemins sur les côtés vers la rivière.

Pour renverser ces Murailles & ces prétendues Galleries que l'imagination de Gémelli a élevées sur le Pont de Chiras proche d'Ispahan, il ne faut qu'un fait que rapporte le P. Krusinski dans ses Mémoires & dont il a été témoin oculaire. C'est la manière dont le Charpentier Jacob, Curlandois, chassa de ce Pont les Aghuans à grands coups de canon, durant que les Persans le défendoient contre eux, car il est visible qu'il ne pût tirer sur eux que par un des côtés du Pont, puisqu'autrement, & s'il eût tiré du bout du même Pont, il auroit enfilé les Persans, avant que de percer jusqu'aux Aghuans. Or si ce Pont de Chiras étoit bordé de murailles & de galeries des deux côtés, comment le

P R E F A C E. xxxiiij

canon auroit-il pû faire effet sur les Aghuans qu'il ne pût prendre qu'en flanc ?

J'ajouterais ici, au sujet de ce Charpentier Jacob, une chose qui prouvera ce que j'ai dit du peu de créance que méritent les Relations qu'on nous a données de cette guerre. Selon le P. Krusinski qui étoit un des spectateurs de l'attaque du pont de Chiras, faite par les Aghuans le 23. de Mars 1726. ce fut le Charpentier Jacob qui ayant braqué sur les Aghuans des canons chargés à cartouche, les chassa du pont; & selon la Relation insérée au Mercure de Novembre 1726. ce fut sous le commandement de ce même Jacob Curlandois que les Aghuans firent l'attaque du pont de Chiras ce même jour 23. de Mars: c'est-à-dire que ce même homme combattoit des deux côtés, attaquant & défendant le pont en même tems.

xxxiv P R E F A C E.

Je pourrois relever dans ces Relations plusieurs autres fautes de la même force. Je n'en toucherai qu'une qui est tellement contre toute vrai-semblance, que je ne comprends pas comment elle a pû n'être pas remarquée. On y suppose que dans la dernière sortie que fit le brave Eunuque Achmet-Aga, le Prince d'Havoufa, *Machmet-Wali*, qui ne le soutint d'abord que foiblement, se joignit alors ouvertement aux Aghuans; qu'il vint fondre avec eux sur Achmet; qu'il le chassa des postes qu'il occupoit, & qu'il fit passer au fil de l'épée tous les Persans qui s'y trouverent; & cependant après cette trahison ouverte, on suppose que *Schah-Husseïn* fit l'apologie de ce traître qu'il reconnoissoit alors pour tel, contre un Eunuque qui l'avoit fidèlement servi. Cette narration est absolument fautive. L'Eunuque fut à la vérité blâmé par le Roi, pour avoir combattu

P R E F A C E. xxxv
sans l'ordre de *Machmet-Wali*, Général de l'armée; mais ce Général qui tint toujours pour le Roi en apparence, jusqu'à la fin du siège, ne tourna jamais ses armes contre les troupes du même Roi qu'il commandoit; & tout ce qu'on pût lui reprocher en cette occasion, ce fût de n'avoir pas soutenu l'Eunuque Achmet avec autant de vigueur qu'il auroit pû & qu'il auroit dû le faire, c'est ce qu'on reconnoitra dans cet endroit de l'Histoire, où l'on verra tout le détail de cette aventure. *Schah-Husseïn* étoit si éloigné de soupçonner que le Général le trahît, que tout ce que l'Eunuque Achmet put lui dire en cette occasion pour l'en convaincre, & pour lui ouvrir les yeux sur une trahison qui n'étoit que trop sensible, fut absolument inutile.

Toutes les fois que j'ai parlé du premier Ministre de Perse, je l'ai nommé l'*Athémat-Doulet*, quoique

xxxvj P R E F A C E.

d'autres, & mes Mémoires même, le nomment *Ichimaderwet*. Mais comme depuis les voyages de Tavernier qui le nomme toujours *Athemat-Doulet*, on est plus fait à ce nom en France qu'à l'autre; j'ai crû devoir le conserver.

On ne convient point dans nos nouvelles publiques sur le nom du nouveau Sultan de Perse. Nos Gazettes le nomment *Éfref*; & les Relations inférées dans nos Mercurés l'appellent *Acheraf*. Je ne sçai pas comment le nom de ce Sultan doit se prononcer, mais à l'égard de la maniere de l'écrire, j'ai suivi celle que j'ai trouvée dans les Mémoires du P. Krusinski & qui y est toujours la même, c'est-à-dire, *Azraff*.

Afin qu'il ne manque rien de ce qui peut contribuer à la satisfaction du Lecteur dans cet ouvrage, j'y joins deux choses, dont je me flate qu'on me sçaura gré.

P R E F A C E. xxxvij

La premiere, est un Abregé de l'Histoire des Sophy, contenant l'origine de cette maison, & la suite des Rois qu'elle a donnés à la Perse, & qui y ont régné, depuis 1499. qu'Ismael, premier Roi de la race des Sophy, monta sur le Trône, jusqu'au mois d'Octobre 1722. que Schah - Hussein, dernier Roi de cette race, fut détrôné. Cet Abregé servira d'introduction à l'Histoire de la derniere Révolution; & l'on aura ainsi dans un même ouvrage, une histoire complete de la Domination des Sophy qui n'a duré que 224 ans.

La seconde, sera une Carte de la Perse, mais une Carte abregée, & qui soit propre à l'histoire pour laquelle elle est dressée. C'est-à-dire, que je tâcherai d'y éviter un défaut qui n'est que trop ordinaire dans ces sortes de Cartes, & qui consiste en ce qu'on y employe un grand nombre de Villes & d'autres

xxxviij P R E F A C E

lieux dont il n'est point parlé dans l'histoire même, tandis qu'on y oublie ceux dont il y est fait mention. Comme je ne donne une Carte que par rapport à l'histoire présente, je ne m'amuserai point à y marquer les Villes dont il n'est point parlé dans cette Histoire; mais à l'égard de tous les lieux qui y sont indiqués, soit Villes, soit Bourgs, soit Villages, je compte bien de n'en omettre aucun, du moins de ceux dont j'ai pu déterminer la position.

Je fais cette observation, parce qu'en écrivant sur les Mémoires d'autrui, je n'ai pu me dispenser de parler de certains lieux employés dans ces Mémoires, mais dont la position n'y est point assez marquée, pour que je puisse leur donner leur véritable place dans la Carte. Tel est, parexemple, le Kioc-Kilan, canton de l'Arabie où Maghmud fit en 1724. une expédition qui lui fut

P R E F A C E. xxxix

malheureuse; telle est la Province de Bactyaci, où l'on tient que le Prince Myrza-Sefi, fils aîné de Schah-Huffein, s'est retiré. L'Auteur des Mémoires a apparemment employé ces noms, comme étant connus en Perse où il écrivoit; mais comme je n'en trouve nulle trace ni dans les Cartes ni dans les Relations que nous avons de ces pays-là, j'ai mieux aimé les omettre dans ma Carte, que de les placer au hasard. J'ai omis pour la même raison le bourg d'Akuli, parce que tout ce que l'Auteur en dit, est que ce Bourg est habité par des Arméniens. Or ces peuples sont dispersés en tant de cantons différens de la Perse, qu'il faudroit deviner pour sçavoir dans quel canton on doit placer le Bourg d'Akuli.

A l'égard de la Karabegie, qui n'est point non plus employée sous ce nom dans les Cartes, elle désigne le país qui est renfermé en-

xl P R E F A C E.

tre la rivière de Kur & celle d'Aras, qui sont le Cyrus & l'Araxes des anciens. Je n'ai point marqué la Ville de Van, pour ne point donner trop de largeur à la Carte; mais j'y ai employé un bout du lac de ce nom qui suffira pour la fixer, puisqu'elle doit être au Sud-Ouest de ce Lac.

Lorsqu'en parlant de Machmet-Wali, j'ai dit qu'il étoit Prince d'Hacvûsa, j'ai cru avoir assez déterminé la situation de cette Principauté, en marquant qu'elle touchoit à la Province des Aghuans de Hafarai, qui sont voisins de ceux de Candahar. La position seule de cette Ville fixe ces autres cantons.

J'ai donné à la Province de Masandran plus d'étendue au Sud qu'on n'en donne aux Cartes ordinaires, où il m'a paru qu'on en donnoit trop peu; & voici ce qui me l'a fait juger. Chardin dans son couronnement de Soleïman, dit qu'il y a

P R E F A C E. xlj

d'Ispahan à Damagaan, (c'est la même Ville que les Cartes nomment Damgan) Ville située à l'extrémité méridionale du Masandran ou Tabristan, douze journées de chemin; & que de Damagaan jusqu'à la Mer Caspienne il y en a neuf, c'est-à-dire, les trois quarts de la distance qu'il y a d'Ispahan à Damagaan. Or de la manière que cette Province est resserrée dans les Cartes, on ne trouve guères, de Damagaan à la Mer Caspienne, que le quart du chemin qu'il y a de la même Ville jusqu'à Ispahan: donc il faut nécessairement supposer que cette Province s'étend bien plus au Sud, qu'on ne le marque dans les Cartes.

Je n'ai point mis d'échelle de lieues dans la Carte que je donne parce que dans un espace si resserré, il étoit difficile d'en faire l'estimation bien juste: sur tout par rapport à des Bourgs qui ne sont qu'à

xlij **P R E F A C E.**

une petite demie lieue d'Isphahan ; & dont j'ai marqué la distance dans l'Histoire bien plus exactement qu'il n'étoit possible de le faire dans la Carte. D'ailleurs les degrés de latitude & de longitude pourront y suppléer.

Comme le Lecteur sera bien-aïse de voir d'un coup d'œil tout ce que les Turcs & les Moscovites ont conquis dans la Perse, & qui leur demeure jusqu'ici, aussi bien que ce qui reste au Sultan Afzraff, j'ai pris soin d'enfermer dans une enceinte de points particuliere, ce qui appartient aux uns & aux autres.



xliij

INTRODUCTION

**A L'HISTOIRE
DE LA DERNIERE REVOLUTION
DE PERSE.**

O U

**ABREGE' DE L'HISTOIRE
DES SOPHY.**

JE n'examine point ici, si l'on a tort en Europe de donner le titre de Sophy aux Rois de Perse de la dernière Race. Chardin dans son Histoire du Couronnement de Soleiman Pere de Schah-Husseïn, dit qu'un Roi de Perse à qui on auroit donné ce titre, s'en seroit offensé. Il ajoûte que lui-même il ne peut s'empêcher de rire, quand il lit dans les Ouvrages de quelques-uns de nos Ecrivains ces titres de *Sophy de Perse*, de *Grand Sophy*; & il soutient que le véritable titre des Rois de Perse de cette Maison est celui de *Sasié* ou de *Sefié*.

Je ne contesterai point avec lui sur ce:

d ij

la. Instruit autant qu'il l'étoit & de la langue & des usages de Perse, il est à préférer qu'il avoit raison pour le fonds; mais comme l'abus a prévalu, & qu'on est accoutumé en Europe à donner aux Rois de Perse de la dernière Race le titre de *Sophy* qui est devenu, par rapport à nous, le titre distinctif de leur Maison, je m'en tiendrai à cet usage bon ou mauvais, tel que je le trouve établi; & j'appellerai la Maison des *Sophy*, celle qui a occupé le Trône de Perse depuis deux cens ans, & qui vient de le perdre par l'abdication de Schah Hussein.

Mais avant que d'entrer en matière sur cette Maison, je crois devoir avertir qu'il n'y a rien de plus embrouillé que ses commencemens: c'est ce qu'en disent eux-mêmes les Auteurs qui en ont écrit l'Histoire, & qui ne conviennent nullement entre eux sur la manière dont Ismaël, le premier Roi de cette Race monta sur le Trône, non plus que sur une infinité d'autres points importans. Cependant comme il faut prendre quelque parti dans cette diversité, je m'attacherai principalement à *Bizarus*, pour les tems d'obscurité qui se trouvent dans cette Histoire depuis la mort d'Ussun,

Cassan, jusqu'au règne d'Ismaël premier Roi de la race des Sophy. Je le suivrai aussi dans ce qui regarde le règne d'*Ismaël* & celui des Rois suivans, jusqu'à *Codabende*, au-delà duquel son Histoire ne s'étend point. A l'égard des Rois qui sont postérieurs à ces deux premiers, je choisirai entre ce qu'en rapportent différens Auteurs, ce qui me paroîtra de plus autorisé.

Origine de la Maison des Sophy.

Les Rois de Perse de cette Maison se prétendoient issus d'*Ali* cousin germain & Gendre de Mahomet dont il avoit épousé la fille nommée *Fatime*. *Ali* ayant succédé à son beau-pere, changea beaucoup à sa loi. Il ajoûta, il retrancha; donna de nouvelles interprétations, & en fit une réforme qui pouvoit être regardée comme une loi particulière. Tous ces changemens produisirent une division dans le Mahométisme. Les uns, qui étoient le plus grand nombre, s'en tinrent à la loi telle que l'avoit donnée Mahomet & que la leur avoit conservée Omar l'un des principaux de ses Disciples; & les autres se déclarèrent pour les corrections & la réforme d'*Ali*.

Celui-ci mourut empoisonné & laissa deux fils. L'aîné, nommé Hocen, périt par le poison comme son pere. Le Cadet, nommé Hussein ayant succédé à son frere, souffrit aussi la mort, selon qu'on le prétend en Perse, pour la défense de la doctrine de son pere Ali; mais il laissa en mourant douze fils que les Persans révèrent comme autant de Prophètes de leur Loi.

Un des plus célèbres entre ces douze fut M U Z A C A I M, ou comme d'autre le nomment, MOUSSA KAIZEM, duquel, après une longue suite de générations, on prétend que fut issu *Sophy*, le premier de la Maison de ce nom dont on ait quelque connoissance. Qu'il fut issu ou non de M U S A C A I M, car cette descendance n'est nullement prouvée, & il y a un trop grand vuide entre le rejetton & la tige, pour qu'on puisse rien assurer à cet égard; il paroît du moins assez certain qu'il fut le premier qui tira la loi d'Ali, de l'obscurité où elle avoit été ensevelie durant plusieurs siècles, & qui la fit revivre dans la Perse. Pour distinguer les Sectateurs d'Ali, des autres Musulmans, il établit qu'au lieu du linge dont se servent ceux-ci pour former leur Turban,

les autres porteroient une coëffure de laine rouge à douze plis en mémoire des douze enfans de Hussein; & c'est à raison de la couleur de la laine dont ils forment leur Turban, que les Turcs les appellent *Têtes rouges*. Ce Restaurateur de la Réforme d'Ali florissoit vers la fin du quatorzième siècle; & il y a tout lieu de croire que ce fut à lui, que Tamerlan à son retour en Perse après la défaite de Bajazet, donna ces marques d'estime & de vénération qu'on a fait tomber sur son fils *Guines*, ou sur son petit fils *Schich Eidar* que d'autres nomment *Cheik Aidar*.

Bizarus * attribue la chose à *Guines*; mais le fait ne peut quadrer avec la Chronologie, sans lui faire un peu de violence; au lieu qu'en l'attribuant à *Sophy* pere de *Guines*, toutes choses conviennent parfaitement. On est même d'autant mieux fondé à le faire, que selon Bizarus lui-même, *Sophy* florissoit dans le tems que les Tartares avoient la supériorité sur les Turcs, c'est à dire, dans le tems que Bajazet fut vaincu par Tamerlan.

Tavernier, je ne sçai sur quel fondement, met ce même fait sur le compte de *Schich Eidar* fils de *Guines*, & c'est

* Hist. rerum Persicarum Lib. X.

une bévûe que Gemelli a fidèlement copiée d'après lui sans en avoir apperçû le ridicule.

Selon ces deux Voyageurs, Tamerlan étant retourné en Perse, après avoir défait & pris Bajazet, donna à Schich Eidar, par considération pour sa vertu & sa sainteté, un très-grand nombre de prisonniers qu'il avoit fait dans la dernière expédition. Or Tamerlan mourut en 1402 & Schich-Eidar devoit être alors un homme fait. Cependant il se trouve qu'Ismaël premier Roi de Perse de la maison des Sophy, & fils de Schich Eidar, n'avoit pas vingt ans quand il fit la conquête de la Perse en 1499. & qu'il n'en avoit que quarante-cinq lorsqu'il mourut en 1534. Quand on supposeroit que Schich Eidar n'avoit que vingt-cinq ans, ce qui est le moins qu'on puisse présumer, lorsque l'éclat de sa réputation & de sa vertu lui attira des marques de considération de la part de Tamerlan, il faudroit encore supposer qu'il avoit plus de cent ans quand il eut un fils qui selon le témoignage des Historiens n'en avoit pas vingt en 1499. La vérité est que Schich-Eidar ne peut pas avoir vû Tamerlan, & que le fait dont il s'agit ne peut guères même
tomber

tomber sur son pere Guines, mais qu'il convient parfaitement à son grand pere Sophy, ainsi que je l'ai prouvé. Ce fut donc à lui que Tamerlan donna les trente mille captifs dont parle Bizarus; & il y a apparence que ce fut le même Sophy qui après les avoir instruits des principes de sa secte, s'en servit pour la prêcher les armes à la main; moyen que Bizarus témoigne lui-même qu'il employa pour la propagation de sa doctrine.

Sophy eut pour successeur dans son zèle pour la nouvelle secte son fils Guines dont on ne rapporte rien de considérable & qui est moins connu par lui même que par le mérite & la réputation de son fils Schich Eidar à qui proprement la maison des Sophy doit le commencement de son élévation.

Celui-ci ne s'en tint pas au nouveau plan de religion qu'avoit prêché son ayeul, & dont son pere l'avoit instruit, il le reforma à sa maniere, & y fit beaucoup de changemens. La vie édifiante qu'il menoit, & les dehors de regularité & de sainteté qu'il affectoit dans toute sa conduite, lui firent une si grande réputation, que du fond de la Perse & de l'Arménie, les Peuples accouroient à

Ardevil lieu de sa naissance, pour l'entendre & pour s'instruire de sa nouvelle religion. Ils s'y livroient avec ardeur, & quand ils l'avoient une fois embrassée ils en observoient les règles & les statuts avec l'exactitude la plus scrupuleuse & la plus sévère. Ce qui les lui attachoit le plus étroitement, c'est qu'il leur avoit persuadé comme une vérité dont il avoit eu révélation, qu'il n'y auroit de Musulmans qui fussent sauvés que ceux qui suivroient la doctrine d'Ali telle qu'il la prêchoit.

C'est ainsi qu'il prêchoit à Ardevil sa patrie, dont on prétend qu'il étoit Seigneur, ainsi que l'avoient été ses ancêtres & dont on lui donna le nom dans la suite, en l'appellant d'Ardevil. Mais comme malgré le rang qu'il y tenoit, & les grands biens qu'il possédoit, il faisoit paroître dans sa maniere de vie simple, modeste, & même dure & austère, un grand mépris pour les honneurs & pour les richesses, une vertu si rare & si extraordinaire eut tant d'éclat dans la Perse, & lui fit une si grande réputation, que quoiqu'il ne fut point d'un rang à pouvoir aspirer à l'alliance du Roi, *Usun-Cassan*, qui de Gouverneur

d'Arménie s'étoit fait Roi de Perse en détrônant son maître, & qui étoit parvenu à se rendre possesseur paisible du Trône qu'il avoit usurpé, le choisit préférablement aux plus grands Seigneurs du Royaume, pour en faire son gendre. Il lui fit épouser sa fille Marthe qu'il avoit eüe de son mariage avec Despina fille de Calo-Jean Roi de Trébisonde & de Pont.

Usun-Cassan étant mort en 1478. il eut pour successeur son troisième fils nommé *Jacup* & surnommé *Chiorzeinal*, c'est-à-dire le borgne, parce qu'il avoit perdu un œil. Le pere avoit fait mourir l'aîné pour s'être révolté contre lui, & *Jacup* avoit empoisonné le second, selon quelques Auteurs, ou selon d'autres, il l'avoit tué la nuit même que mourut *Usun-Cassan*, afin de n'avoir point de concurrent au Trône.

Quoiqu'il y fut monté par une mauvaise voye, il s'y gouverna avec beaucoup de sagesse & de modération, & à la satisfaction de toutes les Provinces; mais au bout de sept ans de règne, il fut la victime de la débauche de la Reine sa femme. Cette Princesse s'étoit prostituée à un des premiers Seigneurs de la

Cour qu'elle aimoit éperduément ; & ne croyant pas que ce fut en faire assez pour un amant cheri , que de le recevoir dans le lit du Roi son époux , si elle ne le plaçoit encore sur son trône , elle résolut de se défaire de *Jacup* par le poison. Elle avoit préparé pour cela un breuvage qu'elle lui présenta un jour au sortir du bain. Quelqu'assurance qu'elle affectât dans le moment de l'exécution de son crime , le Roi qui crut démêler quelque embarras dans son air , en conçut du soupçon. Il exigea d'elle qu'elle fit l'essai du breuvage , & qu'elle en bût la première. Comme elle ne pouvoit s'en défendre sans se condamner elle même , elle avala le poison avec une intrépidité affectée qui trompa le Roi , & le rassura tellement , qu'après en avoir bu lui-même , il en fit boire aussi au Prince son fils âgé du huit ans qui l'avoit accompagné chez la Reine. Le poison étoit si présent , que tous trois en moururent la nuit même , l'an 1485.

Jacup étant mort sans enfans , *Julaver* l'un des premiers du Royaume , & qui étoit un peu son parent s'empara du trône & régna trois ans.

Bayfagir lui succéda en 1488. & ré-

gna jusqu'en 1490. *Rustan* jeune Seigneur de vingt ans occupa le trône après celui ci & régna sept ans. Ce fut sous son règne que *Schich Eidar* perdit la vie de la maniere que je le vais dire.

Quoique personne n'eut plus de droit à la Couronne que *Schich Eidar*, comme ayant épousé la fille d'*Usum-Cassan* , il étoit d'une naissance si disproportionnée à ce haut rang , & si fort au-dessous de celle des grands du Royaume , que dans ces changemens de trois Rois qui se succéderent l'un à l'autre en cinq ans , non seulement il ne fut jamais question de lui , mais que ceux mêmes qui occupèrent le trône , & dont aucun n'y avoit de droit bien légitime , ne prirent point d'ombrage des prétensions qu'il pouvoit y avoir.

Le premier qui y fit attention fut *Rustan*. Il commença à s'allarmer de ce concours de peuple qui se rendoit de toutes parts à *Ardevil* auprès de *Schich Eidar* pour embrasser sa religion & s'attacher à sa personne. Il craignoit que l'affection secrète que les Persans conservoient dans le cœur pour le sang de leurs Rois , & la vénération qu'ils avoient pour la vertu de *Schich Eidar* , ne donnassent

lieu à quelque guerre civile en faveur d'un homme qui paroissoit d'autant plus digne du trône, qu'il sembloit le mériter malgré les justes droits qu'il y avoit. Il prit sur cela la résolution de s'en défaire, & le fit secrètement assassiner à Ardevil. Il ne s'en tint pas-là, & regardant la nouvelle secte que Eidar avoit voulu établir, comme plus dangereuse encore pour l'État, que pour la religion Musulmane, il la persecuta tellement, que plusieurs de ceux qui l'avoient embrassée, l'abandonnerent.

C'est ainsi que Rustan travailloit à s'affermir sur le trône, lorsqu'après un règne de sept ans, il fut tué par un des grands Seigneurs du Royaume nommé Aghmat, qui profitant de la foiblesse que la mere de Rustan avoit pour lui, la rendit complice de sa trahison, & la fit consentir à la mort d'un fils qui l'aimoit uniquement. Mais Aghmat ne jouit que durant six mois du trône qu'il avoit usurpé; car les soldats de la garde de Rustan ne voulant point obéir à un homme qui avoit tué leur Roi allerent trouver à Van un des principaux Officiers de Rustan qui y demouroit, nommé Carabés, pour le porter à vanger la

mort de leur ancien maître. Cet Officier ayant assemblé par leur moyen un corps de troupes assez considérable, marcha droit à Tauris, où ayant surpris Aghmat qui n'étoit pas en état de lui résister, il le fit mourir dans les tourmens. Le trône se trouvant vacant par la mort de l'usurpateur, on choisit pour le remplir un Seigneur nommé Alvante, parent éloigné d'*Usum Cassan*. Telle fut la destinée de la Perse depuis la mort d'*Usum-Cassan*, & celle de son fils Jacup, jusqu'à ce qu'Ismaël fils du célèbre Schich Eidar fixa enfin dans sa maison un sceptre, qui dans l'espace de quatorze à quinze ans avoit passé par tant de mains différentes.

Ismaël Roi de Perse, le premier de la Maison des Sophy en 1499.

Schich Eidar laissa en mourant trois fils qui couroient le même risque que leur pere, s'ils fussent tombés entre les mains de Rustan. De ces trois fils, les deux aînés qui étoient en âge de connoître le péril se sauverent l'un dans l'Asie Mineure & l'autre à Alep. Le troisième nommé Ismaël qui étoit encore dans

e iij

L'enfance fut soustrait au danger par des amis de son pere qui le firent sauver dans le Ghilan, chez un Seigneur nommé Pyrchalim ami de leur maison, & qui étoit maître de quelques places sur la mer Caspienne.

Pyrchalim qui prit grand soin de son éducation, le fit élever dans les principes de la Secte de Schich Eidar son pere; & le jeune homme qui comprit que c'étoit le meilleur moyen de former un grand parti, & de gagner la faveur des peuples dont il avoit besoin pour faire valoir les justes prétentions qu'il avoit au trône, fit paroître un grand zèle à répandre cette nouvelle religion & à l'observer. Comme il étoit extrêmement bien fait, & qu'à une physionomie noble & heureuse, il joignoit beaucoup d'éloquence & de courage, on conçut une idée si avantageuse de sa personne, que ce ne fut plus simplement la populace, comme durant la vogue de son pere, qui se rangeoit de son parti; mais que les gens de qualité même commencerent à s'attacher à lui; à quoi l'on peut dire que les pronostics que son pere avoit faits à son sujet, ne contribuerent pas peu. Car Schich Eidar qui étoit très-sçavant

dans l'Astrologie, & que le peuple avoit toujours révééré comme un saint & un Prophète, avoit eu l'habileté de hazarder en faveur d'Ismaël une de ces sortes de prédictions qui ne sçauroient jamais nuire à ceux au profit desquels on les fait; & qui leur sont souvent d'un grand secours dans l'exécution de leurs projets, par les préventions avantageuses que les peuples en conçoivent pour eux. Il avoit prédit que ce fils seroit un grand Prophète & un grand conquérant; & que par son zèle & par la Conquête d'une grande partie de l'Orient, il égaleroit un jour la gloire de Mahomet même.

Dès qu'Ismaël sorti de l'enfance commença à paroître dans le monde, il tint une conduite tout à fait propre à confirmer les grandes espérances qu'on avoit conçues de lui; & par la noble indifférence qu'il témoignoit en toute rencontre pour le commandement & pour les grandeurs, il s'y traçoit une route d'autant plus sûre qu'il sembloit s'en montrer plus digne. Cependant comme un soin légitime de recouvrer son patrimoine n'avoit rien qui fut contraire au desintéressement dont il se piquoit, il se servit de ce prétexte pour faire prendre les ar-

mes à un bon nombre de ses disciples, & avec les secours que Pырchalim lui envoya, il entra dans l'Armenie où étoient les terres qu'*Usun-Cassan* avoit donné en dot à sa mere & s'en mit en possession par la voye des armes.

Ce premier succès aussi-bien que le bon état des troupes dont il étoit suivi donna de la réputation à son parti, & lui ramena un grand nombre des anciens disciples de son pere, que sa mauvaise fortune & la persécution avoient contraint de renoncer à sa secte. Ils s'y dévouerent de nouveau avec d'autant plus de zèle, qu'ils en avoient toujours conservé les principes dans le cœur. Fortifié de ces nouveaux soldats qui prirent parti dans son armée, il alla attaquer le Château de Marmurlac qui étoit plein de richesses. Après l'avoir forcé & pillé, il mena son armée contre Sumach capitale de la Mésopotamie, qu'il força encore avec le même bonheur, & dont il donna le pillage à ses troupes.

Le bruit de ces premiers exploits rendit son nom si célèbre, & le butin que le soldat avoit fait sous son commandement, fut un appas si séduisant pour le petit peuple des contrées voisines, qu'on

vint de tous côtés se ranger sous ses étendarts; & comme il avoit trouvé dans les lieux qu'il venoit de piller, de quoi fournir des armes à la plupart de cette multitude qui en manquoit, il se vit à la tête d'une armée considérable, & en état de ne plus se borner à attaquer simplement des Villes & des Châteaux. Il se livra dès-lors aux idées de la fortune la plus éclatante, & ne se proposant pas moins que la Conquête de la Perse entière, il mena son armée vers Tauris qui en étoit alors la capitale, & où Alvante monté depuis peu sur le trône comme nous l'avons dit, faisoit sa résidence.

Ce Prince sortoit tout fraîchement de l'embarras d'une guerre civile qu'il avoit eue à soutenir contre Moratcham son frere ou son fils, comme quelques uns le veulent, qui lui avoit disputé la Couronne, & qui ayant perdu une bataille contre lui s'étoit sauvé hors de ses Etats de Perse & d'Armenie. Les persécutions & les cruautés dont Alvante usa après sa victoire, à l'égard de plusieurs des principales familles de Tauris qui avoient pris le parti de son concurrent furent une conjoncture très-favorable pour Ismaël. En effet ayant été instruit de l'animosité

qu'on avoit conçûe contre le Roi dans la Ville, où il n'y avoit presque pas de maison qui n'eût senti des effets de sa vengeance, il pressa sa marche & vint se présenter devant les portes qui furent d'abord ouvertes. Le Roi Alvante qui ne s'étoit point attendu à cette irruption, se trouva dénué de forces suffisantes pour soutenir un siège, & sachant d'ailleurs qu'il avoit autant d'ennemis dans la Ville qu'il y étoit resté d'habitans, il prit la fuite à l'approche de l'armée & se retira du côté de l'Arménie. Ismaël entra donc victorieux dans Tauris où il n'y eut de sang répandu que celui de quelques gardes du Roi fugitif qui n'avoient pas été assez diligens à le suivre; de sorte que par l'événement le plus heureux du monde, il se vit d'abord & sans avoir besoin de tirer l'épée, maître de la première Ville du Royaume.

Cependant il ne se laissa pas si fort éblouir de sa bonne fortune, qu'il ne jugeât bien que tant que le Roi Alvante vivoit il ne seroit point le maître dans la Perse. Il se pressa d'autant plus de le poursuivre, qu'il apprit que les deux freres s'étant reconciliés pour re-

pousser l'ennemi commun, Moratcham qui devoit des troupes dans l'Assyrie du côté de Babilone, se préparoit à aller joindre son frere Alvante qui étoit déjà à la tête d'une grosse armée dans l'Arménie. Ismaël prévint la jonction, & ayant surpris Alvante, il le défit dans une bataille où ce Prince lui-même fut tué en combattant à la tête de ses troupes. Moratcham qui étoit prêt à venir joindre son frere, ayant appris sa défaite & sa mort, mena son armée vers Tauris pour s'en emparer; mais Ismaël averti de son dessein, l'atteignit à moitié chemin, le battit à plate couture & le mit en fuite. Ce fut l'année 1499. qui est regardée comme la première du regne d'Ismaël.

Moratcham s'étant retiré chez Aladul Roi de Cappadoce, Ismaël entra dans les Etats de ce Roi l'année suivante 1500, avec une armée de soixante & dix mille hommes, mais sans grand succès: son armée y souffrit beaucoup de la rigueur de la saison & de la disette des vivres. Il y revint l'année d'après avec une armée de quarante mille hommes, & défit Aladul & Moratcham proche de Babilone. Moratcham se sauva chez le Sultan d'Egypte & ne revint plus

en Perse; Aladul se retira en Capadoce; & Ismaël recueillant le fruit de sa victoire s'empara de Babilone, de la Mésopotamie & de toutes les Provinces voisines qu'il réduisit sous son obéissance.

Ismaël n'ayant plus d'ennemi en tête porta la guerre en Georgie & chez les Tartares du Nord qui refusoient de payer le tribut qu'ils devoient à la Perse; & auquel il les força de se soumettre de nouveau. Il tourna en suite ses armes contre le Roi de Samarcande Prince très-puissant & remporta sur lui une victoire plus éclatante encore que toutes celles qu'il avoit remportées jusques-là; elle allarma jusqu'au Soudan d'Egypte & jusqu'au Grand Seigneur même qui étoit Bajazet II.

Il eut la guerre contre lui & contre Selim son successeur. La première ne se fit qu'entre leurs Lieutenans. Dans la seconde Selim vint la faire en personne & prit Tauris sur Ismaël: mais au bruit de l'approche de celui-ci, Selim fut obligé de se retirer avec précipitation, & quoiqu'il eût eu de l'avantage sur Ismaël par le moyen de son Artillerie; en quoi les Turcs d'alors étoient beaucoup plus entendus que les Persans, il perdit tant de

monde dans cette guerre, & les Janissaires en furent si rebutés, qu'ils ne craignoient rien tant que d'être obligés de faire la guerre en Perse. Si les Turcs prévalaient du côté de l'artillerie, Ismaël l'emportoit pour la bonté des troupes, pour leur fidélité, & pour leur zèle. Elles lui étoient si inviolablement attachées, que durant les guerres, quoiqu'il passât un grand nombre de transfuges du camp des Turcs dans celui des Persans qui par-là étoient instruits de l'Etat de l'armée ennemie, jamais aucun Persan ne déserta du camp d'Ismaël pour passer dans celui des Turcs. Les Persans étoient d'ailleurs prévenus d'une si haute estime pour Ismaël, qu'ils le regardoient comme un homme tout divin, qu'ils croyoient n'avoir rien à craindre en combattant sous ses ordres, & qu'ils bravoient les plus grands dangers & la mort même avec une intrépidité que rien ne pouvoit alterer. Aussi se soutint-il jusqu'au bout contre tous les efforts des Turcs qui ne purent jamais lui ôter un pouce de terre de ses conquêtes. Il mourut en 1525. à l'âge de 45, ans, possesseur paisible d'une des plus vastes & des plus puissantes Monarchies du monde.

de , & dans la réputation d'un des plus grands Rois qui ayent jamais paru dans l'Orient. Il laissa en mourant quatre fils dont Thamas l'aîné fut son successeur à la Couronne , les trois autres ayant eu chacun leur appanage particulier selon qu'Ismaël l'avoit réglé.

Thamas second Roi de la Maison des Sophy en 1525.

A juger de ce second Roi de la Maison des Sophy , par le portrait que nous en a fait Olearius & quelques autres , c'étoit un très-mauvais sujet ; mais Bizarus dans son Histoire de Perse , & Chalcondile dans celle des Turcs nous en donnent une meilleure idée, quoiqu'ils conviennent des défauts que les autres lui reprochent. Pour juger sainement de ce Prince , il faut le considérer sous deux points de vûe différens , c'est-à-dire dans la paix & dans la guerre. Dans le premier de ces deux regards, ce fut un fort mauvais Roi , avide du bien de ses sujets , commettant les injustices les plus criantes , à l'appas de profits même peu considérables , & abandonnant le gouvernement à la discrétion de ses

Ministres ;

Ministres : tandis que livré totalement à la volupté , il se tenoit renfermé dans son haram où il fut une fois dix ans de suite sans en sortir.

○ Mais à le considérer sous le second regard , c'est-à-dire , dans les tems de troubles & de guerre , il y a beaucoup à gagner pour lui ; car quoiqu'il n'ait eu ni la valeur intrépide , ni toute la capacité d'Ismaël son pere , & que les Turcs lui ayent enlevé Babilone avec la Mésopotamie & l'Assyrie , il n'a pas laissé de se gouverner en Prince habile dans ses guerres ; & s'il se fut aussi bien conduit dans la paix , il y auroit peu de chose à lui reprocher. Thamas n'avoit que 18. ans quand il monta sur le trône en 1525. il avoit trois freres qui étoient *Helcas* , *Béram* & *Sormisa*. Chacun d'eux eut son appanage dans la succession d'Ismaël : *Helcas* eut dans son partage l'Assyrie & la Mésopotamie avec la ville de Babilone. *Béram* eut la Médie , la Georgie & l'Albanie vers la mer Caspienne. *Sormisa* eut la Parthie qui est aujourd'hui le Corasan. Mais tous ces appanages furent réunis depuis à la Couronne de Perse par la mort de ces Princes. *Helcas* s'étant révolté pendant la guerre des Turcs fut

pris par les troupes du Roi & mis à mort. Thamas se défit du second dans la crainte qu'il ne se révoltât, & le troisième mourut de sa mort naturelle.

Thamas régna neuf ans sans avoir de guerre considérable à soutenir au dehors; mais en 1534. Soliman animé en partie par Ulama Seigneur Persan & beau-frere de Thamas qui s'étoit réfugié chez lui, mena son armée en personne contre la Perse, & s'avança jusqu'à Tauris qu'il prit, mais sans y faire aucun desordre. Il s'avança delà jusqu'à Sultanie; ville qui a été autrefois la résidence des Rois de Perse, & que Tamerlan avoit fort maltraitée. Soliman II. s'étant arrêté quelque tems aux environs de cette ville, en fut chassé par un orage des plus furieux dont l'Histoire, (1) fait mention. Il rebroussa chemin vers l'Assyrie où il se rendit maître de Babilone, & s'y fit couronner Roi de Perse par le Calyphe de cette ville, à qui en qualité de Souverain Pontife de la religion Mahométane, cette fonction appartenoit. Après cette conquête toutes les Villes de l'Assyrie & de la Mésopotamie ouvrirent leurs portes à Soliman qui réduisit

(1) Bizar. liv. xi. Chalcond. liv. xxv.

encore sous son obéissance, le Curdistan & le Diarbek. Il passa l'hiver à Babilone, & avec le renfort des troupes qui lui vint d'Egypte & de Syrie, il reprit le chemin de Tauris. Thamas qui y étoit entré depuis le départ de Soliman, en sortit à l'approche de l'armée; comme il avoit fait l'année précédente, & il se retira dans les montagnes pour épier l'occasion de surprendre l'armée ennemie. Mais en quittant Tauris cette année 1535. il fit un si grand dégât dans toutes les Provinces des environs, que l'armée ennemie mourant de faim, fut obligée de sortir de Perse. Thamas qui venoit de rentrer de nouveau dans Tauris où Soliman avoit tout désolé cette seconde fois, donna le commandement de ses troupes à un brave Caramanien nommé *Déliment* qui s'étant mis à la poursuite des Turcs les atteignit près de Betlis à la gauche du Lac de Van le 13. Octobre, & les ayant surpris dans le desordre d'une retraite, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il les tailla en pièces, & remporta sur eux une des victoires les plus complettes que les Persans aient jamais remportées sur les Turcs. Quoique Soliman eut pris l'Assyrie &

Mésopotamie sur la Perse, ces conquêtes lui coutèrent tant qu'il se repentit de les avoir entreprises; & qu'à son retour à Constantinople, il fit mourir Ibrahim Pacha son favori qui avoit été l'instigateur de cette guerre. On tient que de cinq cent mille hommes qui avoient passé l'Euphrate pour attaquer la Perse, il n'en revint pas quatre-vingt mille à Constantinople.

Depuis cette perte Soliman laissa la Perse & Thamas en paix jusqu'en 1548. La guerre se renouvela entre ces deux puissances au sujet de Bajazet fils de Soliman qui s'étoit réfugié en Perse, & que Thamas ne voulut jamais livrer à Soliman. Celui-ci se mit en campagne avec une armée de 200000 hommes. Thamas qui en avoit une moins forte de la moitié, obtint des Portugais, alors fort puissant en Asie un corps de dix mille hommes de leur nation avec vingt piéces de Canon, & alla chercher les Turcs sur le bord de l'Euphrate. Il les attaqua lui-même en personne & les défit entièrement par la valeur des Portugais. Soliman qui fut blessé dans cette bataille, y perdit 130000 hommes sans compter plusieurs milliers de blessés qui moururent

rent en se retirant. Cette bataille se donna en 1549. la paix se fit peu après au dépens de la vie de Bajazet que Thamas fit mourir à la fin à la priere de Selim. Cet Empereur Turc étant mort en 1556. eut pour successeur son fils Selim II. avec qui Thamas vécut en paix & les affaires de Perse demeurèrent sur ce pied là tout le reste du règne de Thamas qui mourut en 1556, âgé d'environ 68. ans. Il étoit de taille médiocre, fort robuste de corps, il avoit le teint bazané, & les lèvres un peu allongées. Il fixa son séjour à Casbin, abandonnant Tauris qui avoit toujours été la capitale du Royaume & le lieu de la résidence ordinaire des Rois ses prédécesseurs, ce qui l'en dégouta fut que comme cette capitale avoit dans son voisinage Ardevil dont il étoit originaire; il n'aimoit pas à se voir dans une ville où l'on pouvoit se souvenir de la médiocrité de fortune de Schih Eidar son ayeul. Il nomma pour son successeur Caidar Mirizés le troisième de ses fils âgé de dix-sept ans qu'il aimoit tendrement, & qui étoit déjà comme Lieutenant Général du Roi son pere dans tout le Royaume. Mais les Grands du Royaume à qui

ce choix ne plût pas n'y eurent aucun égard, & déferent la Couronne à Codabendé l'aîné qui étoit pour lors dans le Corasan. Celui-ci l'ayant refusé, ils la donnerent à Ismaël second fils de Thamas dont nous allons parler.

Ismaël II. troisième Roi de Maison des Sophy en 1575.

Ce Prince avoit 43 ans, & étoit actuellement en prison, quand au refus de Codabendé son aîné, il fut mis sur le trône. Il aimoit le métier de la guerre qu'il entendoit fort bien, & il y étoit heureux : sous le règne de son pere il s'étoit opposé aux entreprises des Pachas Turcs qui nonobstant la trêve qu'il y avoit entre la Perse & le Grand Seigneur s'émanoient à faire quelquefois des courses sur les terres du Roi. Il les avoit battus en trois rencontres considérables, en l'une desquelles il tailla en pieces les troupes du Pacha d'Erzeron qui eut bien de la peine à se sauver lui-même. Loin de lui tenir compte de ses services on lui en fit un crime à la Cour. *Maessum Bech* qui ne l'aimoit pas & qui

avoit l'oreille de Thamas plus qu'aucun autre de ses Ministres empoisonna ces exploits, en lui représentant que lever des troupes & faire la guerre de son chef dans un temps de trêve, étoit quelque chose de bien hardi pour un jeune Prince, qui ne pourroit rien faire de plus quand il seroit Roi. Il ajouta qu'Ismaël se croyoit déjà indépendant, & pour en donner au Roi son pere des preuves capables de le frapper, il lui remit entre les mains plusieurs Lettres de ce jeune Prince, par lesquelles il sollicitoit les Gouverneurs des Places de son voisinage à se joindre à lui pour faire la guerre aux Turcs nonobstant la trêve. Il n'en fallut pas d'avantage pour allumer l'esprit soupçonneux du pere qui de l'avis de son Ministre fit arrêter le Prince Ismaël son fils, & l'enferma dans le Fort de Kahkaé proche d'Ardevil, & où le Prince Helcas frere du Roi étoit prisonnier lorsqu'on le fit mourir. Ismaël y fut tenu sous une étroite garde durant plusieurs années. Le Roi son pere qui l'aimoit & qui rendoit justice à son mérite, fut plusieurs fois tenté de le remettre en liberté, & il l'auroit fait, si ces

grandes qualitez mêmes qu'il estimoit en lui, & l'affection des peuples, ne lui avoient fait craindre qu'il ne le détrônât lui-même. Cette crainte faisoit d'autant plus d'effet sur le Roi, qu'elle étoit fomentée adroitement par les Grands de la Cour & par les Gouverneurs de Provinces qui avoient pris ombrage du caractère haut & fier d'Ismaël, & qui appréhendoient que si ce Prince étoit jamais le maître, il ne les dépossédât de leurs gouvernemens, pour y mettre des gens qui lui fussent affidez. Cependant le Roi son pere n'osant rien faire de plus pour lui, tâchoit du moins de lui adoucir sa prison, où il lui envoya même de très-belles filles. Mais le Prince n'en approcha jamais, & il fit dire au Roi son pere que pour lui il souffroit sans peine sa captivité; mais qu'il ne sçavoit pas s'il auroit la force de soutenir celle de ses enfans, en cas qu'il lui en vînt; & qu'il aimoit mieux n'en point avoir, que de les voir naître pour être malheureux. Il ajoutoit à cela que ces sortes de plaisirs n'étoient pas faits pour un homme réduit à l'état d'esclavage où il se trouvoit.

Il étoit dans ces sentimens, lorsqu'il passa tout d'un coup de la prison au Trône; & il vérifia en y montant, ce qui fut dit autrefois au sujet de Tibere, que les Princes qui y parviennent de la sorte, sont ordinairement cruels. En effet il commença par faire mourir son frere Caidar Mirifés. Ensuite voulant démêler qui étoient ceux des Grands qui avoient porté le Roi son pere à le tenir si long tems en prison, il se servit du même stratagème qu'avoit autrefois employé avec succès Usum-Cassan pour attraper son fils aîné qui s'étoit révolté contre lui; c'est-à-dire qu'il se renferma quelques jours dans son Palais, sans se laisser voir qu'à très-peu de domestiques affidez. Au bout de quelque tems il leur ordonna de déclarer qu'il étoit mort & de faire toutes les cérémonies & tous les préparatifs qu'on avoit coûtume de faire en pareil cas. Le tout réussit selon ses vûes. Ceux qui lui étoient peu affectionnés, le croyant réellement mort, ne dissimulèrent point leurs sentimens au sujet d'un Roi dont ils croyoient n'avoir plus rien à apprehender. Le Roi par ses espions fut informé de tout; & il ne reparut pas plutôt en public qu'il fit arrêter une partie de ces Sujets mal-intention-

nés , tandis que les autres prirent la fuite & se sauvèrent aux extrémités du Royaume. Le Roi qui en fut averti monta aussitôt à cheyal pour les poursuivre avec ce qu'il avoit de Cavalerie. Les Turcs qui sçurent qu'il s'approchoit de la Frontière , en prirent l'allarme , & prenant sa marche pour une déclaration de guerre , ils se mirent en Campagne de leur côté & firent des courses sur les terres du Roi. Ismaël fut fâché de ce contre-tems ; & pour n'avoir pas à soutenir en même-tems deux guerres différentes , l'une au-dehors contre les Turcs , & l'autre au-dedans contre les Grands par la défiance où il les avoit jettez , il fit mourir ceux d'entre ces derniers qui lui étoient le plus suspects , & se disposa à faire la guerre aux Turcs. Mais tandis qu'il faisoit ses préparatifs pour cette expédition il fut empoisonné par sa sœur Petianconcona à l'instigation des Grands du Royaume & de ses propres freres qui redoutoient sa cruauté. Il mourut en 1577.



MAHOMET CODABENDE'

*Eils de Thamas & frere aîné d'Ismaël II.
quatrième Roi de la Maison des Sophy
en 1577.*

Après la mort d'Ismaël II. Les Grands du Royaume firent de nouveau une députation à Codabendé qui avoit toujours fait son séjour dans la province de Corassan , pour le presser d'accepter la Couronne. Il s'en défendit encore quelque tems ; mais il céda enfin aux vives instances des Députés , & s'étant rendu à Casbin il y fut proclamé Roi au grand contentement de tout le Royaume fort prévenu en faveur d'un Prince qu'on croyoit d'autant plus digne du Trône , qu'il l'avoit déjà refusé.

Il est difficile d'établir un jugement bien certain sur son sujet , tant les Auteurs en parlent différemment. Bizarus qui écrivoit son Histoire du vivant de ce Prince , * en parle comme d'un Roi qui s'étoit proposé d'imiter ceux des Rois ses prédécesseurs qui avoient eu le plus à cœur la gloire du Royaume & l'accrois-

* Bifar, Lib. II.

fement de sa puissance. Olearius qui voïagea en Perse sous le règne de Sefi son arrière petit fils & environ cinquante ans après sa mort, prétend que les Auteurs Persans disent au contraire que jamais Prince ne mania le Sceptre avec plus de nonchalance; qu'il ne se plaisoit qu'à demeurer enfermé dans son Palais, y passant le tems au jeu & avec les femmes; qu'il n'eut point de bonheur à la guerre, & que les ennemis de l'Etat, c'est-à-dire les Turcs d'un côté & les Usbecs de l'autre profitant de sa foiblesse, enlevèrent à la Couronne plusieurs Provinces qu'ils conserverent durant tout son règne. Chalcondyle en parle à peu-près sur le même ton en marquant son avènement à la Couronne; mais dans l'exposition des faits il lui est en plus d'un endroit plus favorable que Bizarus.

Il y a toute apparence qu'il avoit les sentimens que lui donne Bizarus, & il est certain que s'il eut été aussi mou & aussi imbécile que le représentent les Auteurs qui lui sont contraires, il n'auroit pas conduit avec autant d'habileté & de succès qu'il le fit, la guerre qu'il eut à soutenir contre les Turcs durant tout son règne. Il est vrai, que comme il avoit la

vûë naturellement fort foible, non à cause d'une lame d'or ardente que son frere Ismaël lui eut fait passer sur les yeux, car ni Bizarus, ni Chalcondyle, ni Olearius n'en parle point, mais naturellement; ou ensuite d'une maladie, il leur fit plus la guerre par ses Lieutenans, que par lui-même, & qu'il demuroit assez ordinairement renfermé dans son Palais. C'est peut-être ce qui l'a fait passer, quoiqu'à tort, pour un Prince moins habile qu'il n'étoit.

Il commença son règne par la mort de trois de ses freres, qui s'étoient d'abord enfuis vers la Frontière des Turcs; il les fit mourir après les avoir attirés à sa Cour à force de promesses. Se trouvant engagé dans la guerre contre les Turcs dès la première année de son règne, il donna le commandement de son armée à son fils aîné qui leur prit d'abord la Ville de Van sur les Confins de l'Arménie, & gagna contre eux une grande bataille en 1577. il en gagna encore depuis une plus considérable auprès de Babylone, & l'on prétend que les Turcs y eurent soixante & dix mille hommes de tués: ils en perdirent quatre-vingt mille dans une autre occasion où la victoire ne laissa pas de

couter beaucoup aux Persans qui y perdirent quarante-quatre mille hommes de leur côté ; mais ils reprirent la Ville de Szamachi dont les Turcs venoient de s'emparer dans le Szirvan, Province qui confine à la côte Occidentale de la mer Caspienne. Ceci arriva en 1578.

Les Turcs reçurent un échec encore plus triste l'année suivante. Ils avoient envoyé vingt-cinq mille Chevaux & sept mille Chameaux dans une plaine abondante en fourrages pour les y refaire, avec trente mille hommes de troupes pour les garder. Les Persans qui n'étoient qu'à quatre journées de-là, ayant été informés de la négligence & de la sécurité où paroissent ces troupes, vinrent les surprendre la nuit, & la défaite fut si entière, qu'on prétend qu'il ne s'en sauva ni Hommes, ni Cheval, ni Chameau. Mustapha Grand Visir qui commandoit l'armée Ottomane fut rappelé à Constantinople, & ayant été déposé il se fit mourir lui-même.

Sinan Pacha qu'on mit à sa place fut envoyé en Perse commander l'armée. Mais comme le séjour de Constantinople convient mieux à un Grand Visir que toute commission quelque honorable qu'elle soit, il y sollicita tant son retour,

qu'à la faveur d'un Ambassadeur Persan qui étoit venu jusques dans son Camp lui faire des propositions de paix, il obtint d'Amurath III. de retourner à Constantinople & d'y amener avec lui l'Ambassadeur Persan, ce qu'il fit en 1582. Mahomet Pacha qu'on envoya à sa place ne fut pas plus heureux que les autres Généraux qui l'avoient précédé dans cette guerre. Il fut battu à plate couture dans la Géorgie par les Persans & les Géorgiens joints ensemble, & il perdit tout son bagage. Chalcondyle convient lui-même de tous ces avantages des Persans sur les Turcs, qui à la vérité gagnèrent quelques places sur eux, mais qui les acheterent bien cher par le grand nombre d'hommes qu'ils perdirent en toutes ces occasions, & en d'autres encore depuis : D'où il est naturel de conclure, qu'un Prince qui sçût soutenir une guerre si rude & avec autant de succès que le fit Codabendé durant tout son règne, n'est pas aussi méprisable que l'ont prétendu quelques Auteurs. Il mourut en 1585, laissant trois fils. Les deux premiers régnèrent pendant quelques mois seulement, & le troisième qui fut le Grand Abbas, pendant un grand nombre d'années.

La plupart des Auteurs qui parlent des Rois de la Maison des Sophy, ne parlent point de ces deux premiers & ne les mettent point au nombre des Rois. Mais je crois les y devoir placer sur l'autorité d'Olearius, qui ayant demeuré quelque tems à la Cour de Perse neuf ans après la mort de Schah Abas le Grand, a dû être bien informé de ce qu'il rapporte de la destinée des deux aînés de ce Prince.

EMIR HEMSE.

Fils aîné de Codabendé, cinquième Roi de la Maison des Sophy en 1585.

Il succéda à son pere comme l'aîné de ses enfans, mais Ismaël ayant gagné les Grands de la Cour qui donnerent les mains à sa mort, le fit tuer dans sa chambre par des Assassins qui déguisés en femmes tromperent les Gardes du Roi. Olearius lui donne huit mois de règne, aussi bien qu'à Ismaël qui suit : ce qui seroit un an & quatre mois pour les deux, en quoi il se contredit visiblement lui-même, puisque faisant régner Abas le dernier des trois freres la même année que mourut Codabendé, c'est à-dire en 1585. il

est impossible que les deux aînés ayent régné 16 mois entre eux deux. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'ils ont régné très-peu de tems, sans qu'on puisse déterminer rien de plus précis.

ISMAEL III.

Second Fils de Codabendé, sixième Roi de la Maison des Sophy en 1585.

Il ne fut pas plutôt monté sur le Trône par un crime, qu'il songea à s'en assurer la possession par un second fratricide, en se défaisant de son Cadet Mirza Abas ; mais il fut prévenu par le gouverneur de ce dernier, nommé Murichid-Kulikani. Celui-ci persuadé que sa vie dépendoit de celle de son maître, engagea quelques Grands de la Cour à se défaire d'Ismaël. On se servit pour cela d'un Valet de Chambre, Barbier de ce Prince, qui en lui faisant la barbe lui coupa la gorge. Les Seigneurs qui se trouvèrent présens à cette exécution dont ils étoient complices, tuerent dans l'instant même le Valet de Chambre, afin qu'on ne pût point approfondir l'affaire. Ismaël ne régna gueres plus que son aîné & la Couronne à

Abas qui s'en mit en possession sans avoir de concurrent.

ABAS dit LE GRAND,

Troisième Fils de Codabendé, septième Roi de la Maison des Sophy en 1585.

Ce Prince, du vivant du Roi son pere, se tenoit à Heri ou Herat Ville du Corafan, gouvernant ce qui dépendoit de la Perse dans cette Province. Le premier Ministre de Codabendé nommé Mirza-Salmas qui ne l'aimoit pas, & qui ne cherchoit qu'à le sacrifier à l'intérêt du Prince Emir Hemse dont il étoit beau-pere, persuada au Roi qu'Abas s'étoit révolté contre lui & songeoit à s'emparer de la Couronne, & lui conseilla d'aller l'assiéger dans Heri pour s'assurer de sa personne. Abas qui en fut informé, & qui avoit toujours été très-soumis au Roi son pere, lui envoya deux des Seigneurs qui lui étoient attachés, & qui vinrent offrir leur tête au Roi se soumettant à la mort, en cas qu'Abas se trouvât coupable de la moindre désobéissance. L'affaire ayant été examinée avec rigueur sur les informations que le Roi fit faire dans

toute la Province & aux environs, Abas se trouva innocent, & le premier Ministre au contraire s'étant trouvé coupable, eut la tête tranchée.

Ce Prince a été le plus grand Roi qu'ait eu la Perse depuis plusieurs siècles, & celui dont la mémoire leur est le plus en vénération. Il monta sur le Trône à l'âge de dix huit ans. Quoique dès lors il donnât de grandes espérances de ce qu'il devoit être un jour, il les surpassa encore, & hors quelques actes de cruauté qu'on peut justement lui reprocher, il eût toutes les parties d'un grand Prince. Il fit bien connoître dès le commencement de son règne qu'il n'étoit pas d'humeur à se laisser gouverner; car Murschid-Kuli-Kan qui avoit été son Gouverneur durant sa jeunesse, & à qui il devoit la Couronne, se prévalant trop de ses services, & voulant toujours conserver une sorte d'empire sur l'esprit de son maître, il se rendit si odieux à Abas, que ce Prince après lui avoir donné le premier coup lui-même, le fit achever par un des Palefreniers de ce Seigneur, qui étoit accouru au bruit, & que le Roi fit Kan par récompense, en lui donnant le gouvernement de Herat. Le lendemain il fit tuer tous

les parens & les amis du défunt pour se délivrer de toutes les inquiétudes que leur ressentiment pourroit lui causer.

La rigueur un peu cruelle dont il usa en cette occasion à l'égard de l'homme du monde à qui il avoit de plus grandes & de plus essentielles obligations, fit comprendre à tous les Grands, qu'ils avoient affaire à un maître qui gouverneroit par lui-même, & dont les Ministres ne seroient que simples Ministres, c'est-à-dire, toujours très-dépendans & très-subalternes.

Comme à son avènement à la Couronne, il trouva le Royaume fort dégradé par les conquêtes que les Turcs d'un côté, & les Tartares Usbecs de l'autre, avoient faites sur la Perse, il forma dès lors le dessein de se remettre en possession de toutes les Provinces qu'on lui avoit enlevées. Il commença par la Province de Corassan située au Sud Est de la mer Caspienne, & dont il ne restoit plus à la Perse qu'un petit coin où il avoit commandé lui-même durant le règne de son pere. Il se rendit maître de la plus grande partie de cette Province, dans une extrémité de laquelle il força Abdulla Prince des Usbecs à se retirer, en le rencoignant dans

Meszat ou Mesched, lieu devenu si fameux depuis par le pèlerinage qu'Abas y établit depuis, & qui tient lieu aux Persans du pèlerinage de la Mecque. Au bout de trois ans qu'il s'étoit tenu dans cette Province pour y affermir sa domination, Abdulla voulut faire un effort pour y rentrer; mais cette entreprise lui fut funeste; car son armée fut entièrement dé faite, & étant tombé lui-même avec Tiledem-Kam son frere & avec ses trois fils entre les mains du vainqueur, Abas leur fit trancher la tête.

Après s'être assuré du Corassan par cette exécution & par le bon ordre qu'il y mit, il tourna ses armes contre les Turcs sur qui il avoit bien plus à reconquérir, & qui étoient des ennemis beaucoup plus puissans & plus redoutables que les Usbecs. Je n'entrerai point, par rapport aux événemens de cette guerre, dans un détail que ne comporte pas un abrégé, & qui demanderoit un bon Volume; mais j'en dirai assez pour faire connoître au Lecteur la splendeur & la puissance où Schah-Abas rétablit alors la Perse, dont il a été regardé depuis avec juste raison comme le restaurateur.

Il faut considérer d'abord que les Turcs

avoient conquis sur la Perse depuis la mort d'Ismael I. au moins cent cinquante lieues du Sud au Nord, à prendre depuis Tauris jusqu'aux extrémités du Royaume de Caket, & autant ou plus même en largeur, en tirant de la Côte Occidentale de la mer Caspienne, vers la mer Noire; c'est à dire, autant qu'eux & les Moscovites en ont conquis dans la dernière Révolution. Il est vrai qu'ils viennent de pousser leurs conquêtes encore plus avant dans le cœur de la Perse, où ils possèdent jusqu'à Amadan, qui est à plus de soixante & dix lieues au Sud de Tauris; mais outre la Côte Occidentale de la mer Caspienne qu'ils ne possèdent pas aujourd'hui & dont ils étoient maîtres alors, ils avoient encore pris sur la Perse la Ville de Bagdat ou de Babylone avec toute la Mésopotamie & l'Assyrie.

Schah-Abas reprit tous ces pays durant son règne, * & outre cela il conquit sur le Turc un grand nombre de Places sur la mer Noire, & même un Port proche de Trébizonde. Il en fit autant le long de la mer Rouge jusqu'à l'Océan, à commencer dès l'embouchure de l'Euphrate. Il prit Balsora dans le Golfe Persique, &

* Calcondile, Liv. XXI.

porta ses conquêtes si avant dans l'Arabie, d'où il se proposoit de chasser entièrement les Turcs, qu'il s'empara même de Medine, Ville célèbre pour avoir donné naissance au Prophète Mahomet. Il prit aussi l'Isle d'Ormus sur les Portugais, & abaissa fort leur puissance dans les Indes. Enfin à ne le considérer que par rapport à ses exploits militaires il peut passer pour un des plus grands Capitaines qu'ait jamais eu la Perse.

Mais si par tous ces grands faits d'armes il se montra habile guerrier, il se fit connoître pour plus habile politique encore dans la manière dont il s'y prit pour se rendre absolu dans son Royaume & pour le policer. Il fut le premier qui mit, pour ainsi dire, les Rois de Perse hors de page.

Quand il parvint à la Couronne, une partie du Royaume étoit comme partagée par pièces entre vingt petits Princes qui s'étoient fait chacun une Souveraineté particulière du pays qu'ils avoient usurpé, & qui se soutenoient mutuellement pour se maintenir dans une indépendance totale à l'égard des Rois de Perse. Ces Rois n'étoient pas absolus comme ils l'ont été depuis. Ils dépendoient des Grands & des

Troupes, qui quoiqu'entretenuës à leurs dépens, leur faisoient quelquefois la loi, les dépoisoient & leur ôtoient même la vie. Dans la résolution que prit Schah-Abas d'établir dans son Royaume un gouvernement despotique & arbitraire, tel qu'il a été depuis, il s'attacha à ruiner les vieilles troupes & les anciennes familles du pays. Il y parvint en détruisant peu à peu les *Courtches* dont étoient issues ces familles, & qui composoient le corps de milice le plus redoutable aux Rois; mais il ne leva le masque qu'après qu'il eut rempli sa Cour & ses troupes de ces peuples qui habitoient les extrémités Septentrionales de la Perse, comme les Géorgiens & autres pays d'alentour. Car étant originairement Chrétiens, ils étoient naturellement ennemis des *Courtches*, descendus de ces anciens Turcomans & Sarrasins si célèbres dans l'Histoire par leurs invasions & par tous les maux qu'ils ont faits autrefois aux Chrétiens. Il ménagea cependant les Grands Seigneurs dont il avoit besoin dans la guerre qu'il fit aux Turcs; mais son petit fils & successeur Sephi y mit ordre, en achevant de ce côté-là ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher. Pour l'ancienne milice des *Courtches*,

quois

quoiqu'elle ait toujours subsisté depuis, les Rois de Perse successeurs de celui dont nous parlons, l'ont toujours tenue dans un état si bas, qu'elle a toujours été hors d'état de leur donner la moindre inquiétude. C'est encore de lui qu'ils ont appris à ne confier le Ministère & les grandes Charges du Royaume, selon la méthode des Turcs, qu'à des étrangers, qui étant esclaves d'origine, ne sont attachés par aucun lien du sang ni à leurs pareils, ni aux Grands du Royaume: de manière que le gouvernement qui étoit anciennement fort temperé, devint par ses soins despotique & absolu à un point, qu'on peut dire qu'il n'y a peut-être pas dans l'univers de Roi qui soit plus maître de la vie & du bien de ses sujets, que l'ont été Schah-Abas & ses successeurs.

Au milieu de tant de gloire & d'une puissance si grande & si bien établie, il eut le malheur de concevoir injustement des soupçons contre ses enfans mêmes. De trois fils qu'il avoit, il fit crever les yeux aux deux cadets, réservant l'aîné nommé *Sefi Mirza* pour être son successeur; mais ce jeune Prince ayant eu un fils qui fut nommé *Sain-Mirza*,

Tome I.

h

Schah-Abas qui voyoit *Sefi Mirza* en âge de lui succéder, & qui ne doutoit pas que les Grands à qui il s'étoit rendu odieux durant tout le cours de son regne, ne prêtassent la main au jeune Prince pour le détrôner s'il vouloit l'entreprendre, ne put s'assurer contre ses allarmes qu'en le faisant mourir. Le coup ne fut pas plutôt porté qu'il en eut un violent repentir. Il demeura dix jours enfermé dans un lieu obscur, & pleurant sans cesse: il en porta le deuil une année entiere; & il n'usa jamais, durant tout le reste de sa vie, que d'habits les plus simples & sans aucune parure.

Il tomba dans une grande maladie en 1629. Sentant approcher sa fin, il nomma pour son successeur son petit fils *Sain-Mirza*, & chargea quatre de ses principaux Officiers, qui lui étoient le plus attachés de le mettre sur le Trône après sa mort & de lui faire prendre le nom de *Sefi* qu'avoit porté son pere. Ces Seigneurs lui ayant parlé alors d'une prédiction que les Astrologues avoient faite au sujet de ce jeune Prince qu'ils prétendoient qui ne regneroit que trois mois au plus: *Qu'il regne tant qu'ils*

pourra, répondit-il, quand ce ne seroit que trois jours; je serai content de me voir assuré, qu'un jour du moins il verra sur sa tête la Couronne qui étoit dûë au Prince son pere.

Ce fut dans ces sentimens de regret de la mort de son fils qu'il expira sur la fin de 1629. avec la réputation d'un des plus grands Princes que la Perse eut jamais eu, & laissant à ses successeurs des exemples & des leçons dont la plupart ont fort mal profité. Il mourut à *Ferabad* dans la Province de *Mazandran* au Sud de la mer Caspienne, Ville qu'il avoit fait bâtir sur le bord de cette mer, & le lieu de son Royaume où il se plaisoit le plus. Il étoit âgé de 63. ans & en avoit regné 45. Au reste on peut remarquer dans la conduite qu'ont tenue les *Aghuans* qui sont aujourd'hui maîtres du Royaume, qu'en détruisant la Noblesse de Perse & l'ancienne milice de cette nation, ils n'ont fait que suivre les maximes & les exemples de *Schah-Abas*, & qu'ils ont pratiqué à l'égard de la Noblesse de ces derniers tems, ce que *Schah-Abas* & *Schah-Sefi* son successeur avoient fait à l'égard de l'ancienne Noblesse & des Courtches.

S E F I,

*Fils du Prince Sefi Mirza, & petit fils
d'Abas le Grand, huitième Roi de la
Maison des Sophy en 1629.*

Avant le regne de Schah-Abas les enfans des Rois de Perse paroissoient à la Cour & y vivoient en liberté. On les employoit même, & on leur donnoit des gouvernemens quand ils étoient en âge de les administrer. Mais depuis la mort de Mirza-Sefi qui fut la victime des soupçons du Roi son pere, ce Prince changea cette methode, & fit élever son petit fils d'une maniere qui a depuis servi de regle pour l'éducation de tous les fils des Rois. C'est-à-dire qu'il le tint renfermé dans le Haram, où il n'avoit commerce qu'avec des Eunuques. On ne lui apprit autre chose qu'à lire & à écrire; & tous ses divertissemens se bornoient à tirer de l'arc & à se proméner sur un Asne dans les Jardins. Schah-Abas étoit si fort en garde contre ce jeune Prince, quoiqu'incapable par la foiblesse de son âge de rien entreprendre contre lui, qu'on pré-

tend que dans la crainte qu'il n'eut plus d'esprit qu'il ne souhaitoit, il lui faisoit tous les jours donner de l'Opium pour le rendre plus stupide.

Soit que Schah-Sefi eut eu des Mémoires & des instructions du Roi son Ayeul & son prédecesseur pour se défaire des premières têtes du Royaume, soit qu'il suivit en cela son humeur cruelle, il est certain qu'il n'y a point eu en Perse de regne plus cruel ni plus sanguinaire que le sien. On dit qu'il étoit venu au monde avec les deux mains pleines de sang, & que Schah-Abas pronostiqua qu'il baigneroit un jour ses mains dans le sang, ce qui ne se verifica que trop dans la suite.

Il commença ses cruautés par un frere unique qu'il avoit à qui il fit crever les yeux. Il fit précipiter du haut d'un Rocher ses deux oncles freres cadets de Mirza Sefi son pere, à qui Schah-Abas, comme on l'a dit ci-dessus, avoit fait crever les yeux & qu'il tenoit prisonniers dans un Château. Il allegua pour raison, que ces Princes étant aveugles n'étoient bons à rien dans le monde. Il fit encore tuer non-seulement ceux des grands Seigneurs qui pouvoient lui être

en quelque sorte suspects, mais même plusieurs de ceux qui étoient les plus attachés à sa maison, & qui ayant été les principaux Ministres du feu Roi son Ayeul, avoient eu le plus de part à son estime & à sa confiance.

Je n'entrerai point dans un plus grand détail de toutes les cruautés dont son règne ne fut qu'un tissu. Elles l'avoient rendu si odieux à ceux mêmes qui l'approchoient de plus près, qu'on conspi- ra contre lui dans son Haram même & au milieu de ses femmes & de ses concubines. Il fut résolu qu'on l'empoison- neroit, & la chose fut exécutée; mais ayant résisté au poison dont la qualité ou la dose n'étoit pas assez forte, il ne fut pas plutôt guéri au bout de deux mois de maladie, qu'après bien des per- quisitions il sçût que ce poison avoit été préparé dans le Haram, & que sa tante, veuve d'un des premiers Officiers de sa Cour qu'il avoit fait mourir, avoit tramé la conjuration & conduit toute l'intrigue. La nuit d'après qu'il fut in- struit de tout ce détail on entendit des cris terribles dans le Haram, & l'on sçût le lendemain, qu'ayant fait faire une grande fosse dans les Jardins il y

avoit fait enterrer toutes vivantes quarante femmes qui avoient eu part à la conju- ration. On prétend que sa mere même fut du nombre, & que ce ne fût que pour couvrir l'horreur de ce fait, que dans ce même-tems on fit courir le bruit qu'elle étoit morte de peste.

Ce Prince n'avoit d'ailleurs aucune vertu considérable qui pût contreba- lancer ses vices; car quoiqu'il se pi- quât de courage, il y avoit plus de té- merité que de valeur dans la manière dont il se conduisoit à la guerre, & si dans les premières années de son règne il fit lever aux Turcs le Siège de Bag- dat, & prit Erivan d'affaut, il fut plus redevable de ces exploits à la capacité & à la bonne conduite de ses Géné- raux qu'à son habileté & à sa prudence. Il perdit durant son règne deux des plus importantes places des Frontières de son Royaume, qui furent Candahar & Bag- dat, l'une à l'Orient & l'autre à l'Occi- dent, & toutes deux furent perdues par sa faute. J'ai rapporté, page 145. du I. Volume de cette Histoire la ma- niere dont il perdit la première, & voici ce qui causa la perte de la seconde.

Il y avoit à Bagdat un Gouverneur

homme de mérite nommé Sefi-Kuli-Kan, originaire d'Armenie. Ce brave Commandant avoit déjà soutenu avec succès deux Sièges contre les Turcs, & il commandoit encore dans la place lorsque le grand Seigneur Amurat vint l'assiéger en 1638. Schah-Sefi au lieu de se reposer de la défense de cette importante Ville sur un homme de cette expérience, s'avisa d'y envoyer un de ses Favoris à qui il en donna la gouvernment. L'ancien Gouverneur se voyant destitué en faveur d'un jeune homme sans mérite, fut si pénétré de l'affront qu'on lui faisoit, que pour n'y pas survivre il prit du poison & en fit prendre en même-tems à sa femme & à son fils. La garnison qui aimoit son ancien Commandant n'eût plus le cœur de combattre sous les ordres du nouveau; & s'étant revoltée contre lui elle traita avec Amurat à qui elle livra la place, & qui au préjudice de la capitulation fit passer tous les Persans au fil de l'épée. Ce fut ainsi qu'au bout de 26. ans que Schah-Abas eut pris Bagdat sur les Turcs, elle retomba entre leurs mains & n'en est point sortie depuis.

Lorsque

Lorsque Schah-Sefi monta sur le Trône, il étoit si refroidi par l'Opium que son Ayeul lui faisoit mêler dans sa nourriture, que les Médecins lui prescrivirent l'usage du vin pour le réchauffer. Il y prit tellement goût, qu'un de ses plus grands plaisirs étoit de boire & de le faire avec beaucoup d'excès, sa cruauté n'étoit jamais plus à craindre que lorsqu'il se trouvoit dans cet état. Il se méloit assez peu du gouvernement, passant sa vie à boire, ou avec les femmes, ou à la chasse, de sorte que sans ses cruautés infinies qui ensanglantaient son regne, à peine se seroit-on apperçû qu'il eût régné. Il mourut en 1642. après douze ans de regne. On attribua sa mort à un excès de vin; mais au point qu'il s'étoit rendu odieux à toute la Cour par ses cruautés, on a toujours crû que le poison y avoit beaucoup aidé. Il étoit d'une taille médiocre, fort bien fait, & avoit dans sa physionomie un air de douceur & d'humanité qu'ont démenti toutes ses actions.

i

ABAS

A B A S II.

Fils de Sephi, neuvième Roi de la Maison des Sophy en 1642.

Ce Prince n'avoit que treize ans quand il succeda à son pere, après avoir couru grand risque d'être hors d'état de jamais lui succéder. Schah Sefi, dont la cruauté alla jusqu'à n'épargner pas même le seul fils qu'il eût, ordonna un jour à un de ses principaux Eunuques, sans qu'on en ait scû la raison, de passer le fer sur les yeux à Abas. Son intention étoit bien que le fer fut rouge; mais comme il ne l'avoit pas exprimé, l'Eunuque qui eut pitié du Prince, & qui se doutoit que le Roi n'ayant point d'autre héritier, auroit regret un jour à l'ordre qu'il avoit donné, se contenta de passer sur les yeux du Prince un fer froid, & dit au Roi que son ordre étoit exécuté. Cependant le Prince instruit par l'Eunuque, contrefit si bien l'aveugle qu'on crût effectivement qu'il avoit perdu la vûe. Quand Schah-Sefi se vit au lit de la mort & qu'il se sentit mourir. Il eut grand regret de s'être privé,

en faisant perdre la vûe à son fils, du seul héritier à qui il pût laisser la Couronne. Comme il en étoit dans une extrême affliction, & qu'il témoignoit qu'il seroit mort content s'il avoit eu un fils pour lui succéder, l'Eunuque qui le voyoit prêt à mourir l'assura qu'il avoit un secret pour rendre la vûe au Prince, & qu'il lui en donneroit la preuve en le lui amenant à l'instant. Le Roi transporté à cette nouvelle envoya aussitôt avec l'Eunuque un des principaux Seigneurs de sa Cour nommé Ali Kuli-Kan pour lui amener le Prince, dont la vûe lui causa tant de joye qu'elle lui prolongea la vie jusqu'au lendemain.

Le regne d'Abas II. fut fort différent de celui de son pere, & l'on peut dire qu'après Ismael I. & Schah Abas le Grand, la Perse n'a point eu de meilleur Roi de la Race des Sophy. Ce n'est pas qu'il ne fut comme lui trop sujet au vin, & qu'il n'ait commis quelques actes de cruauté; mais à quelques traits près qu'on peut légitimement lui reprocher, il s'est montré durant tout son regne véritablement digne de la place qu'il occupoit.

Comme il n'avoit que 13. ans quand il prit le Sceptre en main, il se reposa du gouvernement du Royaume sur sa mere & sur l'Athemat-Doulet, Vieillard de près de quatre-vingt ans, en qui cette Princesse avoit toute sorte de confiance. Les choses se passerent assez paisiblement durant les trois premieres années, jusqu'à ce que Jani-Kan Seigneur le plus puissant de la Cour & qui étoit devenu ennemi déclaré du premier Ministre, interprétant selon sa passion un mot qu'avoit dit le Roi, l'alla tuer chez lui comme par l'ordre de ce Prince. La mere du Roi qui en fut outrée au dernier point, & qui se crut bravée par un coup si hardi, pressa le Roi de venger cet attentat. Ce Prince qui n'avoit que 16. ans, fut contraint de dissimuler, & loin de punir Jani-Kan il lui donna la charge du défunt avec la confiscation de ses biens, & deux jours après il le fit Généralissime de la Perse, & par là maître de trente mille hommes. Peut-être que ce nouveau Ministre se seroit encore soutenu long-tems malgré la haine que la mere du Roi lui portoit, & malgré tout le crédit qu'elle avoit sur le Roi son fils; mais ayant formé

un complot pour forcer le Haram & y aller tuer cette Princesse, le Roi qui en fut instruit, le fit massacrer le lendemain dans la Salle du Conseil lui & ses complices, lorsqu'ils ne s'y attendoient pas. Ce fait est attribué à Schah-Sefi par Tavernier; mais Chardin beaucoup mieux instruit que lui & plus exact en toutes manières, le met sur le compte de Schah-Abas II.

Ce jeune Prince ayant établi son autorité par ce coup de vigueur, prit en main les rênes du Gouvernement, & commença à regner par lui-même. Il n'avoit guères que 18. ou 19. ans, lorsqu'il alla faire le Siège de la Ville de Candahar, qui sous le regne de son pere avoit été livrée au Grand Mogol. Il la reprit avec toute la Province où elle est enclavée, & la conserva toujours depuis, malgré tous les efforts de ce même Empereur des Indes qui la fit assiéger plusieurs fois, mais toujours inutilement par des armées de trois cens mille hommes. Il en eut tant de confusion lui-même, que ni lui ni ses successeurs n'ont osé depuis l'attaquer. C'est ce qui a fait dans ces derniers tems le malheur de la Perse; puisque



si Candahar eut été entre les mains du Grand Mogol, jamais les Aghvans n'auroient entrepris de conquérir le Royaume comme ils l'ont fait.

Schah-Abas II. se fit aimer de plus en plus de ses Sujets & se rendit redoutable à ses voisins. Il aimoit la justice & traitoit sans miséricorde les Gouverneurs & les autres Officiers publics qui abusant de leur autorité opprimoient le peuple: on en peut voir divers exemples dans Tavernier. Il avoit l'ame grande & noble, aimoit fort les étrangers, & protegeoit hautement les Chrétiens qu'il ne vouloit pas qu'on inquietât aucunement sur leur Religion, disant qu'il n'y avoit que Dieu qui fût maître des consciences; que pour lui il n'avoit que l'Etat à gouverner, & que tous ses Sujets étant tous également membres de l'Etat, de quelque Religion qu'ils fussent, il leur devoit la justice également à tous.

Il le fit bien voir dans une occasion où un Persan ayant poignardé un Armenien pour lui avoir vû prendre dans le bassin d'une Mosquée un de ces poissons qu'ils regardent comme sacrés, parce qu'ils appartiennent à la Mos-

quée, en avoit eu pour peur de chose l'absolution du *Sedre* ou Grand Pontife du Royaume qui jugea que l'Armenien avoit été tué justement. Mais Schah-Abas II. qui en fut instruit ne se trouva pas de cet avis, & se moquant du raisonnement ridicule du Pontife qui prétendoit que de prendre un poisson consacré fut un crime que le premier venu étoit en droit de punir de mort, il lui fit de sévères reprimandes, le condamna à une amende applicable à la famille de l'Armenien, & fit punir le meurtrier.

Il n'avoit que 37. à 38. ans quand il mourut, il étoit alors dans la force de l'âge, & il avoit formé le projet d'étendre les limites de son Royaume du côté du Septentrion. Il avoit fait de si grands préparatifs pour l'exécution de son dessein qu'on ne doutoit pas qu'il ne réussit. Ses Troupes étoient en grand nombre & en bon état, & il avoit trouvé moyen d'amasser de l'argent sans qu'il en coûtât à ses peuples. Le secret dont il s'étoit servi pour cela, étoit de ne point remplir certains grands postes lorsqu'ils venoient à vaquer, & d'appliquer à son épargne les

grands appointemens qui y étoient attachés : Economie qui lui valoit plus de douze millions par an. La mort vint le surprendre au milieu de ses grands projets. Il tomba malade dans une de ses maisons de plaisance située à deux lieus de Damagaan Ville de la Province de Tebet-Estoon ou du Tabristan, comme la nomment nos Cartes ; & après quatre mois d'une langueur causée par une maladie venerienne, il y mourut le 25. Septembre 1666. à quatre heures du matin. Il laissa deux fils, l'aîné âgé de vingt ans, nommé Sefi-Mirza, & le cadet âgé de huit, & nommé Hamzch-Mirza, mais il n'en nomma aucun des deux pour son successeur.

S O L E Y M A N,

Fils d'Abas II. dixième Roi de la Maison des Sophy en 1666.

Abas II. n'ayant designé aucun de ses fils pour lui succéder, on délibéra sur celui des deux qu'il falloit choisir pour son successeur. On tint sur cela un grand Conseil dans le camp même qui étoit aux environs du Château où étoit

mort le Roi, & la délibération se fit sans que personne, hors les onze tant Ministres que principaux Officiers de l'armée qui composoient le Conseil & deux Eunuques du premier rang qui y étoient présens, sçussent rien de la mort de ce Prince.

Comme il est toujours plus avantageux à ceux qui sont en place d'avoir pour maître un Roi mineur, qu'un Roi en âge de gouverner, toutes les voix alloient unanimement à donner la Couronne au cadet que le Roi avoit amené avec lui dans son voyage & qui se trouvoit présent : & pour colorer l'injustice qu'on faisoit à l'aîné, on supposoit avec assez de vraisemblance que Schah-Abas avoit fait perdre la vie à ce Prince. La vraisemblance étoit fondée sur ce que le feu Roi étant parti pour le dernier voyage où il étoit mort, avoit rebroussé chemin vers Ipahan, lorsqu'il n'en étoit encore qu'à huit lieus. Il y retourna peu accompagné, & n'y fit autre chose que d'entrer au Haram à l'imprévu. Il n'y fut que deux heures, & on remarqua qu'il en étoit sorti fort rêveur. Cela avoit donné lieu de juger qu'il n'y étoit venu que pour

faire perdre la vûe à Mirza-Sefi. La conjecture étoit bien fondée, mais elle se trouva fautive. Cependant ceux qui avoient part à la délibération s'en prévalaient pour exclure l'ainé & proclamer le cadet qui avoit eu généralement tous les suffrages, lorsque Mubarak-Aga l'un des deux Eunuques qui étoient présens à la délibération, & celui de qui on devoit moins l'attendre, puisqu'il étoit le Gouverneur du Prince qu'on choisissoit, fit échouer l'élection. Quoiqu'il n'eût point de voix délibérative dans l'assemblée, il prit la parole avec fermeté, & leur garantissant sur sa tête que Sefi-Mirza n'avoit point perdu la vûe, il leur représenta si vivement l'injustice qu'on faisoit à un Prince de son âge, de lui préférer son cadet encore enfant, qu'il fit changer la résolution qu'on avoit prise en faveur de Hamzez-Mirza, & força pour ainsi dire toute l'assemblée à choisir l'ainé.

La chose ayant été ainsi résolue, le Conseil nomma des députés pour en aller porter la nouvelle au Prince Sefi-Mirza. Il y avoit cent quarante lieues Françoises de l'endroit où le Roi étoit mort jusqu'à Ispahan. Les députés firent

ce voyage avec tant de diligence qu'ils arrivèrent à Ispahan en sept jours: ce fut le 2. d'Octobre sur les sept heures du soir. Le Chef de la députation ayant demandé à parler au Prince de la part du Roi dont on ne sçavoit pas la mort, l'allarme fut grande au Haram, où l'on crut que le Roi n'envoyoit de si loin un Officier du premier rang que pour ôter la vie au Prince, & l'on fut près d'une heure sans pouvoir l'arracher des bras de sa mere qui croyoit qu'on l'alloit mettre à mort. Enfin le Prince étant sorti du Haram, le Chef des Députés se prosterna devant lui & le reconnut pour son Roi en lui rendant les hommages dûs à cette qualité. Il fut installé & couronné, & il voulut garder le nom de Sefi qu'il portoit déjà. Ce ne fut que le lendemain qu'on apprit à Ispahan & la mort du feu Roi & le couronnement de son successeur; & l'armée partit du Camp pour revenir à la Capitale sans avoir rien sçû de la mort de Schah-Abas ni de l'élection de Schah-Sefi, dont elle n'apprit rien que lorsqu'elle fut fort avancée dans sa route.

Quoiqu'il eut d'abord conservé son

ancien nom, il le changea deux ans après à l'occasion que je vais dire. Comme au bout de ces deux ans les débauches du vin & des femmes avoient fort altéré sa santé, les Médecins qui ne pouvoient la rétablir, en rejetterent la faute sur les Aftres, accusant les Astrologues d'avoir mal pris le moment favorable pour son Couronnement. Cette opinion toute ridicule qu'elle étoit, prévalut dans un païs où l'on a grande foi à l'Astrologie. Le Roi fut couronné de nouveau, & quittant son ancien nom, il prit celui de Soleïman qu'il conserva jusqu'à la mort. Il étoit si fort & si robuste, qu'en pressant d'une main des tasses d'or de l'épaisseur d'un écu, il les plioit en deux. Chardin dit avoir vû & manié lui-même plusieurs des tasses que ce Prince avoit pliées de la sorte. Du reste il dégénéra fort des vertus de Schah-Abas II. son père, & ne rendit son regne remarquable que par mille traits de cruauté dont le recit seul fait horreur. Quand il étoit dans le vin ou dans la colere, aucun de ceux qui étoient auprès de lui n'étoit sûr de ses biens ni de sa vie. Il faisoit couper les mains, les pieds, le nez & les oreil-

les, arracher les yeux & ôter la vie selon ses caprices; & tel en étoit la victime à la fin de la débauche, qui au commencement étoit le plus avant dans ses bonnes graces. C'est le portrait que nous en fait Chardin, qui a été témoin d'une partie de ce qu'il rapporte. On pouvoit si peu compter sur sa vie avec lui, dès qu'on l'approchoit, qu'un grand Seigneur de sa Cour disoit, que quand il sortoit de devant lui, il tâtoit toujours si sa tête étoit encore sur ses épaules. Ce fut sous ce Prince que la Perse commença à tomber en décadence.

Il pensoit si peu en Roi, que lorsqu'on lui représentoit ce qu'il avoit à craindre de la part des Turcs, qui lorsqu'ils auroient fait la paix avec les Chrétiens viendroient se jeter sur ses plus belles Provinces, s'il ne se mettoit en état de les repousser; il répondoit froidement qu'il ne s'en embarrassoit pas, pourvû qu'on lui laissât Ispahan. Il mourut sur la fin de Juillet en 1694. laissant deux fils, l'un nommé Husein & l'autre Abas. Il avoit vécu 48. ans & en avoit regné 28. & selon Gemelli il avoit vécu 53. ans

cx

Histoire

dont il en avoit régné trente ; mais il se trompe en l'un & en l'autre point. Soleïman étoit né en 1646. selon Charadin qui se trouva à Ispahan dans le tems de son Couronnement. Ce fut en 1666. qu'il parvint à la Couronne, & non en 1664. comme le dit Gemelli, qui ne me paroît guères sûr dans ce qu'il avance, & qui quoiqu'il prétende s'être trouvé au Couronnement de Schah-Husseïn, ignore jusqu'au nom de ce Prince qu'il nomme toujours Schah-Offen.

H U S S E I N,

Fils de Soleïman, onzième & dernier Roi de la Maison des Sophy en 1694.

Comme c'est ce Prince qui fait le principal sujet de l'Histoire de la dernière Révolution, il suffit ici de l'annoncer, pour le mettre à la suite des autres Rois de la Maison.

F I N.

HISTOIRE





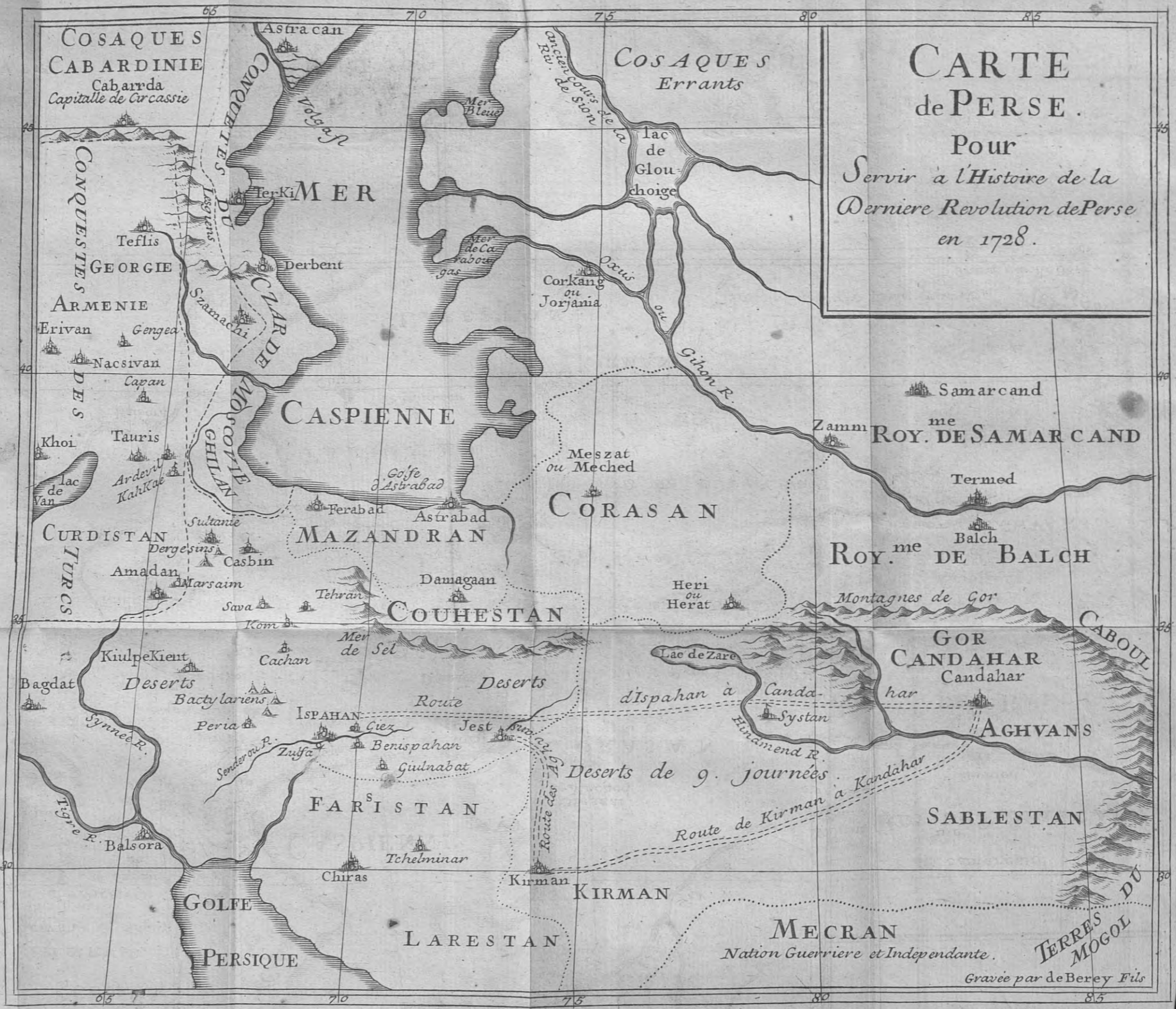
CARTE de PERSE.

Pour
Servir à l'Histoire de la
Derniere Revolution de Perse
en 1728.

HISTOIRE DE LA DERNIERE REVOLUTION DE PERSE.

SI la derniere révolution de Perse, considérée seulement en gros & selon les idées vagues & imparfaites qu'en ont donné les Gazettes, & les autres nouvelles publiques, n'a pas laissé de causer beaucoup d'étonnement; on peut assurer qu'elle paroîtra encore plus surprenante dans le détail des causes éloignées & des événemens qui l'ont préparée il y a plus de vingt

Tome I. A



Gravée par deBerey Fils

ans, & qui l'ont enfin conduite jusqu'à son dernier période. Qui croiroit qu'une poignée, pour ainsi dire, de barbares, qui contre toute esperance, & regardant comme une entreprise chimérique, le détronement du Roi de Perse, l'ait en effet détroné presque sans le vouloir ?

C'est ce qu'on ne peut bien développer sans remonter jusqu'au commencement du règne de Schah-Husseïn, qui est le Roi dépossédé, Prince le plus humain & le plus doux, mais aussi le plus imbecile qui ait jamais gouverné la Perse. Son infortune fait voir que la bonté & la douceur portées trop loin, & destituées des lumieres & des vertus nécessaires à un Roi, devient une foiblesse beaucoup plus propre à le faire mépriser, qu'à le faire aimer; & que si elle ne cause pas toujours des révolutions aussi extraordinaires & aussi éclatantes

que celle de Perse, ce n'est que parce qu'il ne se trouve pas toujours des gens assez habiles pour sçavoir profiter des conjectures, & en même tems assez ambitieux & assez déterminés pour fermer les yeux au danger.

Schah-Soleïman, prédécesseur de Husseïn, ne laissa en mourant que deux fils, qui furent en état de lui succéder, & tous deux de meres différentes. Le plus âgé s'appelloit Mirza-Abas, & le plus jeune Husseïn, qui fut celui qui lui succéda, de la maniere qu'on va le dire.

La même femme dont Schah-Soleïman avoit eu Husseïn, lui avoit donné deux fils, l'un qui étoit l'aîné de Husseïn, & l'autre qui étoit son cadet. Soleïman ayant fait mourir l'aîné de ses trois enfans, la mere craignit d'autant plus un même sort pour le cadet, que ce jeune Prince déjà dans un âge où il jugeoit sainement des choses, se li-

4 *Histoire de la dernière*

vroit quelquefois un peu trop au ressentiment qu'il avoit de la mort de son frere , & s'échappoit jusqu'à taxer son pere de cruauté. Elle crut même s'appercevoir qu'on lui tendoit des pièges pour le faire parler plus qu'il n'étoit à propos; & voulant le soustraire au malheur qui lui avoit enlevé son aîné, elle le fit secrettement évader du Haram* sans qu'on ait pu sçavoir depuis ce qu'il étoit devenu. Elle sauva donc son fils, mais elle fut elle-même la victime de sa tendresse; soit que Soleïman, qui ne pouvoit attribuer qu'à elle la fuite de ce jeune Prince, & qui craignoit que son évasion ne donnât lieu à quelque guerre civile, l'ait fait mourir, comme on le croit communément; soit que dans un moment de désespoir elle se soit précipitée elle-même du haut du Palais, comme quelques-uns l'ont prétendu.

* Le Haram en Perse est la même chose que le Sérail en Turquie.

Révolution de Perse. 5

Il ne restoit ainsi que Mirza-Abbas & Hussein, capables de succéder à Soleïman. Ce Prince après être revenu des emportemens où l'avoit jetté la fuite du frere cadet de Hussein, qui avoit donné occasion à la mort de la mere, changea sa fureur en pitié & en tendresse pour Hussein; & prenant pour lui des sentimens plus favorables, il recommanda qu'on eût grand soin de son éducation, qu'il avoit assez négligée auparavant, & qu'on n'épargnât rien pour l'élever d'une maniere digne d'un Prince.

Ce fut dans ces heureuses dispositions pour Hussein, que Soleïman mourut, & il avoit pris des sentimens si favorables pour ce jeune Prince, qu'on ne peut guères attribuer qu'à un excès de tendresse pour lui, le parti qu'il prit à sa mort, de laisser indécidée la nomination de son successeur. Il n'y avoit en effet que la forte inclination qu'il se sen-

6 *Histoire de la dernière*
toit pour Houssein, qui pût balancer dans son cœur le mérite de Mirza-Abas, beaucoup plus propre, de l'aveu de tout le monde, à lui succéder & à regner, que ne l'étoit Houssein, que la difformité de son corps, avoit toujours fait regarder comme tacitement exclus de toute espérance à la Couronne. Ce jeune Prince, quoiqu'assez beau d'ailleurs, avoit les jambes monstrueusement courtes, & étoit boiteux. Il étoit né d'ailleurs sans ambition & sans passion, aimant si fort la retraite & la solitude, qu'on lui donnoit communément le nom de Dervis. Avec cela plein de zèle & d'une piété singulière dans les exercices de sa religion, ne s'occupant que de la lecture de l'Alcoran, & faisant paroître autant de modestie dans ses manières, que de probité dans ses sentimens : vertus estimables en elles-mêmes, & qui suffisoient dans un particulier ; mais avec lesquelles un

Révolution de Perse. 7
Prince, quand il n'a pas d'autres vûes, ne sçauroit jamais être, je ne dis pas un grand Prince, mais même un bon Prince.

Mirza-Abas, au contraire, avoit toutes les dispositions nécessaires pour faire un grand Roi. Il étoit bien fait, robuste, l'air & les inclinations nobles, ne se plaisant qu'aux exercices du corps, sur-tout à ceux qui avoient rapport à la guerre, & qui pouvoient se pratiquer dans le Haram, où on élève en Perse les fils de Rois.

Quoique tout semblât décider en faveur de ce Prince pour le choix du successeur, cependant Soleïman ne voulut rien déterminer à cet égard, se contentant de dire aux principaux Eunuques qui l'environnoient, & qui sur la fin de son règne avoient pris une grande autorité dans le gouvernement, & s'étoient rendus très-puissans ; que c'étoit à eux & aux autres Grands du Royaume à con-

8 *Histoire de la dernière*
fidérer lequel de ses deux fils, qu'il aimoit tous deux également, leur convenoit le plus : que s'ils vouloient un Roi guerrier, & qui ne laissât pas languir la nation dans l'oisiveté, ils devoient choisir Mirza-Abas; mais que s'ils souhaitoient un règne paisible & un Roi pacifique, c'étoit sur Hussein que devoit tomber leur choix.

Ce fut ainsi que Sciah - Soleïman, par une faute & une imprudence dont il ne prévoyoit pas les conséquences, mais qui coûte à sa postérité la perte d'un Royaume, abandonna le choix de son successeur à des gens qui avoient intérêt de choisir entre les deux Princes, non pas celui qui étoit le plus capable de gouverner l'Etat, mais celui qui étoit le plus propre & le plus disposé à se laisser gouverner par eux.

Maîtres absolus de la destinée du Royaume, & de la fortune des deux Princes, ils ne balancerent

pas long-tems sur le choix. Mirza-Abas avoit les inclinations trop nobles & l'ame trop grande, pour qu'ils pussent se promettre beaucoup de complaisance de sa part. Ils le craignoient même déjà, & ils eurent lieu de juger par quelques traits de raillerie qui étoient indiscretement échapés à ce jeune Prince, contre la puissance excessive des Eunuques, qu'il ne feroit pas d'humeur à les y maintenir. D'un autre côté l'ayeule maternelle de Hussein, qui avoit un grand parti dans le Haram, & qui agissoit vivement pour son petit-fils, n'eut pas de peine à l'emporter auprès des Eunuques, par les assurances qu'elle leur donna, même avec serment, de le leur rendre favorable.

On gagna en même tems les Ministres & les principaux Officiers, qui outre qu'ils étoient accoutumés pour la plupart, au moins depuis les dernières années du ré-

10 *Histoire de la dernière*
gne de Soleïman , à suivre les impressions du Haram , & à plier sous les Eunuques devenus tous puissans,avoient plus d'inclination pour un gouvernement tranquille & pacifique , que pour un règne tumultueux & guerrier , tel que ne pouvoit manquer d'être celui de Mirza-Abas.

Ce Prince, quoique le plus digne de la Couronne, en fut donc exclus ; & tandis qu'on proclamoit son frere, & qu'on le mettoit sur le trône, on s'assura de lui, en le referrant plus étroitement qu'il ne l'étoit auparavant dans le Haram. Mais quelques instances que pussent faire les Eunuques, pour obliger le nouveau Roi à lui faire crever les yeux, comme avoient coutume d'en user ses prédécesseurs à l'égard de leurs freres, il ne voulut jamais le permettre, & s'y opposa toujours, non-seulement par un sentiment d'humanité, mais encore en ver-

Révolution de Perse. 11
tu d'un engagement que les deux freres avoient pris entre eux. Car dans le tems qu'on commença à les faire lire dans l'Alcoran, ils s'étoient tous deux jurez sur ce Livre, qui leur tient lieu d'Évangile, que celui des deux qui seroit Roi, ne seroit point crever les yeux à l'autre; mais qu'au contraire, en se contentant de le tenir sous une sûre garde, il lui procureroit d'ailleurs tous les agrémens & toutes les douceurs qu'il pourroit. Mais ce qui prouve que l'esprit d'humanité eut autant de part dans cette modération de Scalé Hussein, que la religion du serment, c'est qu'il en usa avec la même bonté à l'égard de ses autres freres plus jeunes, quoiqu'il n'eût pris sur cela aucun engagement avec eux.

Je dirai ici au sujet de ces Princes du Sang Royal, qu'on tient dans le Haram, qu'il ne faut pas s'imaginer pour cela qu'ils soient élevés au milieu des femmes &

12 *Histoire de la dernière*
dans la mollesse. Ils n'ont pas plûtôt atteint l'âge de sept ans, qu'on les retire d'entre les mains des femmes, pour les mettre dans un quartier séparé, où il n'est pas permis, même à leurs propres meres, de les venir voir sans un congé exprès du Roi. Chacun de ces jeunes Princes a deux maîtres, l'un pour les instruire aux bonnes lettres, & l'autre pour les former aux bonnes mœurs. Ces deux maîtres sont toujours des Eunuques; car aucun autre homme n'approche d'eux. On les tient renfermés dans des Jardins, dont les murs sont si hauts, qu'ils ne sçauroient jamais voir ni le lever, ni le coucher du Soleil. Loin d'être élevés dans la délicatesse & l'oïveté, ils sont au contraire traités fort durement, réduit au pur nécessaire, sans qu'on leur accorde aucune douceur, à moins que le Roi par une grace particulière n'ordonne qu'on en use autrement. On leur permet

Révolution de Perse. 13
pendant, à titre de divertissement, & pour former leur corps, de s'exercer, à certaines heures précises, soit à lancer une sorte de Javelot, qu'ils appellent *Girid*, qu'ils dirigent contre un but, soit à tirer de l'Arc de la même manière; mais il ne leur est jamais permis de monter à cheval.

Outre les deux Instituteurs dont on vient de parler, on leur en donne encore un troisième, quand ils sont parvenus à l'âge de puberté, & ce troisième est pour les former à la piété selon la discipline de l'Alcoran; car jusqu'à ce qu'ils aient atteint cet âge, ils sont tenus pour immondes; & comme tels, quoique d'ailleurs on leur apprend à lire, ils sont exclus de la lecture de l'Alcoran, aussi-bien que de la pratique des prières ordonnées par la Loi, parce qu'on ne présume pas, qu'avant l'âge de puberté ils soient capables d'avoir toute l'at-

14 *Histoire de la dernière*
tention nécessaire, ni de conserver toute la pureté qui convient dans un exercice si saint, & que la plus légère distraction, ou la moindre indécence, même involontaire, suffit, selon eux, pour prophaner. Aussi n'usent-ils point, durant leur enfance, de ces ablutions légales, que les Mahométans sont obligés de pratiquer avant leurs prières, & qui sont toujours les préludes nécessaires & indispensables de tous les exercices de leur Religion; & ce n'est qu'après leur circoncision, qui est comme le sceau de la Religion Mahométane, & qui ne se fait point en Perse avant l'âge de quatorze ans, qu'ils commencent à pratiquer les ablutions ordonnées par la Loi. Pour lors l'Eunuque qui leur sert de Moullah, c'est-à-dire de Docteur ou d'Aumônier, leur fait faire les prières cinq fois le jour selon la Loi de Mahomet, & chacune de ces prières est précédée

Révolution de Perse. 15
des ablutions requises, par le moyen desquelles ils se tiennent purifiés de tout péché & de toute souillure. Le Moullah qui les instruit prononce d'une voix haute & distincte les paroles de la prière qu'ils répètent après lui, sans pouvoir s'en dispenser, tant que l'oraison dure; mais après que le Moullah a fini, il leur est permis de prolonger leurs prières. Il s'en trouve plusieurs d'entre ces Princes reclus qui le font, & qui renonçant à toute délicatesse & à tout plaisir, ne s'occupent que de la lecture de l'Alcoran & de la prière, & mènent dans leur retraite une vie de Religieux & de Dervis. A l'égard de leur nourriture elle est extrêmement frugale: de trois repas qu'ils font par jour, le plus considérable, qui est celui du soir, ou le souper, ne consiste qu'en ris, & on leur sert pour boisson du sorbet pour le faire passer plus aisément. Dans les deux autres repas, qui ne con-

6 *Histoire de la dernière*
sistent qu'en pain, en fruits, en fro-
mage, en quelques confitures &
en café, ils ne boivent que de
l'eau.

La simplicité de leurs habits ré-
pond à cette frugalité; ils en chan-
gent deux fois par an, au solstice du
printemps & à l'équinoxe de l'au-
tomne; mais ces habits ne sont que
d'étoffe de laine, d'où quelques uns
tirent l'origine du nom de *Sophi* que
portoit la maison régnante: car *So-
phi* en la langue Persiane signifie de
la laine. On ajoute seulement quel-
ques fourrures à l'habit qu'on leur
donne à l'équinoxe d'automne, mais
ces fourrures ne sont que d'Agneau.
Ils passent la nuit dans des cham-
bres séparées, autour desquelles il y
a toujours des Eunuques qui font la
ronde, & qui se relevent tour à tour
pour veiller tandis qu'ils dorment.

Quand ils ont passé l'âge de dix-
huit ans, on leur assigne à chacun
une femme qu'on choisit sans égard
à

à sa naissance ni à sa condition. Je
dis qu'on la leur assigne, parce qu'ils
ne peuvent pas en disposer comme
il leur plaît; car ces femmes sont
renfermées dans un petit Haram à
part, où elles sont gardées par des
Eunuques noirs, qui ne laissent pas
aux Princes la liberté d'en appro-
cher toutes les fois qu'ils le veulent.
Mais de peur que les Princes du
Sang ne se multipliasent trop par
le moyen des femmes qu'on accor-
doit à ces Princes renfermés; l'at-
tention & la sagacité des Eunuques,
qui étoient chargés du soin des fem-
mes, s'employoit à n'en choisir que
de steriles, ou qu'ils avoient le se-
cret de rendre telles, à moins que
la maison Royale n'étant pas assez
nombreuse, la nécessité de pourvoir
à la succession, n'obligeât d'en user
autrement. Scäh - Abas I. dit le
Grand, qui mourut en 1629. après
un regne de 44. ans, & qui a été
non-seulement le plus grand Roi

de la race des Sophi, mais un des plus habiles & des plus sages Monarques qui ayent jamais régné, fut le premier qui établit l'usage de tenir les enfans des Rois renfermés & sans aucune communication au dehors durant le règne de leur pere. Il disoit qu'il n'étoit pas à propos de les exposer trop à la vûë du peuple, qui a coutume de jeter plutôt les yeux sur le soleil levant, que sur le couchant; & que d'ailleurs les Rois devant être plus jaloux encore de leur couronne que de leurs femmes, ils ne devoient pas prendre moins de précaution pour se conserver l'une, que pour se conserver les autres. Il ajoûtoit que comme on n'est point tenté d'un bien qu'on ne connoît pas, les enfans des Rois, élevés ainsi dans la retraite, y vivoient contens & sans ambition, & s'y accoutumoient même si bien, qu'ils la préféreroient quelquefois à tout l'éclat de la grandeur Royale.

C'est ce qui est arrivé en effet au Prince Mirza - Sefi, l'un des fils du Roi dépossédé, qui ayant été tiré du Haram avant les troubles, pour être mis à la tête des affaires, sous le titre de Lieutenant - Général du Roi son Pere dans tout le Royaume, n'eût pas rempli cette place durant trois semaines ou un mois, qu'ennuyé d'une grandeur & d'un genre de vie auquel il n'étoit point fait; il prétexta des maux de tête pour demander à se retirer, & se renferma de nouveau dans le Haram pour y reprendre son premier genre de vie.

Comme les filles des Rois de Perse sont totalement excluses de tout droit à la couronne, aussi-bien que les enfans qui naissent d'elles; & qu'elles ne sçauroient donner aucun ombrage par cet endroit, leur sort est beaucoup plus doux que celui des Princes leurs freres. Car quoique renfermées sous la garde

d'Eunuques noirs qui veillent exactement à leur conduite, elles sont élevées d'ailleurs avec beaucoup moins de sévérité, & beaucoup plus de liberté, par rapport aux agrémens & aux douceurs qui peuvent convenir à la délicatesse du sexe, & qu'on ne leur refuse pas. Lorsqu'elles sont parvenues à l'âge nubile, on les marie à quelqu'un des Grands du Royaume, au grand regret de ceux-ci, qui, en conséquence de ce mariage, & par respect pour une si haute alliance, sont obligés de se contenter de leurs femmes, & de s'abstenir de l'usage des Concubines qu'ils ont dans leurs Harams. Encore seroit-ce quelque chose si les enfans nez de ces sortes de mariages pouvoient en acquérir quelque prétention éloignée à la Couronne, du moins au défaut d'Héritiers mâles; mais même en ce cas, ils n'y auroient pas plus de droit que le dernier du Royaume. J'ai cru

que cette digression sur un point dont on est peu instruit, ne déplairoit pas au lecteur, après quoi je reviens à mon sujet.

Scah - Houssein ne fut pas plutôt sur le Trône, que les Eunuques, non contents d'avoir choisi dans lui un Prince d'une humeur douce, d'un esprit fort borné, & incapable presque, par une sorte d'imbécillité, de sentir le joug sous lequel ils avoient dessein de le tenir, voulurent encore le rendre plus fort & plus pesant en lui inspirant tant de goût pour la débauche qu'il eût de l'aversion pour les affaires. Mais ils y trouverent d'autant plus de difficulté, que la première action par laquelle ce Prince commença son règne, sembloit mettre un obstacle invincible au dessein qu'ils avoient formé.

Plein des idées de régularité & de discipline sévère qu'il avoit puisées dans l'Alcoran durant sa retraite, il s'y fortifia encore après être

monté sur le Trône, & à force de le lire; application qui parut déplacée dans un Roi, & qui lui fit donner le soubriquet de Moullah-Husseïn, c'est-à-dire le Prêtre Husseïn. Il crut donc qu'il étoit dans l'obligation indispensable d'interdire l'usage du vin défendu dans l'Alcoran avec la dernière sévérité. Il publia pour cela un Edit par lequel il défendoit absolument l'usage de cette liqueur. Non content d'avoir fait la loi, il fut le premier à donner l'exemple pour l'exécution: ayant fait transporter & briser dans la place publique tout ce qu'il y avoit de vaisseaux où l'on gardoit le vin dans les celliers de son Palais: Sa précaution alla plus loin encore, & pour ôter tout moyen de transgresser la loi qu'il venoit de faire, il défendit aux Arméniens du Fauxbourg de Zulfa * qui avoient coutume

* Gros Bourg à un quart de lieuë d'Ispahan, & qui est regardé comme un Fauxbourg de la Capitale. Il est habité par des Arméniens & par d'autres étrangers.

de vendre le vin pour le Roy, d'en faire à l'avenir en quelque petite quantité que ce fût, sous peine de confiscation de tous les biens de ceux qui oseroient contrevenir à cette défense.

Si les Grands du Royaume & les Seigneurs de la Cour, accoutumés à l'usage du vin, qui étoit toléré en Perse depuis le Regne de Schah-Abas le grand, c'est-à-dire, depuis plus de cent ans, furent effrayés de la rigueur de l'Edit; les Eunuques le furent encore davantage par un autre motif. Ils comprirent qu'un Roy sobre ne seroit pas toujours aisé à gouverner: qu'il ne manqueroit pas de s'appliquer aux affaires, s'il n'avoit rien qui l'en détournât, & que s'y formant peu à peu, il étoit impossible qu'il n'ouvrît enfin les yeux, & qu'il ne secouât le joug, sous lequel ils vouloient le faire plier. Pour venir à bout de leur projet, il n'y avoit pas de moyen

24 *Histoire de la dernière*
plus sûr que le rétablissement de l'usage du vin, & que de mettre le Roy dans une espèce de nécessité d'en essayer lui-même. On étoit persuadé qu'il ne tiendrait point contre cette charmante liqueur, & que lorsqu'il en auroit goûté une fois, il ne pourroit plus s'en passer. Les Eunuques entreprirent la chose avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y avoit personne à la Cour qui n'eût intérêt à voir réussir leur dessein, & que le Roy s'y trouvoit seul de son parti à cet égard. Il fut question de trouver l'occasion de faire cette tentative sans aucun risque & sans que le Roy en pût prendre d'ombrage. Les Eunuques s'adressèrent pour cela à l'Ayeule maternelle de ce Prince, à laquelle il devoit en partie la Couronne, & pour qui il avoit toujours eu beaucoup de considération & de tendresse. Ils n'eurent pas de peine à la faire entrer dans leurs vûes : Accoutumée

Révolution de Perse. 25
tumée elle-même durant toute sa vie à l'usage du vin, elle avoit été mortifiée du nouvel Edit, & elle étoit bien aise d'ailleurs de faire plaisir à des gens à qui elle avoit l'obligation d'avoir mis son petit-fils sur le Trône. Il fut donc convenu entr'eux, qu'elle feindroit d'être malade, & que le Roy venant la voir, comme il n'y manqueroit pas dès qu'il seroit informé de son indisposition, elle lui feroit entendre, que si sa vie lui étoit chère, il falloit qu'il lui permît de boire un peu de vin, n'y ayant, selon l'avis des Médecins, que ce seul remède qui pût la tirer d'affaire. La chose réussit comme on l'avoit imaginée. Le Roy alarmé du prétendu péril de son Ayeule, n'écouta que sa tendresse; & quoiqu'on fût au milieu de la nuit, il fit partir sur le champ un exprès pour aller chercher du vin chez les Arméniens de Zulfa. Ceux-ci, qui crurent que c'étoit un piège qu'on

26 *Histoire de la dernière*
leur tendoit, déclarerent que n'ayant osé en garder depuis la défense rigoureuse que le Roi leur en avoit faite, ils étoient hors d'état d'obéir à ses ordres. Comme on ne sçavoit où en prendre, & que ceux même qui en avoient conservé, n'avoient garde de se déceler eux-mêmes par une complaisance qui, approuvée dans une conjoncture si pressante, auroit pû leur nuire un jour; on insinua au Roi qu'on en trouveroit peut-être chez l'Envoyé du Roi de Pologne, qui étoit alors à la Cour, & par son caractère, exempt de l'observation de la Loi. On en trouva en effet, & on l'apporta au Roi, qui, après en avoir versé dans une tasse, la présenta lui-même à son Ayéule. Cette Dame adroite & artificieuse, refusa d'abord de prendre la tasse, disant qu'elle ne pouvoit se résoudre à boire du vin, si le Roi lui-même n'en goûtoit le premier; & sur ce que le Prince pour s'en dé-

Révolution de Perse. 27
fendre opposoit la Loi de l'Alcoran, elle lui représenta d'abord que le caractère dont il étoit revêtu, le mettoit au-dessus de toutes fortes de Loix: car c'est une maxime chez les Perses, que les Rois ne sont sujets à aucune loi, & que, quoiqu'ils fassent, ils ne péchent point. Elle le fit souvenir ensuite que tous ses Ancêtres & ses Prédécesseurs, depuis le grand Sciah-Abas, non-seulement avoient bû du vin, mais même en avoient permis l'usage à toute leur Cour. En effet, continuat'elle, comment auroient-ils pû soutenir, sans ce secours, tout le poids des affaires d'un si vaste Empire? Et comment pourrez-vous vous-même résister aux fatigues & aux inquiétudes du gouvernement, si vous n'en adoucissez l'amertume par l'usage de cette liqueur douce & bienfaisante? Elle ajoûta que pour elle, elle sentoit bien qu'il n'y avoit que le vin qui pût lui prolonger ses jours;

28 *Histoire de la dernière*
mais que, dût-il lui en coûter la vie, elle ne consentiroit jamais à en user, si lui-même le premier ne lui en donnoit l'exemple. Le Roi ne put tenir contre une si pressante sollicitation, il en but un grand coup qui lui inspira une certaine gayeté qu'il n'avoit pas encore senti, & il y prit depuis tant de plaisir, qu'il s'y livra tout entier, jusques-là qu'il étoit rare de le trouver dans son bon sens, & en état de travailler à la moindre affaire. Il est bien vrai que depuis son pèlerinage de Meszat, dont on aura lieu de parler dans la suite; pèlerinage où il étoit allé visiter par dévotion les tombeaux de quelques Santons célèbres de sa Secte; il se modera un peu sur le vin; mais cette réforme vint trop tard, & il étoit dès lors tellement abruti par les excès qu'il avoit fait en ce genre, & tellement enseveli dans les délices de son Haram, qu'il ne vouloit plus en aucune ma-

Révolution de Perse. 29
niere entendre parler d'affaires. Il les abandonna toutes aux caprices de ses Ministres & de ses Eunuques qui gouvernoient le Royaume à leur gré, & avec d'autant plus de licence, qu'ils sçavoient bien qu'ils n'avoient rien à craindre de la part d'un Prince dont l'imbécillité alloit jusqu'à leur renvoyer à eux-mêmes, sans les avoir lûs, les Requêtes qu'on présentoit contr'eux. Voilà comment les Eunuques, après avoir disposé du Thrône à leur gré, se mirent en état de disposer encore de l'autorité de celui qu'ils y avoient placé, & qui ne se conduisant que par leurs impressions, moins par reconnaissance pour l'obligation qu'il leur avoit, que par dégoût du travail & des affaires, devint sur le Thrône même, où il ne faisoit que figurer, l'esclave de ses esclaves. Et parce que cette autorité excessive des Eunuques a été une des principales causes de la ruine du Royau-

30 *Histoire de la dernière*
me, il est à propos de remonter à l'origine de ce crédit & de cette puissance, qui, poussée au dernier période sous le Regne de Scah-Husseïn, a produit l'étonnante révolution qui fait le sujet de cette Histoire.

Les Eunuques, sous les Rois précédens, & sur-tout depuis Scah-Abas le Grand, avoient toujours été tenus renfermez dans l'enceinte du Haram, sans avoir part au gouvernement, bornez uniquement à des occupations de leur compétence, c'est-à-dire à la garde du lit du Prince, & non à celle de son Thrône. La seule charge considérable où ils fussent admis, étoit celle de Trésorier du Roi & de Ministre de ses finances, à quoi ils sembloient plus propres que d'autres, en ce que n'ayant ni parens, ni héritiers à qui ils pussent laisser leurs richesses, la tentation de s'enrichir aux dépens du Roi & du public de-

Révolution de Perse. 31
voit être moins violente dans leurs cœurs. En effet, ils étoient autrefois tous étrangers & tirés des contrées les plus éloignées de la Perse, comme de l'Arabie la plus reculée, de diverses parties des Indes, de la grande Tartarie, de l'Abissinie & de la Chine; & c'étoit une ancienne maxime du gouvernement de n'admettre aucun Eunuque qui fût Persan. Ces Eunuques étrangers, étant éloignés de leurs familles, que la plupart même ne connoissoient point, & ne tenant à personne, en étoient plus attachés au Roi, & avoient moins d'occasions & de moyens de laisser transpirer au dehors ce qui se passoit dans l'intérieur du Haram. Il paroît cependant que dans les derniers tems, & dès le règne même de Scah-Soleïman, pere & prédécesseur du Roi qui vient d'être déthrôné, on avoit commencé à se relâcher sur la sage coutume de ne recevoir aucun Eu-
C iij

nuque qui fût Perfan. C'est de quoi on trouve une preuve bien sensible dans les voyages de Tavernier, † qui raconte que celui qui commandoit dans la forteresse de Lar, lors qu'il passa par cette Ville en 1665. étoit un Perfan qui avoit obtenu ce gouvernement par la faveur de son frere, lequel étoit *Meter*, * c'est-à-dire, premier valet de chambre du Roi; Charge qui, comme il le remarque ailleurs lui-même, est toujours possédée par un Eunuque blanc, & qui est d'autant plus belle que celui qui l'exerce est toujours près de la personne du Roi, & le suit par-tout où il va. Aussi le *Méter* est-il regardé, dit M. Tavernier, comme un des premiers & des plus

† Voyage de Perse, Liv. v. Chap. 22.

* Tavernier n'est pas d'accord avec lui-même sur la qualité de cette Charge; car il fait de ce *Méter* tantôt un premier valet de chambre, tantôt un Grand-Maitre de la garderobbe, & tantôt un premier Gentilhomme de la Chambre. Chardin dans son couronnement de Soleiman en fait un Grand-Chambellan.

considérables Officiers de la Cour. Il ajoute ensuite que ce Gouverneur de la Forteresse de Lar, voyant son frere âgé & ayant quatre fils, s'avisa de faire couper le plus jeune, afin de lui faire avoir la Charge de son oncle; mais que l'opération ayant été mal-faite, l'enfant mourut au bout de trois ou quatre jours, au grand regret du pere qui en demeura couvert de confusion.

Ce que dit M. Tavernier de la honte dont fut couvert à cette occasion le Gouverneur de Lar, marque bien le mépris qu'on avoit en Perse pour ceux de la Nation qui se deshonorioient par une si indigne dégradation; & cela donne lieu de juger que le nombre n'en étoit pas grand. Ainsi le gros des Eunuques n'étoit composé que d'étrangers qu'on achetoit à grand prix dès leur plus tendre jeunesse, & dont on payoit pour l'ordinaire cinquante Tomans, c'est-à-dire, environ trois

34 *Histoire de la dernière*
mille livres de notre monnoye.
Transportés dès leur enfance dans le
Haram, on les y élevoit avec tout
le soin & la délicatesse possible, pour
les rendre d'autant plus affectionnés
au service du Prince, aux bontés
duquel ils étoient redevables de toute
la douceur de la vie qu'ils menoient.
Mais l'agrément qu'ils trouvoient au dedans,
ne les affranchissoient pas du mépris qui les
accompagnait au dehors, où ils ne paroissent
que montés sur des Mules, ou sur des
Ânes, ou à pied, le Cheval leur étant
interdit. Toutes les fois qu'ils se
montraient en public ils étoient sûrs
d'avoir à essuyer les huées de la
populace, ce qui ne déplaisoit pas
aux Rois, qui le souffroient assez
volontiers dans la persuasion que le
mépris & l'aversion que le public
témoignoit pour ces misérables, devoit
être une raison d'en être d'autant plus
dévoués à leurs Princes, dont ils ne
recevoient

Révolution de Perse. 35
que de bons traitemens & des fa-
veurs. Mais les choses changerent
bien de face sous le règne de Scah-
Husseïn, durant lequel on vit ces
mêmes gens, auparavant l'objet du
mépris & des railleries des passants,
ne se montrer plus en public que
dans l'équipage le plus brillant, &
avec une suite & un cortège qui ap-
prit au peuple à respecter ceux qu'il
avoit coutume de mépriser. Loin
d'avoir honte pour lors de leur con-
dition, ils en faisoient gloire, & ils
pousserent le ridicule à cet égard
jusqu'à faire publier au nom du Roi
un Edit, par lequel il étoit défendu
de chaponner des poulets: comme
si ces demi-hommes eussent été ja-
loux que l'on eût prostitué à des bê-
tes une sorte de caractère spécifique
qu'ils prétendoient être devenu ho-
norable dans leur personne.

Ce fut dans les derniers tems du
règne de Scah-Soleïman, qu'ils
commencerent à s'attirer peu à peu

ce crédit étonnant, où ils parvinrent sous son successeur. Ce Monarque qui jusques-là les avoit toujours tenus dans leur ancien état, tomba malheureusement pour lui & pour sa posterité, dans un de ces états d'infirmité & de langueur, où ceux qui commandent au reste des hommes, se trouvent assujettis à leurs Officiers & à leurs domestiques, & livrés à la discretion de leurs Médecins & de leurs valets de chambre. Comme ils ont plus de raisons d'aimer la vie que les plus heureux de leurs sujets ; & que par le soin qu'on a d'éloigner d'eux tout ce qui peut leur causer le moindre chagrin, ils sont moins accoutumés à souffrir que d'autres ; tous les services qui vont ou à éloigner le péril, ou à diminuer la douleur présente, deviennent plus précieux à proportion de leur sensibilité dans ce qu'ils souffrent, & de l'horreur qu'ils ont de la mort. Dans ces sortes de situa-

tions un léger service rendu à leur personne, les touche beaucoup plus qu'un grand service rendu à l'Etat ; & tout le mérite de la plus importante victoire, ne tient pas dans leur reconnoissance, contre celui d'un soulagement médiocre, ménagé au fort de la douleur.

Tel fut l'état ou Sciah-Soleïman se vit réduit par une goûte très-douloureuse qui le retint au lit durant deux années entières. Renfermé pendant tout ce tems dans les murs de son Haram, où il n'y avoit que des Eunuques qui approchassent de sa personne, il s'accoutuma à eux, il regarda leur attachement pour sa personne d'un autre œil qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Leurs attentions, leurs inquiétudes, leurs empressements dans les moindres services, lui parurent d'un plus grand prix qu'il n'avoit cru par le passé. Il leur trouva des connoissances, des lumieres & des sentimens dont il ne s'étoit

38 *Histoire de la dernière*
point encore aperçu. Il écouta leurs conseils, il y prit goût. Son estime pour eux augmentoit tous les jours; & comme les intérêts de son Royaume ne lui tenoient pas tant au cœur que ceux de sa santé & de sa vie, il crut ne pouvoir mieux faire que de confier les premiers à des gens à qui il se trouvoit si bien d'avoir confié les autres. L'éloignement même de ses Ministres qui restoient au dehors, & avec qui il ne pouvoit guères avoir de communication, parut le mettre dans la nécessité d'en user ainsi, & de donner, comme il fit, la Sur-Intendance générale du gouvernement du Royaume, & l'autorité sur tous les Ministres & les plus grands Officiers, à un Eunuque en qui il avoit une extrême confiance.

Il est vrai que le mérite extraordinaire de ce sujet, homme d'un grand génie & d'une capacité extraordinaire, sembloit en quelque

Révolution de Perse. 39
forte justifier par avance le choix du Roy, que l'événement justifia encore mieux. En effet, Chogia-Drak, c'étoit le nom de cet Eunuque, gouverna sagement les affaires, pourvoyant à tout, prévenant les mécontentemens, apaisant les émotions dès leur naissance, & imprimant la crainte & le respect aux plus hardis par les bruits qu'il répandoit à propos, sur le rétablissement prochain de la santé du Roi, en sorte que le Royaume ne souffrit point de l'inaction de ce Prince pendant sa maladie. C'est ce qu'il reconnut lui-même dès que sa santé fut rétablie, & ce qui le porta à former, des principaux de ses Eunuques qu'il joignit à celui qui l'avoit si bien servi durant sa maladie, un Conseil particulier, qu'il rendit supérieur à tous les Ministres. Il se flattoit de trouver un double avantage dans ce nouvel établissement; car d'un côté il faisoit réjaillir par là sur

les Eunuques, la haine de ce qu'il pouvoit quelquefois y avoir de dur dans le gouvernement ; & de l'autre, si des emplois de cette importance donnoient moyen aux Eunuques d'acquérir de grandes richesses, le Roi y trouvoit son compte, puisque tous leurs biens lui revenant de droit après leur mort, ils ne pouvoient amasser des richesses qu'à son profit.

Scah-Husseïn, qui en succédant à Scah-Soleïman son pere, trouva les choses établies sur ce pied, n'eut garde de diminuer les droits ni l'autorité de gens qui venoient de le placer sur le Thrône, & du secours desquels, quand même il ne leur auroit pas eu une obligation de cette importance, son incapacité naturelle, & le caractère de son génie accoutumé à être dominé, l'auroit contraint de se servir, pour soutenir une Couronne dont le poids étoit trop pesant pour lui.

Voilà

Voilà donc les Eunuques devenus, sous Scah-Husseïn, les arbitres des affaires, les dispensateurs des emplois & des graces, & les maîtres absolus du gouvernement, s'arrogeant l'autorité de toutes les charges, qui n'étoient presque plus que de vains titres entre les mains de ceux qui les possédoient : car quoique les affaires passassent tousjours, comme auparavant, par les mains des Officiers ordinaires, ils n'osoient rien décider d'important, sans avoir pris les ordres de ces premiers maîtres, qui composoient un Sénat souverain, où l'on régloit la veille les choses qui se devoient traiter le lendemain dans le Conseil du Roy. L'Athemmat-Doulet, c'est-à-dire, le premier Ministre, n'étoit pas plus dispensé de cette servitude, que les autres Ministres ou Officiers de moindre considération. Le seul qui voulut s'en affranchir, & secouer le joug d'une si honteuse dé-

Tome I.

D

42 *Histoire de la dernière*
pendance , s'en trouva mal ; &
tout irréprochable qu'il étoit dans
sa conduite , il se vit précipité dans
la plus cruelle disgrâce , comme on
l'exposera en son lieu. Ce n'est pas
que le train des affaires ordinaires &
moins importantes , ne fût toujours
à sa disposition ; mais à l'égard des
grandes affaires , comme celles où
il s'agissoit de décider ou de la Paix,
ou de la Guerre, des Traités avec
les Puissances Etrangères , & de la
nomination , tant des Vices-Royau-
tés ou Gouvernemens de Province,
que des moindres Villes , aussi-bien
que de toutes les Charges Subalter-
nès , tout cela étoit réservé au Sé-
nat souverain des Eunuques , qui
tandis que le Roy étoit plongé dans
les délices de son Haram , moins
occupé du gouvernement de ses
Etats , que le dernier de ses sujets ,
disposoit à leur gré, sous son nom,
des premières places du Royaume,
& de la fortune de tous les Grands.

Révolution de Perse. 43
Le mérite ni les services des Préten-
dans n'étoient comptés pour rien
dans la distribution des Charges , où
il n'y avoit point d'autre route pour
parvenir que le crédit & la faveur
auprès de ceux que le Roi en avoit
fait les arbitres. Ces gens plus avi-
des , quoique sans héritiers à qui ils
pussent laisser leurs trésors , que ne
le sont ordinairement ceux même
qui se trouvent chargés d'une nom-
breuse famille , vendoient leur pro-
tection à celui qui leur donnoit le
plus d'argent , & faisoient ainsi un
trafic presque public des gou-
vernemens & des emplois. Les
Charges se donnoient non au plus
digne , mais au plus offrant. Ce des-
ordre très-pernicieux en lui-même,
le devenoit encore plus par ses ef-
fets : premièrement en ce qu'il étouf-
foit toute émulation , & dégoûtoit
des soins qu'on auroit pû prendre
pour s'instruire & se rendre habile ;
personne ne se mettant en peine
D ij

d'acquiescer ou de cultiver des talens qu'on voyoit ne plus servir de rien. Secondement, en ce que ceux qui parvenoit aux Charges par cette voye, s'étant épuisés pour y parvenir, n'étoient pas plutôt en place, qu'ils exerçoient toutes sortes de concussions & prenoient tout ce qu'ils pouvoient, non-seulement pour se rembourser de ce qu'il leur en coûtait pour obtenir leurs emplois, mais encore pour être en état de payer ce qui leur en devoit coûter pour s'y maintenir.

En effet, l'avidité insatiable des Eunuques qui gouvernoient sous le nom de Scah - Hussein, poussa la vexation à cet égard jusqu'à un excès dont on n'avoit point eu d'exemple sous aucun de ses prédécesseurs, & qui rendoit en quelque sorte excusables les extortions les plus criminelles de ceux qui gouvernoient dans les Provinces.

C'étoit une coutume assez constante en Perse dans la disposition

qu'on faisoit des gouvernemens, de les donner à vie; & l'on ne déplaçoit guères ceux qui en avoient été pourvus, à moins qu'ils n'en donnassent sujet par des injustices criantes, ou que ce ne fût pour les élever à des postes plus considérables. De sorte que s'il leur en avoit coûté quelque argent pour obtenir leurs places, comme il étoit difficile que cela n'arrivât, quoiqu'avec bien plus de modération que sous le règne de Scah - Hussein, du moins n'avoient-ils point pour la fuite d'autres exactions à craindre du côté de la Cour, si ce n'est lorsque le Roi leur envoyoit la *Calaate*: c'est ainsi qu'on appelle le présent d'une riche veste que le Roi envoyoit à des Gouverneurs de Villes ou de Province, comme une marque de la satisfaction qu'il avoit de leur administration passée, & comme un titre qui les confirmoit de nouveau dans leur poste. On

46 *Histoire de la dernière*
choisissoit ordinairement pour leur
porter cette veste, quelque Officier
de la Cour, que le Roi ou ses Minis-
tres étoient bien aises de gratifier.
Car on étoit obligé, non-seulement
de le défrayer de son voyage &
durant son séjour, mais encore de
lui faire un présent considérable,
qui quelquefois même étoit taxé
par le Roi. Mais comme sous les
prédécesseurs de Scáh - Hussein,
la *Calaate* ne s'envoyoit qu'une
fois l'an, & presque toujours au
commencement de l'année, qui
commence en Perse à l'équinoxe
du Printems, ces sortes de frais
étoient regardés comme faisant par-
tie de la dépense ordinaire attachée
à la Charge, & ne pouvoient servir
de prétexte au Gouverneur pour
fouler les Peuples de sa dépendan-
ce. Il n'en fut pas de même sous
Scáh - Hussein, ce qui ne s'étoit
fait qu'une fois l'an sous ses prédé-
cesseurs, se faisoit presque tous les

Révolution de Perse. 47
mois durant son règne; & ces *Ca-
laates* ou vestes Royales, s'envoy-
oient si souvent, qu'il y avoit tels
Gouverneurs qui se vantoient d'en
avoir assez pour en changer autant
que de chemises. Ils ne s'en plai-
gnoient pas cependant, car ils y
trouvoient leur compte, en ce qu'à
la faveur de ces envois extraordina-
res, & sous prétexte de la gratifi-
cation qu'il falloit faire à l'Officier
qui avoit apporté le présent du Roi,
ils en levoient dix fois autant sur le
Peuple. Les Eunuques de leur côté
y trouvoient leur avantage; car outre
que cela leur donnoit moyen de gra-
tifier leurs créatures sans qu'il leur
en coûtât rien, en leur procurant
une Commission aussi lucrative que
celle de porter la *Calaate* aux Gou-
verneurs; ceux-ci entendoient trop
bien leurs intérêts, pour laisser re-
tourner à la Cour ses Envoyés,
sans les charger de riches presens
pour leurs Maîtres: le tout aux dé-

48 *Histoire de la dernière*
pens du Peuple, que ces impôts
si fréquemment réitérés, épuisoient
de plus en plus; mais que les chan-
gemens de Gouverneurs, devenus
très-fréquens sous le règne de
Scah-Husseïn, pour les raisons
qu'on verra dans la suite, épuisèrent
encore bien davantage.

C'est ce que l'on n'aura pas de
peine à comprendre, si l'on consi-
dère quelle étoit la puissance de ces
Gouverneurs dans les Provinces
où ils commandoient, & où ils
étoient considérés comme des sou-
verains. Aussi n'avoit-on pas plutôt
appris la nouvelle de la nomination
d'un nouveau Gouverneur, que les
principaux de la Province s'assem-
bloient en corps, & commençoient
par régler la somme qu'on devoit
lever incessamment, soit pour les
frais de la réception du Gouver-
neur, qu'on s'efforçoit de faire avec
une magnificence capable de le
flatter, soit pour les présens qu'il
falloit

Révolution de Perse. 49
falloit y joindre, & par la richesse
desquels il jugeoit de l'estime & de
la considération que l'on pouvoit
avoir pour sa personne. On fixoit
pour cela une somme de trois * ou
quatre * mille tomans qu'on répar-
tissoit sur les particuliers de la Pro-
vince; & comme c'étoient ceux
mêmes qui avoient déterminé la
somme, qui étoient chargés de la
répartition; ils s'y conduisoient avec
tant d'habileté, qu'ils trouvoient
moyen d'y gagner six fois autant.
Ainsi en usoit-on dans toutes les
contributions extraordinaires qu'il
y avoit à lever sur le Peuple.

Quelque onéreuse que fussent
à la Province & aux particuliers
ces réceptions de nouveaux Gou-
verneurs, encore étoient-elles tolé-
rables, quand elles ne revenoient
que rarement; & c'est peut-être
une des raisons qui avoient porté
les prédecesseurs de Scah-Husseïn,

* 180000. liv. * 240000. liv.

à donner les Gouvernemens à vie, & à ne pas les ôter sans de grandes raisons, d'autant plus que ces changemens ne pouvoient se faire sans que la Province en reçût d'ailleurs un grand préjudice du côté de la monnoye.

Pour entendre ceci, il faut sçavoir qu'en Perse, quoiqu'il n'y ait que le Roy qui ait droit de faire battre de la monnoye d'argent, les Gouverneurs de Province ont pouvoir d'en faire battre de cuivre: mais cette monnoye qui est fixée à une certaine valeur dans leur Province tant qu'ils y commandent, perd la moitié de son prix, dès qu'ils n'y commandent plus, & n'est reçüe, en quelque tems que ce soit dans les autres Provinces, que sur le pied de cette moitié: de sorte qu'une pièce de cuivre qui vaut dix sols dans la Province où commande le Gouverneur, au coin duquel elle a été battüe, n'en vaut que

cinq dans toutes les autres Provinces du Royaume, & souffre le même déchet dans la sienne même, dès qu'il a cédé sa place à son successeur. Ainsi tel qui s'est couché le soir avec une pièce de dix sols dans sa poche, n'y retrouve qu'une pièce de cinq sols le lendemain si le Gouverneur a été changé pendant la nuit. Mais il n'étoit guères possible que ces changemens ne fussent pas fréquens sous un Prince aussi foible que Scah-Husseïn, & dominé par des gens, qui même en le gouvernant, ne pouvoient s'accorder ensemble.

Ceux qui ont lû les relations qui regardent la Perse, sçavent qu'en ce pais-là, comme en Turquie, les Princes se servent de deux sortes d'Eunuques, les uns noirs, les autres blancs: les premiers destinés à la garde des femmes dans le Haram intérieur où on les tient renfermées; & les seconds employés au

32 *Histoire de la dernière*
service du Roy, ou à la garde des Princes du Sang Royal, dans un Haram particulier, séparé de celui des femmes.

Le Conseil d'Eunuques que Scah-Husseïn avoit formé à l'exemple de son prédécesseur, mais auquel il avoit laissé prendre bien plus d'empire & d'autorité qu'il n'en avoit eu sous le regne précédent, étoit composé des principaux de ces deux sortes d'Eunuques, les blancs & les noirs, qui ayant contribué également à mettre Scah-Husseïn sur le Trône, partageoient également sa reconnoissance. Il n'est pas surprenant que ces deux sortes d'Eunuques fussent opposés entr'eux. La différence seule des deux couleurs suffisoit pour fonder une antipathie naturelle. La jalousie de la faveur & de l'autorité, également vive dans chaque parti, aidoit encore infiniment à l'augmenter. Mais ce qui la rendoit plus incurable, c'est

Révolution de Perse. 53
qu'elle étoit fondée sur un esprit de faction que les Rois de Perse, depuis Scah-Abas le Grand, qui le premier avoit introduit cette maxime dans le Gouvernement, croyoient qu'il étoit de la politique d'entretenir, non-seulement entre leurs Eunuques & les Grands de la Cour, mais même entre tous les sujets.

Ce Prince qui monta sur le Trône en 1585. & qu'on regarde en Perse comme le restaurateur de la Monarchie, avoit laissé à ses successeurs, entre les secrets les plus importants pour le maintien de leur autorité, cette dangereuse maxime qui dit: *Semez la division, si vous voulez regner en paix.* Comme la Couronne n'étoit pas ancienne dans sa race, & qu'il n'étoit qu'arrière-petit-fils de Scah-Ismaël, le premier des Sophis, qui l'avoit usurpée sur les anciens Rois; il étoit encore plus en garde contre ses sujets, que contre ses voisins. Pour s'assurer con-

54 *Histoire de la dernière*
tre les uns , par l'antipathie des autres , il s'étoit attaché à introduire dans toutes les Villes de son Royaume des colonies étrangères de nations les moins capables de sympathie , & dont l'esprit , le caractère , l'humeur , les coutumes , les usages , & la langue même avoient le plus d'opposition & d'incompatibilité. De toutes ces nations différentes , rassemblées dans les mêmes Villes , & obligées de vivre sous les mêmes loix , il avoit trouvé le moyen , en semant la division entre elles , d'en former dans chaque Ville deux factions si opposées , & si ennemies l'une de l'autre , que les peuples de differens Etats animés l'un contre l'autre , ne poussent pas l'aversion & l'inimitié plus loin. Ces deux factions , dont l'une se nommoit *Pelenk* & l'autre *Felenk* , & qui , par la couleur particulière affectée à chaque parti pour le collet de la chemise , se faisoient distin-

Révolution de Perse. 55
guer l'une de l'autre , étoient également partagées dans chaque Ville , où elles formoient comme deux Peuples différents , qui n'avoient nulle liaison entr'eux : ceux d'un parti ne pouvant ni contracter de mariage , ni même manger avec ceux de l'autre. Chacune de ces deux factions avoit ses biens à part , & les fonds en étoient tellement inaliénables , que quoiqu'il en arrivât , jamais les maisons , ni les terres appartenantes à quelqu'un des deux partis , ne pouvoient passer dans le parti contraire. C'étoit sur-tout dans la solemnisation de la fête célèbre de Hocen & de Houssein , gendre d'Ali , que l'inimitié des deux partis éclatoit d'une manière plus marquée , à la faveur de la permission qu'on leur donnoit alors de se battre. Quoiqu'ils le fissent sans armes , n'étant pas permis d'y employer autre chose que des pierres & des bâtons , c'étoit avec tant de fureur &

56 *Histoire de la dernière*
un acharnement si grand, que le Roi étoit souvent obligé d'employer ses Gardes pour les séparer à coups de sabre. Encore avoit on de la peine à en venir à bout, même avec un moyen si efficace; jusques-là qu'à Ispahan en 1714. il fallut, avant que de pouvoir séparer les combattans, en tuer à coup de sabre plus de trois cens qui demeurèrent sur la place. Il est vrai que l'esprit de superstition ne contribuoit pas peu à soutenir & à rendre plus opiniâtre l'animosité des deux partis; car ceux à qui il arrivoit de périr dans ces sortes de combats, étoient regardés comme des Martyrs. Loin de les plaindre on envioit leur bonheur; & l'on se fût fait un grand scrupule d'avoir seulement la pensée de venger une mort, qui devenoit à leur égard une espèce d'apothéose. Le combat fini, chaque faction enlevoit avec grand soin les corps de ceux de son parti, qui

Révolution de Perse. 57
avoient eu le bonheur, selon eux, de se trouver immolés dans une solennité si sainte; & l'on faisoit leurs obsèques avec toute la pompe & la vénération qui sembloit être dûe à des gens qu'on regardoit comme les amis & les favoris du grand Prophète Ali.

Cette fête meurtrière de Hussein se célébroit avec le même éclat & les mêmes desordres, dans toutes les Villes de la Perse. Les Gouverneurs y présidoient entourés de leurs gardes, qu'ils employoient aussi pour séparer les combattans, quand l'acharnement étoit trop grand. Malgré la confusion & le trouble que devoit causer cette espèce de guerre civile, les maisons de part & d'autre étoient à couvert du pillage; & s'il arrivoit qu'on en eût forcé quelqu'une, ceux du parti contraire étoient condamnés non seulement à de grands dédommagemens, mais encore à une très-grosse amende.

Scah-Abas le Grand, qui avoit établi ces usages, s'étoit persuadé qu'il n'y avoit rien qui fût plus propre à entretenir dans chaque Ville l'animosité des deux factions qui la partageoient, & sur l'antipathie desquelles il fondoit plus que sur toute autre chose la sûreté du Thrône. Il faut avoüer que, quelque étrange que parût en cela sa politique, elle a toujours eu l'effet qu'il prétendoit, qui étoit d'empêcher qu'aucune Ville ne pût conspirer unanimement à se soulever contre le Prince. On avoit pris de si justes mesures, que les deux factions dans chaque Ville étoient également fortes & également animées l'une contre l'autre. Les enfans suçoient avec le lait l'aversion, ou pour mieux dire, une sorte d'horreur pour tout ce qui étoit du parti contraire. L'attention continuelle & déterminée à éviter tout commerce entr'eux, & à fuir tout ombre de liaison qui eût

pût les rapprocher le moins du monde, ne servoit qu'à fomenter cette horreur, & à la fortifier par l'habitude. La défiance mutuelle tenoit chaque parti dans le devoir, & aucun des deux n'osoit remuer, dans la crainte de donner prise à l'autre, qui, soutenu par les forces & l'autorité du Gouverneur, ne pouvoit manquer d'avoir le dessus.

Ce mur de division élevé par Scah-Abas dans toutes les parties du Royaume, & entretenu soigneusement par l'adresse & la vigilance des Gouverneurs, avoit eu plus de force & de vertu pour maintenir le calme dans les Villes & dans les Provinces, que n'en auroient pût avoir les garnisons les plus nombreuses; de sorte que depuis Scah-Abas jusqu'aux troubles de ces derniers tems, il n'y avoit eu encore aucune Ville qui eût seulement fait semblant de penser à se soulever; & si la même politique se fût con-

servée à Candahar, comme dans les autres Gouvernemens du Royaume, il est hors de doute qu'elle auroit ôté tout lieu au soulèvement qui a causé la dernière révolution.

Lorsque Sciah-Abas le Grand prit cette Ville, son premier soin fut d'y établir deux factions différentes, & de les y entretenir par les mêmes voyes qu'il le faisoit dans les autres Villes de sa Monarchie. Mais celle-ci ayant été reprise par le Mogol, sous le règne de Sciah-Sefi, petit-fils & successeur de Sciah-Abas, les coutumes que celui-ci y avoit établies s'y perdirent peu-à-peu & s'abolirent; & quoique Sciah-Abas II. fils & successeur de Sciah-Sepi l'eût reconquise dans la suite, on négligea, ou par une sorte d'égard pour une Ville frontière qu'on vouloit ménager, ou par la nonchalance des Ministres, à y faire revivre les mêmes semences de division, & les mêmes pratiques que Sciah-

Abas le Grand y avoit établi dans le tems qu'il en fit la conquête: négligence qu'on ne prévoyoit pas devoir avoir des conséquences si funestes; mais qui, comme on le reconnoitra dans la suite, a coûté la perte du Thrône à la race des Sophis.

La pratique de ces dissensions civiles étoit une de ces sortes de machines, qui veulent des mains habiles pour les gouverner; & qui autant qu'elles font de bien dans un état, quand elles sont bien conduites, & que leurs ressorts sont bien entretenus, autant y causent-elles de désordre, lorsqu'ils viennent à s'affoiblir, & à se confondre par la foiblesse ou la nonchalance de ceux qui en ont la direction. C'est ce qui arriva sous le règne de Sciah-Husein, durant lequel ces animosités domestiques entre les habitans d'une même ville, n'étant plus tempérées par une autorité assez forte pour les

retenir dans de justes bornes, elles dégénérèrent bien-tôt en vrayes guerres. Ce n'étoit plus simplement à coup de pierres & de bâtons que s'attaquoient les deux partis, c'étoit les armes à la main; & il y eut des occasions où les choses furent poussées si loin, qu'après bien du sang répandu, il fallut faire venir exprès des troupes des Provinces voisines, pour forcer les combattans à se séparer, & pour rétablir le calme. Ces excès étoient d'autant plus fréquens, que les Gouverneurs des Villes qui y trouvoient leur compte les fomentoient eux-mêmes; & qu'après avoir allumé le feu sous main, par le moyen de leurs émiffaires qui les animoient les uns contre les autres & les mettoient aux prises, ils s'en faisoient un prétexte de condamner chaque parti à une grosse amende qui tournoit à leur profit.

Le même esprit de division &

d'antipathie régnoit dans les Campagnes comme à la Ville; & il est certain que ces dissensions bien ménagées, faisoient trouver au Prince, dans une moitié de ses Sujets, un rempart assuré contre les entreprises de l'autre. Mais aussi cette politique poussée trop loin lui rendoit inutiles des forces dont il auroit indubitablement tiré de grands secours, si leur animosité mutuelle avoit permis qu'on pût les faire agir de concert. C'est de quoi Sciah-Hussein fit une triste épreuve durant le siège d'Ispahaan. Il y avoit à quelques lieues de cette Ville deux Nations fort braves, qui y vivoient sous des tentes à la maniere des Tartares. L'une se nommoit la nation des *Loriens* & l'autre celle des *Bachtiliariens*. Chacune des deux pouvoit mettre sur pied une armée de vingt mille hommes, & l'une de ces deux armées étoit suffisante pour forcer les rebelles à lever le siège. Mais

parce que chaque armée étoit divisée en deux factions, comme le reste du Royaume, & que chaque faction vouloit exclure l'autre de l'honneur qui pouvoit lui revenir d'avoir délivré la Capitale, elles ne purent jamais se résoudre à faire la guerre ensemble; de sorte que cette même armée qui demeurant unie, & agissant de concert, auroit inmanquablement défait les rebelles, & sauvé le Roi & la Capitale, fut défaite elle-même & mise en fuite, pour s'être partagée en deux corps, qui agissant séparément & indépendamment l'un de l'autre, se trouverent chacun trop foible pour tenir tête à un ennemi égal en valeur & supérieur de beaucoup en nombre.

Telle étoit donc en Perse la constitution du gouvernement, qui ne se foutenoit que par un équilibre exact entre les partis. L'esprit de division y étoit si généralement répandu, qu'il n'y avoit point de particulier qui

qui ne fût déclaré pour telle ou telle faction. Il est aisé de juger par-là quel ravage il faisoit à la Cour, c'est-à-dire dans un pays où l'esprit de faction se maintiendrait toujours, quand il seroit banni du reste du monde. Il n'y éclate pas, à la vérité, comme parmi le peuple, en injures, en querelles & en combats; mais les attaques pour y être plus sourdes & plus fines, n'en sont que plus vives & plus dangereuses. Il y avoit toujours eu deux factions à la Cour sous le règne des prédécesseurs de Scah-Husseïn comme sous le sien; mais il s'en falloit bien qu'elles y causassent les mêmes desordres qu'elles ont causés dans la Cour de ce dernier. Comme ces Princes regnoient par eux-mêmes, & qu'ils sçavoient se faire craindre, leur autorité tenoit en respect les deux partis; & s'il se formoit quelque orage à l'ombre du Thrône, un regard du Maître l'avoit bien-tôt dissipé. Il n'en

fut pas de même sous le règne de Scah-Huffein, Prince plus fait pour obéir que pour commander, trop simple pour démêler les artifices de ceux qui l'environnoient, & trop foible pour vouloir s'en défendre, quand même il s'en feroit apperçu. Les Eunuques dont l'autorité, quoique déjà grande dans les derniers tems de son prédécesseur Scah-Soleïman, avoit toujours été retenuë par la crainte de déplaire au Roi, qui, en choisissant des Ministres, prétendoit qu'ils ne fussent que Ministres, n'avoient plus le même frein sous Scah Huffein son fils & son successeur; & revêtus d'un pouvoir qui en faisoit comme autant de Rois, ils n'auroient eu rien à désirer s'ils avoient pû s'accorder ensemble. Mais c'étoit une chose impossible dans l'antipathie invétérée qu'il y avoit entre les Eunuques blancs & les Eunuques noirs, & que de tout tems les Rois de Perse s'étoient

fait une politique de fomenter. Scah-Huffein incapable de tenir la balance entre les deux partis à qui il avoit une égale obligation, & à qui il étoit également asservi, se prêtoit tour à tour à l'un & à l'autre, qui tour à tour se trouvoit obligé de céder; & de-là venoit la source de ces changemens si fréquens qui se faisoient dans les gouvernemens, dans le commandement des armées & dans les principales & les plus importantes places du Royaume.

Les Eunuques, tant noirs que blancs, ne s'accordoient que dans une seule chose, qui étoit d'être les maîtres des affaires à l'exclusion de tout autre. Mais hors delà chacun avoit ses vûes à part & ses créatures particulieres, que chaque parti s'efforçoit d'avancer, autant pour faire montre de son crédit, que pour servir d'appui à sa fortune. Et comme on ne pouvoit parvenir à rien que par le canal de ces Ministres

tout-puissans & dispensateurs de toutes les graces, il falloit nécessairement s'attacher à l'un des deux partis des blancs ou des noirs, dont par une suite nécessaire les deux factions partageoient toute la Cour. Dès que l'un des deux partis avoit procuré un Gouvernement à une de ses créatures, le parti contraire mettoit aussi-tôt tout en œuvre pour la déposséder & mettre en sa place une des siennes; & parce qu'il est toujours plus aisé de nuire que de faire du bien, sur-tout sous un Prince foible, on en venoit aisément à bout. Mais le nouveau Gouverneur n'étoit pas plutôt en place qu'il se trouvoit exposé aux mêmes secousses, & se voyoit bientôt renversé. Ainsi chaque Gouverneur qui jugeoit de l'avenir par le passé, & à qui la prompte destitution de son prédécesseur annonçoit la sienne comme prochaine, ne perdoit point de tems, & se hâtoit de voler

& d'amasser de quoi acheter une nouvelle place, ou de quoi se garantir des recherches qu'il avoit à craindre pour ses concussions, sans aucune compassion pour le peuple, que ces changemens trop fréquens épuisoient de toute manière, comme on l'a déjà remarqué.

La même chose se faisoit, mais avec un bien plus grand préjudice pour l'Etat, par rapport au commandement des armées. Un Général soutenu par une des deux factions n'étoit pas plutôt parti pour une expédition, que l'autre travailloit de toutes ses forces à le faire échouer. Les troupes ne se trouvoient jamais ni pour le nombre, ni pour la qualité, dans l'état où elles devoient être, ou n'arrivoient point à tems. Les munitions, soit de guerre, soit de bouche, manquoient presque toujours; si bien qu'une armée déjà à demi ruinée par la disette des choses les plus nécessaires,

ne tenoit pas contre un ennemi beaucoup inférieur en nombre ; & c'est ce qui a causé sous le règne de Scah-Husseïn la perte de plusieurs florissantes armées , qui ont été taillées en pièces avec leurs Généraux, dans les guerres que l'Etat a eu à soutenir contre les Lesgiens & contre les Ahgvans. Rien peut-être n'a plus contribué , que cette mauvaise conduite , à attirer ces derniers à Hispahan , dont ils se sont à la fin rendus maîtres. Ce qu'il y a de plus déplorable en ceci , c'est qu'au milieu de la désolation que caufoient dans tout le Royaume des pertes si considérables, il n'y avoit que le parti des Eunuques favorable au Général défait qui y prit part , tandis que ceux du parti contraire triomphoient du malheur public, dont ils avoient été secretement les premiers mobiles. Ils comptoient pour rien la mort de trente mille hommes : le préjudice qu'en recevoit la

faction opposée, les consoloit de celui qu'en souffroit tout le Royaume, & ils ne voyoient dans la perte d'un Général habile & expérimenté, que la perte d'un ennemi qui faisoit place à une de leurs créatures. C'est ainsi que ces Eunuques se joüoient insolemment de la fortune des Grands , de la vie des Particuliers & des forces de tout l'Etat.

On fera surpris que les Grands du Royaume souffrirent sans murmurer une si indigne tyrannie, & qu'ils n'employassent point pour s'en affranchir, tout ce que leur naissance & leurs services pouvoient leur donner de crédit & d'autorité ; mais les semences de jalousie & de discorde que les Eunuques avoient eu la politique de répandre dans les familles les plus considérables & les plus puissantes , en opposant les freres à leurs freres, les avoient mis hors d'état de rien entreprendre. C'est ce qu'ils pratiquerent à l'égard d'Ali-

72 *Histoire de la dernière*
merdam - Kan, le plus grand Ca-
pitaine qu'eût alors le Perse, & le
seul peut-être qui fût capable d'em-
pêcher la révolution, comme il l'au-
roit fait infailliblement, si l'on n'eût
traversé ses projets. La puissance, la
capacité & la grande réputation de
ce Seigneur leur faisant ombrage,
ils lui opposèrent son propre frère;
& sous quelques-uns de ces prétextes,
dont les Ministres ne manquent
jamais pour perdre qui il leur plaît,
ils le dépouillèrent de son Gouver-
nement qu'il tenoit à titre de Prin-
cipauté héréditaire dans sa maison,
& après l'avoir relegué à Kyrman,
ils mirent son frère à sa place. Ils
employerent le même artifice contre
les Princes de Gengea & contre
ceux de la Georgie, en renver-
sant l'ancien ordre de la succession
dans leurs maisons. Lorsque les an-
cêtres de ces Princes que Scah-
Abas le Grand subjuguâ plus par
adresse que par force, consentirent à

Révolution de Perse. 73
à se rendre vassaux de la Couronne,
ce fut à cette condition que leurs
Principautés demeureroient tou-
jours héréditaires dans leur famille:
& quoiqu'absolument parlant, le
Roi de Perse fût maître de choisir
entre les Princes d'une même mai-
son, celui qu'il lui plaisoit pour gou-
verner; ç'avoit toujours été la pra-
tique constante sous les prédéces-
seurs de Scah - Hussein, de suivre
en cela l'ordre de la nature, & de
donner la préférence aux aînés à
l'exclusion des cadets. Les Eunu-
ques sous Scah-Hussein n'eurent au-
cun égard à cet usage; & ne s'atta-
chant qu'à diviser & à brouiller les
maisons par des jalousies de gran-
deur & d'intérêt, ils choisissoient
celui de la famille qu'ils jugeoient à
propos, pour l'investir de la Princi-
pauté, élevant les cadets au mépris
des aînés. Cette conduite irrégulière
qui en portant la desunion dans
ces grandes maisons, mettoit les

freres aux prises les uns contre les autres, tourna au préjudice de l'Etat. Ils employoient à se faire la guerre des forces qui auroient pû être employées utilement contre les ennemis du Royaume : souvent même un des partis avoit des intelligences avec eux & les assistoit fourdement; de sorte que dans une occasion où le Prince de Gengea commandoit l'armée de Perse contre les Lesgiens sur les frontieres du Royaume, peu s'en fallut qu'il ne tombât entre les mains des ennemis, par la trahison de son frere qu'on avoit injustement dépossédé de sa Principauté. Il n'y eut que le seul Prince Wachtanga, de la maison des Princes de Georgie, qui, par rapport à cette disposition arbitraire des Principautés, que les Eunuques avoient introduite, fut à l'épreuve de la tentation générale: car la Principauté lui ayant été offerte au préjudice de son aîné, il la refusa gé-

nérement par esprit d'équité, en disant que si Dieu avoit voulu qu'il fût Prince de Georgie, il l'auroit fait naître avant son frere, à qui la Principauté appartenoit de droit comme étant l'aîné, & qu'on ne pouvoit l'en priver sans injustice.

Il est aisé de juger par la maniere dont se donnoient les Gouvernemens sous le règne Scah-Huffein, & par les fréquens changemens auxquels les intrigues des deux factions opposées d'Eunuques blancs & d'Eunuques noirs, donnoient lieu, que les Peuples avoient beaucoup à souffrir sous des Gouverneurs, qui ne regardant leur poste que comme passager, songeoient plus à piller les Villes & les Provinces, qu'à y maintenir le bon ordre, & qui le faisoient avec d'autant moins de ménagement & de réserve, qu'ils sçavoient bien qu'ils le pouvoient faire impunément.

Le Roy Scah-Huffein étoit né avec un

génie naturellement doux & ennemi de toute violence. Cette disposition, où il entroit autant de timidité & de foiblesse, que de véritable humanité, auroit eu besoin d'être tempérée dans un Prince de son caractère. Il se trouva au contraire qu'elle fut encore corrompue par les insinuations intéressées des Eunuques qui le gouvernoient, & qui à force de lui faire envisager avec horreur certains traits de rigueur un peu outrée, échapés à quelques uns de ses prédécesseurs, firent si bien qu'ils le rendirent incapable de se prêter à la sévérité même la plus modérée & la plus nécessaire.

Rien n'est plus propre à caractériser ce Prince, & à rendre sensible l'idée qu'il s'étoit formé de la clémence, qu'un fait que je vais rapporter & dont toute sa Cour a été témoin.

Il y avoit dans les Jardins de son Palais un Etang sur lequel on voyoit

en tout tems un grand nombre de Canards. Scah - Hussein prenoit quelquefois plaisir à tirer dessus à coups de Pistolet, plus pour les effrayer & se divertir de leur effroy, que dans le dessein de leur faire mal. Il arriva un jour, malheureusement & contre son intention, qu'un de ces coups porta & blessa quelques Canards; il s'en effraya aussitôt lui-même, comme si c'eût été un véritable meurtre, & fit la même exclamation qu'on a coutume de faire en Perse quand on a versé du sang humain, en disant *Kanluoldam*, c'est-à-dire, je suis souillé de sang; & sur l'heure même il fit donner deux cens tomans aux Pauvres, pour l'expiation de ce qu'il regardoit comme un grand péché.

Un Prince qui avoit tant de scrupule d'avoir blessé des Canards, étoit bien éloigné de pouvoir se résoudre à verser du sang, même pour punir les plus grands crimes. Aussi

durant vingt ans & plus qu'a duré son regne, n'a-t-il jamais condamné personne à perdre la vie, ni conséquemment il ne s'est jamais revêtu de l'habit rouge, que les Rois de Perse prenoient, lorsqu'ils devoient prononcer quelque Arrêt de mort.

Les Eunuques trouvoient doublement leur intérêt dans cette clémence outrée qu'ils inspiroient à Scah Hussein : premierement en ce qu'elle mettoit leur propre vie en sûreté ; secondement en ce que contre les principes du bon gouvernement qu'avoit établi le grand Scah Abas, & contre la pratique des Rois de Perse, elle avoit réduit toutes les peines, même pour les crimes les plus punissables, à des confiscations ou à des amendes pécuniaires, qu'ils avoient trouvé le secret, comme nous le dirons, de tourner à leur profit.

Avant le regne da Scah-Hussein rien n'étoit plus rare dans la puni-

tion des Grands, que la confiscation des biens. Ils payoient de leur tête, quand ils étoient coupables ; mais les biens appartenoient aux familles, qui par-là se soutenoient toujours, & demeuroient en état de remplir les grands emplois & de servir le Prince avec dignité. On suivoit en cela les maximes du Grand Scah-Abas, qui entre les principes de politique qu'il avoit laissés à ses successeurs, avoit singulièrement recommandé celui-ci, qu'il falloit punir les grands & les riches par des peines afflictives, & au contraire, le menu peuple & les pauvres, par des amendes pécuniaires. Il fondoit sa maxime sur ce que les premiers qui possédoient de grands biens étoient plus sensibles à une punition corporelle, qu'à la diminution de leurs facultés ; au lieu que les seconds, qui n'avoient rien de trop, souffroient plus de la moindre amende pécuniaire, que d'une

peine afflictive. Aussi sous le regne de ce Prince & de ses successeurs, jusqu'au dernier qui a été déthrôné, quand un Grand étoit tombé dans quelque faute qui ne méritoit pas la mort, on le condamnoit à recevoir un nombre de coups de bâton sur la plante des pieds; peine si sensible & si rude qu'on en mouroit quelquefois, ou qu'au moins il se passoit long-tems sans qu'on pût poser le pied à terre. Il arrivoit de-là, que la crainte de cette punition, pour les fautes où il n'y alloit pas de la vie, & celle de la mort, pour les crimes considérables, tenoit en respect les premiers Officiers de la Cour, les Gouverneurs de Villes & de Provinces, & jusqu'aux moindres Magistrats: dans la certitude où ils étoient, que le plus léger abus qu'ils feroient de l'autorité qui leur étoit confiée, seroit severement puni en leur personne.

La fausse idée de clémence que

les Eunuques inspirerent à Scah-Husseïn, fit oublier ces sages maximes, & changer la peine de mort en confiscation de biens, & les moindres chatimens, en amendes pécuniaires. Ces avarés Ministres, abusant de la simplicité de leur Maître, & de la piété timorée avec laquelle il vivoit dans sa Religion, lui firent scrupule de prendre ces amendes & ces confiscations qu'ils lui faisoient regarder comme un fruit d'iniquité, mais qu'ils ne faisoient point de difficulté de recevoir de sa main, à titre de gratification, tant pour eux, que pour leurs partisans & leurs créatures.

Comme il n'y a que la crainte qui retienne efficacement les hommes dans le devoir, sur-tout chez des Nations où les principes de la Religion & de la Morale influent peu dans la conduite, il n'étoit guères possible que l'assurance de l'impunité ne produisît pas un relâche-

ment général dans tous les ressorts du gouvernement. Ainsi tous ceux qui avoient quelque autorité dans les Villes & dans les Provinces, ne l'employoient qu'à satisfaire leur avidité insatiable. Persuadez qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux, pourvû qu'ils eussent de quoi payer des protecteurs, & que le pis qui pût leur arriver, étoit de se voir forcés à rendre une partie de ce qu'ils avoient volé; ils ne songeoient qu'à en voler assez pour être en état de se trouver encore à leur aise, même après avoir payé de grosses amendes: de sorte que leur attention n'alloit qu'à inventer & qu'à mettre tous les jours en usage de nouvelles subtilités pour parvenir à leurs fins.

Les tributs en Perse sont assez modérés; & comme on sçait ce que chacun doit payer, le recouvrement n'en est ni difficile, ni onéreux pour les particuliers. Chaque Bourg, par exemple, chaque Village est

taxé à une certaine somme fixée, qui fait comme le capital de ce qu'il doit payer; mais le casuel & les extorsions indirectes vont toujours plusieurs fois au de-là du capital: en voici quelques traits qui rendront la chose plus sensible.

Il y a dans la Principauté de Gengea, un Bourg composé de deux cens familles Arméniennes. Ce Bourg fait partie de l'appanage de la mere du Roi, à qui il paye cinquante * tomans. Il est arrivé il y a quelques années, qu'en une seule semaine on a fait payer une amende de trois cens * à quelques uns des principaux du Bourg: c'est un fait dont a été témoin l'Auteur qui a fourni les principaux Mémoires de cette Histoire.

Un des Princes de Georgie jouit de cinq Bourgs ou Villages que le Roi de Perse lui a affectés dans l'Hircanie & dont il tire le revenu, qui

* 3000. liv. * 18000. liv.

84 *Histoire de la dernière*
est de quarante-cinq * tomans. Il y
a une espèce d'Intendant, qui, sous
le nom de *Deroga*, a juridiction sur
ces cinq Bourgs, étant chargé, non-
seulement de lever cette somme,
mais encore de rendre la justice : &
d'empêcher les desordres & les
querelles, qui naissent souvent avec
les habitans des Bourgs d'alentour,
soit pour l'eau qui est assez rare en
Perse, soit pour les pâturages que
chacun se dispute & pour lesquels
ils en viennent quelquefois aux
mains. Ce *Deroga* a vingt Gardes
qu'il est obligé d'entretenir à ses
frais. Outre les quarante-cinq to-
mans de tribut qu'il leve sur les cinq
Bourgs de sa juridiction, il est en-
core obligé d'en fournir quarante-
cinq autres à titres de don gratuit,
pour se conserver dans son poste ;
& quoiqu'il n'ait point d'autres fonds
que celui des amendes, dont même
il est obligé de donner la moitié
à son principal Patron, il trouve

* 2700. liv.

Révolution de Perse. 85
dans la moitié seule de ces amendes
non-seulement de quoi payer son
don gratuit, & soudoyer ses vingt
Gardes, mais encore le moyen de
faire beaucoup de dépense & de
s'enrichir. Comme ces amendes
sont arbitraires, il y a lieu de penser
que ces sortes de Juges qui en pro-
fitent, les portent toujours le plus
haut qu'il leur est possible.

On en pourra juger par un trait
dont a encore été témoin l'Auteur
que je viens de citer. Dans un
Bourg nommé *Akuli* qui est un des
plus considérables que les Armé-
nies occupent dans la Perse, le
Deroga qui y commandoit ayant
aperçu l'Asne d'un particulier du
lieu qui broutoit dans la vigne
d'un voisin, condamna le Maître
de l'Asne à une amende de cin-
quante écus. Le Maître de la vi-
gne ayant demandé grace pour
son voisin, en representant qu'il
n'avoit reçu aucun dommage réel,

& que pour entretenir la bonne intelligence & l'amitié entre voisins, ils ne s'embarassoient pas si l'Asne de l'un s'échappoit quelquefois dans la vigne de l'autre : le rusé *Deroga*, sur cette representation, condamna le Maître de la vigne à une même amende de cinquante écus, en disant à l'un & à l'autre, que c'étoit pour leur apprendre à conserver leur bien.

Mais il n'est pas étonnant qu'un *Deroga* de Village se portât à ces sortes de vexations dans un coin de Province, lorsque le *Deroga* d'Ispahan même, dans la Capitale & sous les yeux du Roy, se portoit à des excès encore plus crians. Une des principales fonctions de ce Magistrat étoit de veiller à la sûreté de la Ville, sur-tout par rapport aux voleurs de nuit. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il leur faisoit si bonne guerre, que grace à ses soins & à sa vigilance, il n'y en

avoit aucun qui lui échapât. Mais au lieu de leur faire leur procès, quand ils étoient pris, il se contentoit de les mettre à rençon comme des prisonniers de guerre; & il pouffoit même la condescendance à leur égard jusqu'à ce point, que quand il s'en trouvoit parmi eux qui n'avoient pas le moyen de se racheter, il avoit la charité de les laisser sortir de prison la nuit sous caution, pour aller voler à son profit; ce qu'ils faisoient avec d'autant plus de sécurité, qu'on n'avoit garde de les en soupçonner, puisqu'on les croyoit en prison, & qu'ils venoient s'y réfugier en effet, dès qu'ils avoient fait leur coup: de sorte que moyennant un second vol, ils se mettoient à couvert de la punition qu'ils avoient méritée pour le premier. Ce que je viens de rapporter étoit devenu public & sçu de tout le monde à Ispahan, peu de tems avant que la Ville fût assiégée.

Puisque mon sujet m'a conduit à parler de ce Magistrat, je ne dois pas oublier un second trait de sa façon, qui ne paroîtra pas moins criant que le premier. Un Arménien étant allé lui demander justice contre un voleur de nuit qui l'étoit venu piller dans sa maison, le *Deroga* commença par se saisir & du voleur, qu'il fit mettre en prison, & des effets volés qu'il fit porter chez lui; après quoi il dit à la partie lésée, qu'il falloit qu'il lui justifiât par témoin, & du vol & des effets volés, comme à lui appartenans, s'il vouloit qu'il lui fit justice. L'Arménien qui craignoit quelque mauvaise chicane de la part de cet étrange Juge, crut que le plus court étoit de composer avec le voleur même, & de l'engager, moyennant quelque petite partie des effets volés qu'il lui abandonneroit, à reconnoître le vol & à l'avouïer devant le *Deroga*. Le voleur consentit à tout

tout & reconnut le vol en présence du Juge. L'Arménien qui croyoit l'affaire terminée par la confession juridique du coupable, se trouva bien trompé, lorsque le *Deroga* se tournant vers lui froidement, hé quoi! dit-il, n'avez vous point de meilleur témoin à me produire? Un fripon, un voleur, vous voulez que je reçoive son témoignage! Allez, mon ami, amenez-moi des témoins plus croyables, des témoins au-dessus de tout reproche, des Musulmans & non des Arméniens, & pour lors je vous écouterai. Voilà comme la justice se rendoit à Ispahan sous le règne de Scah-Husseïn; & par la maniere dont s'y prenoit à cet égard le premier Magistrat de la Capitale, sous les yeux du Roy, de ses Ministres, & du Public, on peut juger de ce qui se passoit dans les Provinces.

Un des desordres dont on s'y
Tome I. H

plaignoit le plus, & qu'on y souffroit d'autant moins patiemment, qu'on y étoit moins accoutumé, étoit, je ne dis pas simplement la négligence des Gouverneurs, pour la sûreté des grands chemins, mais même leur connivence intéressée avec les voleurs qui les infestoient, & avec qui ils partageoient le butin. Il n'y a point de païs au monde où la sûreté des chemins fût aussi grande qu'elle l'étoit en Perse avant le règne de Scah-Husseïn. On en avoit la première obligation au grand Scah-Abas, que je suis souvent obligé de citer, parce que c'est à ses sages réglemens que la Perse devoit ce qu'elle avoit de bonne Police. Elle ne seroit pas tombée dans la désolation où elle se voit aujourd'hui, si l'on ne s'en étoit pas écarté.

Ce grand Prince qui sçavoit que le commerce fait la richesse d'un Royaume, & que rien n'est plus propre à attirer dans un païs les

Marchands étrangers, que de les mettre à couvert de toute insulte & de toute surprise dans leurs voyages, avoit établi un si bon ordre sur cela dans ses Etats, qu'on y voyageoit avec autant de sûreté qu'on en trouve en plein jour dans les Villes d'Europe les mieux policées. Il y avoit de distance en distance sur tous les grands chemins, des Gardes disposés exprès pour cela, & qui, sans être à charge à l'Etat, étoient entretenus de certains droits assez modiques, qu'ils prenoient sur chaque charge & à proportion de la charge, c'est-à-dire, un peu plus de celle d'un Chameau que de celle d'un Cheval : ce droit s'appelloit *Raderie*, & les Gardes *Raders*. Il ne se faisoit point de vol à main armée & avec violence; mais si malgré la vigilance des *Raders* il s'en faisoit quelqu'un par surprise & furtivement, le Gouverneur de la Ville, dans le district de laquelle le

vol s'étoit fait, étoit tenu de dédommager le Marchand conformément à ce qui étoit marqué dans son livre de compte, tant pour l'achat que pour les Doüanes qu'il avoit payées. Les *Raders* ou Gardes-chemins étoient postés en des endroits où il falloit nécessairement passer, de sorte qu'il étoit presque impossible aux voleurs de se sauver, & quand ils étoient une fois pris, il n'y avoit point de grace à espérer. On les faisoit expirer dans des supplices très cruels, comme on le peut voir dans Tavernier *, qui en rapporte de trois ou quatre espèces différentes, dont la moindre fait horreur.

Cette Police si habilement établie par Sciah-Abas, s'étoit toujours soutenuë avec la même vigueur sous ses successeurs : ainsi que l'assure Tavernier qui avoit voyagé en Perse sous le règne de Sciah-Soleïman,

* Liv. v. chap. 13.

prédécesseur de Sciah-Husseïn. Il dit dans un endroit * que la sûreté y étoit si grande, qu'on n'avoit pas besoin de se rassembler en caravane pour y voyager sûrement ; & quant à l'obligation où étoient les Gouverneurs des lieux, de rembourser les Marchans de ce qui leur avoit été volé ; rien ne prouve mieux qu'elle subsistoit encore alors dans toute sa force, qu'un fait personnel dont Tavernier rend compte * lui-même au sujet de deux Balots qui lui avoient été volés. Le Gouverneur de la Ville où le vol s'étoit fait, lui en paya, sur la foi de son livre & des témoins, quatorze cens Piaftres qu'il demandoit, c'est-à-dire, plus de quatre mille francs de notre monnoye, & cela de si bonne grace, qu'il lui fit encore un present de vin & de vivres après l'avoir payé.

Ce ne fut plus la même chose

* Liv. i. chap. 4. * Liv. v. chap. 13.

94 *Histoire de la dernière*
sous Scah-Huffein, & rien peut-être
n'est plus propre à faire sentir com-
bien le Gouvernement s'étoit aba-
tardi & affoibli sous ce Prince, que
les brigandages qui étoient, non-
seulement tolerez, mais même fo-
mentés & presque autorisés. Les
Caravanes n'osoient presque plus
s'arrêter dans les Villages, & ai-
moient mieux camper sous des ten-
tes, à cause de la difficulté qu'il y
avoit à se garantir des embûches
des Païsans. On étoit obligé de se
tenir sur ses gardes en veillant tour
à tour. Encore, quelque vigilance
& quelque précaution qu'on y ap-
portât, n'étoit-il pas possible décha-
per totalement à des gens qui deve-
noient tous les jours plus raffinés &
plus habiles dans ce métier dont ils
faisoient leur capital. Les meres
mêmes y encourageoient leurs en-
fans, en leur promettant de leur
donner bien à souper, s'ils avoient
l'esprit de faire quelque bon coup.

Révolution de Perse. 95
On avoit beau, quand on avoit per-
du quelque chose, en porter ses
plaintes au Gouverneur du lieu; ce
n'étoit plus le tems de Scah-Soleï-
man, ni des autres Rois de Perse
depuis le grand Scah-Abas, où les
Gouverneurs étoient obligés de ren-
dre compte des vols faits sur les
terres de leur juridiction, & d'en
dédommager les parties intéressées.
Toute la réponse qu'eut, d'un de
ces Gouverneurs, un Marchand de
Teflis, à qui on avoit volé des ef-
fets considérables, fut celle-ci: in-
diquez-moi le voleur, & je vous
ferai rendre votre bien. Il est vrai
que le Marchand lui répliqua d'une
manière à le confondre: mettez-moi
à votre place, lui dit-il, & mettez
vous à la mienne, & je vous aurai
bien-tôt trouvé le voleur. Mais
quelque vive que fut cette réplique,
le Gouverneur n'en parut ni piqué,
ni disposé à rendre justice. Car il
n'y a point de gens qui souffrent plus

patiemment les reproches & même les injures, que les Seigneurs & les gens de condition de Perse. Qu'un créancier qui ne peut se faire payer, leur dise en face tout ce qui se peut dire de plus choquant, ils ne s'en formalisent point, & ils l'écoutent avec un froid & une insensibilité dont rien n'approche; ce qui a fait dire au Pere Joseph-Marie, dans son Trésor Persique, que le flegme Italien, au prix du flegme Persan, est un emportement & une fureur.

Enfin les choses en vinrent à un tel excès, que les Marchands, dans les Caravanes, ne pouvant ni se garantir de la subtilité des voleurs, ni obtenir justice des Gouverneurs, furent réduits à composer avec les voleurs mêmes, ou en faisant avec eux une espèce de traité d'assurance, par lequel ils leur donnoient une certaine somme afin qu'on ne les volât point; ou en leur abandonnant, quand

quand ils avoient été volés, une partie du vol pour sauver l'autre. Les voleurs y donnoient d'autant plus volontiers les mains, qu'ils y trouvoient leur compte. Car comme ils se découvrent très-facilement en Perse; qu'on connoît dans chaque canton ceux qui se mêlent de ce métier, & que par haine ou par envie ils se trahissent & se décelent les uns les autres; une caravane n'étoit pas plutôt passée que le Gouverneur, à qui il étoit facile de les découvrir, les faisoit arrêter & les dépouilloit de ce qu'ils avoient volé, s'ils ne le prévenoient eux-mêmes en lui portant sa part, qui étoit toujours ce qu'il y avoit de meilleur dans le butin. Du moins par cette conduite s'épargnoient-ils l'amende, à laquelle il n'auroit pas manqué de les condamner à son profit; car pour d'autres punitions il n'en étoit plus question, beaucoup moins de peines de mort & de ces

supplices rigoureux usités du tems des régnes précédens. Tout se terminoit à des amendes pécuniaires, qui par la misère où elles réduisoient ces malheureux, les mettoient dans la nécessité de voler de nouveau pour pouvoir subsister. Aussi étoit-ce l'intention des Gouverneurs, qui tiroient trop bon parti de ce pillage, pour être bien-aise de le voir cesser; de sorte que quand ils condamnoient à l'amende quelque voleur, il sembloit que ce fût moins pour avoir volé, que pour ne l'avoir pas fait avec assez d'habileté. D'où il arriva que plusieurs de ces misérables n'ayant plus d'autre ressource que de voler, ils s'étudièrent à s'y rendre experts & consommés, & à parvenir au degré d'habileté de certains filous qu'on appelle *Karachirsis* en Perse, & qui sont d'une adresse & d'une subtilité étonnante. Voilà comment les choses changèrent tellement de face, que les mé-

mes Gouverneurs, qui sous le régime précédent avoient été les Protecteurs des caravanes, & les garants de tout ce qui se voloit dans les chemins publics, devinrent sous le régime de Schah-Husseïn, les instigateurs & les complices des vols qui s'y faisoient; si bien qu'on pouvoit, à juste titre, leur appliquer un apologue de Musellim-Sade célèbre Poëte Persan, où il feint qu'un voyageur ayant arraché une Brebis de la gueule du Loup, la prit sur ses épaules & l'emporta dans sa maison; & que dans le tems que cette pauvre bête se félicitoit d'avoir été sauvée si heureusement, le Voyageur lui avoit plongé le couteau dans la gorge, ce qui fit dire en mourant à cette pauvre Brebis: *vous m'avez sauvée de la gueule du Loup, il est vrai, mais vous êtes devenu pour moi un Loup vous même.*

Pendant que tout alloit ainsi en décadence, tant dans les Provinces

100 *Histoire de la dernière*
que dans la Capitale; Schah-Hussein
demeuroit comme enseveli dans
son Haram ; & abandonnant à la
discretion des principaux de ses Eu-
nuques le reste de ses Etats, il sem-
bloit ne s'être réservé que ce lieu de
délices, dont les soins l'occupoient
tout entier, & dont les dépenses
aborboient la plus grande partie de
ses Finances. Il regardoit son Ha-
ram comme son Royaume particu-
lier, & comme le seul qui méritât
ses attentions. Autant que les Rois,
qui sont touchés de quelque senti-
ment de gloire, ont ordinairement
de passion, ou pour se signaler par
de nouvelles conquêtes, ou pour
se rendre redoutables à leurs voisins
par des Armées nombreuses & tou-
jours bien entretenues, ou pour en-
richir leurs Etats par un commerce
florissant; autant en témoignoit ce
Prince pour se distinguer par le
nombre & la beauté singulière des
femmes qu'il renfermoit dans son

Révolution de Perse. 101
Haram, par la richesse de leurs ha-
bits, par la magnificence des meu-
bles, par la recherche & la profu-
sion de tout ce qui pouvoit contri-
buer à rendre ce séjour le plus dé-
licieux qu'il étoit possible: faisant
gloire hautement de n'épargner rien
pour l'emporter de ce côté-là, sur-
tout ce qu'il y avoit jamais eu de
Rois prodigues & voluptueux dans
l'Orient. Du moins est-il très-cer-
tain qu'aucun de ses prédécesseurs
n'avoit approché, de ce qu'on a vû
en ce genre sous son règne, soit
pour le nombre infini de femmes
dont il avoit rempli son Haram,
soit pour le luxe & la splendeur ex-
traordinaire dans laquelle il les en-
trenoit. Son premier soin dans les
commencemens de son règne, fut
de faire faire une perquisition géné-
rale de tout ce qu'il y avoit de bel-
les filles dans toute la Perse, & de
les faire amener dans son Haram.
L'amas en fut si grand & parut si



102 *Histoire de la dernière*
nouveau, qu'il servit à caractériser
l'année en laquelle il se fit, & qui
fut 1701. qu'on appelle depuis ce
tems-là l'année *Kysveran*, c'est-à-
dire l'année des filles. Il n'y a gué-
res de païs si mêlé de Nations diffé-
rentes que la Perse. De quelque na-
tion que fût une fille, hors la nation
Juive qui étoit excluë, pour peu
qu'elle eût de beauté, elle étoit dé-
voluë au Haram du Roi. Les Gou-
verneurs de Province qui connois-
soient le goût de leur Maître, & qui
sçavoient que tous les services qu'ils
pourroient lui rendre dans leur Gou-
vernement, n'étoient rien en com-
paraison de quelque beauté rare dont
ils auroient enrichi & décoré son
Haram, faisoient leur capital d'en
chercher de tous côtés, & d'en
trouver à quelque prix que ce fût;
& quand ils avoient été assez heu-
reux pour pouvoir joindre au tribut
de la Province, qu'ils envoyoit à
Isphahan au commencement de l'an-

Révolution de Perse. 103
née, quelque présent de cette na-
ture, ils étoient persuadés qu'ils
avoient mieux fait leur Cour, &
que le Roi leur en sçavoit plus de gré
que s'ils avoient envoyé le double
de ce que la Province avoit cou-
tume de payer. Chacune de ces
filles avoit son Eunuque & sa fem-
me de chambre particulière; &
quant à la dépense pour la toilette
& pour la bouche, cela n'avoit
point de borne chez un Prince qui
se faisoit un point d'honneur de pas-
ser tout ce qui avoit jamais été
fait en ce genre. Outre les dépen-
ses qu'il faisoit pour elles, tant qu'el-
les demeuroient dans son Haram,
il leur donnoit une dot considérable
quand il les en faisoit sortir pour les
marier. Cela s'étoit pratiqué quel-
quefois, quoiqu'assez rarement,
durant les régnes précédents, mais
cela devint très-commun sous Scah-
Hussein, qui donnoit de ces femmes
en mariage, non-seulement à ses

Courifans, mais encore aux moins
dres Officiers de son Palais, &
même à ses Cuisiniers. A l'égard
des filles des Grands qui avoient
été élevées dans le Haram, il les
marioit à d'autres grands Seigneurs,
non-seulement après qu'elles avoient
perdu la fleur de leur virginité,
mais étant actuellement grosses. Ce
qu'il y avoit de plus fâcheux pour
ces Seigneurs, c'est que quelques
ensans qu'ils eussent d'ailleurs, l'en-
fant qui naissoit de cette grossesse
devenoit l'aîné de la maison, & em-
portoit la plus grande partie de leurs
biens. En 1719. le Gouverneur d'E-
riyan fut obligé de recevoir sur ce
pied-là la fille d'un Prince de Geor-
gie, nommé Koustrou-Kan, que le
Roi lui envoya de son Haram, avec
un héritier qu'il n'attendoit pas. Il y
a en Perse plusieurs maisons considé-
rables qui font gloire d'une pareille
origine, & qui se disent Schah-Zade,
c'est-à-dire, fils de Roi; car Za si-
gnifie fils & Schah signifie Roi. La

maison illustre des Princes héredi-
taires de Gengea est de ce nombre,
& vient de Soleïman, prédécesseur
de Schah-Husseïn. Au reste ces Schah-
Zade, se sont tellement multipliés
depuis, que leur grand nombre leur
a beaucoup fait perdre de la confi-
dération qu'on avoit autrefois pour
eux; & qu'avant la révolution, il
s'en trouvoit quantité à Ispahan,
qui y faisoient une très-petite figure.

On peut inferer du grand nom-
bre de filles, dont Schah-Husseïn
avoit rempli son Haram, quel de-
voit être celui des Eunuques desti-
nés soit à leur service, soit à leur
garde, & qui devoit nécessairement
augmenter à proportion. Jamais
Roi de Perse n'en avoit eu tant à
beaucoup près; & ils égalotent
presque le nombre des soldats de sa
Garde; aussi n'avoit-il point d'autre
garde dans les occasions du Kou-
rouk dont je vais parler.

C'est la coutume en Perse que

quand le Roi doit sortir hors d'Is-pahan, pour aller avec les Dames de son Haram à quelqu'une de ses maisons de plaifance, trois jours auparavant on fait une proclamation pour avertir de l'heure à laquelle il doit sortir & des ruës par où il doit passer. Cette proclamation s'appelle le *Kourouk*, en vertu duquel il est défendu à tout homme de demeurer dans les maisons qui donnent sur les ruës où le Roi doit passer, ni dans la campagne à deux lieuës à la ronde. Or comme en Perse on n'a l'usage ni de caroffes, ni de chariots, à cause du nombre infini de petits canaux dont la campagne est coupée, & qu'on y ménage pour arroser les terres; toutes les Dames font montées sur des Chevaux ou sur des Mules, dont leur Eunuque tient la bride. Pour les femmes de service elles sont montées sur des Asnes; & l'un des grands plaisirs de Schah-Huffein dans ces sortes de

courses, étoit de tourmenter ces Asnes à grands coups de fouët, afin de faire tomber quelqu'une des femmes qui les montoient, & de donner par-là matière de rire aux autres. Comme la loi qui écartoit les hommes de tous les lieux par où le Roi passoit avec tout cet équipage, en écartoit aussi sa garde ordinaire, il n'en pouvoit alors avoir d'autre, que ses Eunuques, qui enveloppoient toute cette troupe armée de fusils ou de sabres. Il y avoit outre cela deux corps considérables de ces mêmes Eunuques, dont l'un s'avançoit fort loin devant la troupe, & l'autre fermoit la marche à même distance; sans parler de ceux qui étoient employés ou à visiter exactement les maisons par devant lesquelles on passoit, pour voir s'il n'y seroit point caché quelque homme, ou à voltiger par la campagne, pour y tuer à coups de sabre quiconque s'y trouveroit dans l'encein-

te du terrain qui leur étoit interdit par le *Kourouk*. Il falloit sans doute un grand nombre d'Eunuques pour remplir tous ces différens postes. Cependant il devoit nécessairement en rester un grand nombre, soit pour la garde du Haram des femmes, soit pour la garde de celui qui seroit de prison aux freres & aux enfans du Roi, dont la conduite n'étoit jamais plus éclairée, que dans l'absence du Prince. Plus ce nombre d'Eunuques étoit grand; plus la dépense croissoit; & il est certain qu'on auroit entretenu de bons Régimens, de ce qu'il en coûtoit pour le nombre d'Eunuques que *Schah-Husseïn* avoit de plus que ses prédécesseurs.

Ce devoit être sans doute une grande charge pour l'Etat que l'entretien du Haram, tel qu'il étoit sous ce Prince, qui avoit porté la dépense ordinaire à cet égard, au triple de ce qu'elle étoit sous ses prédé-

cesseurs. Mais on peut dire qu'il avoit encore plus outré les choses dans un point sur lequel ces Princes avoient toujours gardé beaucoup de modération, & en quoi il n'en garda aucune. Ce fut en fait de bâtimens, où il absorba des sommes immenses & épuisa jusqu'aux trésors des Rois qui avoient régné avant lui. Quelque somptueux & magnifique que fût leur ancien Palais, qu'on regardoit comme un monument de leur splendeur, il le renversa de fond en comble, & en bâtit un nouveau avec une dépense telle qu'on peut se l'imaginer de la part d'un Prince à qui rien ne coutoit en ce genre.

Cet Ouvrage fut à peine fini qu'il en entreprit un nouveau encore plus considérable, dans une de ses maisons de plaifance, située à une lieue d'Isfahan & nommée *Farabath*. Les bâtimens qu'il y éleva étoient si vastes & si magnifiques, qu'il fut

100 *Histoire de la dernière*
tenté plus d'une fois d'y transporter son Haram & d'en faire sa demeure ordinaire. Comme il avoit bâti dans un lieu extrêmement sec ; ce qui lui couta le plus dans cette entreprise, ce fut l'eau qui y manquoit absolument, & qu'il y fallut conduire de très-loin par des aqueducs de pierre, dont la dépense & le travail ne se peut bien concevoir, dit l'Auteur dont j'ai suivi les Mémoires, que par ceux qui l'ont vû.

L'embrasement du grand Salon Royal, où le Roi avoit coûtume de donner audience aux Ambassadeurs & de faire des festins publics, fut encore pour Schah-Husseïn une occasion de nouvelle dépense, plus nécessaire, à la vérité, mais qui ne laissa pas de contribuer encore à épuiser ses finances. Ce grand Salon nommé *Tchehel-Setoon*, c'est-à-dire, quarante colonnes, parce qu'il porte effectivement sur quarante colonnes, est un morceau

Révolution de Perse. III
isolé au milieu des Jardins du Palais Royal d'Ispahan. Chardin qui l'a représenté avec beaucoup d'exactitude dans la description d'Ispahan, en parle comme du plus superbe appartement de ce Palais. Il arriva qu'après un de ces festins publics que le Roi y donnoit quelquefois, & qui se faisoient la nuit, le feu y prit ; & quoiqu'il fût déjà très-violent lorsqu'on s'en aperçut, peut-être auroit-on trouvé moyen de sauver une partie des meubles précieux dont il étoit orné, & l'on se mettoit déjà en devoir de le faire, lorsque Schah-Husseïn, par un motif de soumission aux ordres de Dieu, défendit qu'on n'éteignît le feu, en disant que puisque c'étoit la volonté du Seigneur, que ce Salon fût brûlé, il ne vouloit point s'y opposer ; & quoiqu'il n'y eût rien de plus somptueux ni de plus riche dans tout le Palais, que les ameublements de ce Salon destiné à faire

112 *Histoire de la dernière*
montre de la magnificence du Prince; il voulut, par esprit de résignation à la Providence, demeurer présent à l'incendie, & ne se retira point que tout ne fût consumé. Mais sa résignation cependant ne l'empêcha pas de le relever ensuite & de le rebâtir avec plus de splendeur qu'auparavant.

Outre tous ces superbes édifices, il en fit encore élever un qui peut être regardé comme un monument de sa piété autant que de sa puissance. Ce fut un Monastere de Dervis, de la magnificence duquel on pourra juger par un seul trait, qui est que la principale porte est d'argent massif. Mais ce qui doubloit encore les frais prodigieux de tous ces grands bâtimens, c'est qu'il n'y avoit jamais rien de bien fixe dans ses desseins; & que sur une nouvelle idée qui lui venoit, il falloit raser jusqu'aux fondemens tout ce qui étoit déjà

déjà élevé, & recommençoit sur nouveaux frais.

Il n'étoit pas possible que toutes ces dépenses extraordinaires n'eussent mis un grand desordre dans ses finances: cependant des inquiétudes de Religion lui firent entreprendre assez mal à propos un pèlerinage, qui non-seulement acheva de l'épuiser, mais qui ruina encore toutes les Provinces par où il passa. Il y a sur les confins de la Perse, du côté de la grande Tartarie, un célèbre Monastere dédié à un Santon de la secte d'Ali, dans une petite Ville nommée Meszar, * & qui est à plus de deux cens lieues d'Ispahan. Ce fut où sa dévotion le fit aller, accompagné de toutes les femmes de son Haram, & suivi d'un cortége de soixante mille hommes, avec une telle dépense que la moitié de ce qu'il en coûta pour ce

* On expliquera plus bas l'origine de l'établissement de cette dévotion.

114 *Histoire de la dernière*
voyage, auroit suffi pour payer toute la dépense des expéditions qu'on avoit déjà faites contre les révoltés de Candahar, & dont on parlera dans la suite.

Il faut rendre justice à ce Prince en une chose; c'est que quelque affectionné qu'il fût à sa Religion, il l'étoit sans entêtement, & qu'il n'avoit, non plus que ses prédécesseurs sur-tout depuis Schah-Abas le Grand, rien de cette aversion & de cette férocité brutale que les Mahométans de la secte d'Omar, tels que les Turcs, témoignent pour toutes les autres Religions, & sur-tout pour la Chrétienne. C'est ce qu'on peut attribuer en partie au caractère du génie des Perses, naturellement porté à la douceur & à l'humanité, mais beaucoup plus encore à ce que presque tous les Rois de Perse, depuis Schah-Abas qui réduisit la Georgie, sont nés de Princesses ou Dames Georgiennes. Car

Révolution de Perse. 115
comme elles sont originièrement Chrétiennes, elles conservent toujours, même au milieu du Mahométisme, dans lequel on les élève dès leur plus tendre jeunesse, une inclination très-forte pour la Religion de leurs ancêtres & de leur patrie. Elles ont même pour la plupart gardé l'usage d'en prendre leurs noms. L'ayeule du Roi détrôné s'appelloit *Marie-Begum*, c'est-à-dire la *Princesse Marie*; car en Perse comme aux Indes chez le Mogol, le titre de *Begum* est le titre distinctif des Princesses. Cet usage de porter le nom de Marie a passé du Haram aux autres Dames de Perse, sur-tout à Ispahan où il est assez commun parmi les femmes. Accoutumées à ce nom, elles ont conçu des sentimens de vénération pour la Vierge; elles honorent ses images qu'elles reçoivent & conservent avec respect; & Schah-Husseïn, lui-même, en recevoit volontiers, mal-

116 *Histoire de la dernière*
gré la loi de Mahomet qui le défend
positivement.

Comme en Perse les enfans des
Rois sont élevés sous les yeux de
leur Mere jusqu'à sept ans, & que
même après cet âge elles les voyent
de tems en tems; il n'est pas éton-
nant qu'elles leur inspirent des sen-
timens favorables pour une Reli-
gion qu'elles ne connoissent guères
à la vérité; mais pour laquelle elles
conservent toujours une sorte d'af-
fection, comme pour la Religion
de leur pays. Schah-Abas II. ayeul
du Roi détrôné étoit si avantageu-
sement prévenu pour le Christianis-
me, que c'étoit lui faire fort mal sa
Cour que de lui en dire du mal;
plusieurs en encoururent sa disgrà-
ce; & l'on attribua en grande par-
tie celle de l'Athemat-Doulat qui
avoit gouverné durant sa minorité,
à l'averfion invincible que ce pre-
mier Ministre témoignoit en toute
occasion pour notre Religion.

Révolution de Perse. 117

Aussi les Arméniens de son tems,
se disoient-ils l'un à l'autre, selon le
rapport de Chardin, * que Schah-
Abas étoit plus Chrétien que
Mahométan. Je ne sçais quelle
créance on doit donner au bruit qui
courut en Perse dans le tems qu'il
mourut, qu'il avoit été baptisé à la
mort par le P. Raphaël Capucin, qui
en qualité de son Mathématicien a-
voit un très-libre accès auprès de lui.
Il me paroît qu'il y a d'autant plus
lieu de douter de la vérité de ce fait,
que Chardin qui, dans le Livre que
je viens de citer, paroît assez instruit
du détail de la mort de ce Prince,
ne dit rien de cette anecdote; mais
du moins le soupçon qu'on en a eu,
& qui étoit assez commun en Per-
se, est une preuve bien positive des
marques éclatantes qu'il avoit don-
nées de son estime & de son affec-
tion pour le Christianisme.

Schah-Soleiman son fils, & pere

* Couronnement de Soleiman, page 162.

de Schah-Husseïn, n'eut pas à beaucoup près une affection si forte ni si déclarée pour les Chrétiens, & il fit même quelquefois de la peine aux Missionnaires, mais plus à l'infatigation des Eunuques, qui avoient commencé à avoir du crédit auprès de lui, que de son propre mouvement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il tenoit assez peu à sa Religion, ainsi qu'il donna lieu de le juger, par ce qu'il dit un jour à l'Ambassadeur* du grand Sobieski Jean III. Roi de Pologne.

Peu après que ce grand Prince eut chassé les Turcs de Vienne, le bruit courut en Perse, qu'il étoit allé ensuite mettre le Siège devant Constantinople. Sur quoi Schah-Soleïman demanda à l'Ambassadeur, ce que feroit le Roi de Pologne s'il prenoit cette Capitale de l'Empire Othoman, & ce Ministre ayant répondu que le dessein de son Maître

* Cet Ambassadeur se nommoit Buch-Tambek.

étoit de ne faire quartier à aucun Mahometan. Oh, bien repliqua Schah-Soleïman, en faisant le signe de la croix & d'un air assez gai, si les Chrétiens prennent Constantinople, je me ferai Chrétien comme eux; & ayant retenu l'Ambassadeur à un festin, il passa la nuit à s'enivrer, à force de boire à la santé du Roi de Pologne.

Schah-Husseïn, quoique beaucoup plus attaché à sa Religion que ne l'étoit Schah-Soleïman son prédécesseur & son pere, n'étoit pas bien intimement persuadé qu'elle fût meilleure que la Religion Chrétienne. Un jour qu'il faisoit voir à Giewader-Bafzi son Eunuque confident, une Montre que lui avoit fait le sieur Rousseau de Genève, le chef de ses Horlogers; je remarque, lui dit-il, que les Francs (c'est ainsi qu'on appelle les Européens en Perse) travaillent beaucoup plus habilement qu'on ne fait

ici ; j'ai peur que comme ils sont plus éclairés que nous sur ce qui regarde les Arts , ils ne le soient aussi sur ce qui regarde la Religion. Il fut si touché de ce qu'il entendit dire de nos Hôpitaux , & des soins qu'on y prend des pauvres malades , qu'il voulut nous imiter dans cette œuvre de charité. Il fit bâtir un Hôpital magnifique à Ispahan , & ordonna qu'on prît dans son Apothicairerie Royale tout ce qu'il faudroit de remèdes pour les malades , sans épargner même ce qui s'y trouvoit de plus précieux en ce genre. Mais la facilité qu'il y avoit de voler un Prince , incapable de s'en appercevoir , & plus incapable encore de s'en ressentir , quand même il s'en seroit aperçu , rendoit en partie inutile l'effet de ses bonnes intentions : car ceux qui étoient chargés de l'administration de l'Hôpital qu'il avoit fondé , tournoient à leur profit ce qu'il y avoit de remèdes plus précieux.

ciens qu'ils tiroient de son Apothicairerie , en vendant aux riches ce que le Roi leur abandonnoit gratuitement en faveur des pauvres. Il donna encore pour ceux-ci une marque de son humanité dans une charité publique , ayant fait bâtir plusieurs fours , où il faisoit du pain à ses frais , pour le distribuer aux pauvres à un prix modique. Mais quelque louable que fût en cela son intention , il eût assisté les pauvres d'une manière encore plus efficace , s'il eût mis ordre au monopole des Grands , qui pour vendre leurs grains plus cher empêchoient sous main qu'on n'en transportât des Provinces à Ispahan. Schah-Soleïman son pere , qui se trouva dans un pareil embarras en 1667. au commencement de son regne , sçut s'en tirer en très-peu de tems d'une manière plus utile pour son peuple , & moins onéreuse pour lui. Il ne lui en coûté

ta pour cela que de choisir, pour remédier à ce desordre, un des premiers Seigneurs de la Cour, nommé Ali-Kouli-Kam, homme de tête & de résolution, entre les mains de qui il remit toute son autorité à cet égard. Celui-ci persuadé que la famine dans une grande Ville ne vient jamais tant de la disette de bled, que de la mauvaise foi, & de l'avarice de ceux qui le cachent, ou qui ferment les canaux par où il a coutume de venir, donna de bons ordres & les fit exécuter avec tant de fermeté, que dès le lendemain que le Roi l'eut nommé, il fit revenir le pain à un prix raisonnable, & rétablit entièrement la tranquillité dans Ispahan qui étoit prêt à se soulever. C'est ce qu'on peut voir plus en détail dans un Livre † de Chardin que j'ai déjà cité. L'on y reconnoitra que ce

† Couronnement de Soleiman, pag. 261.

que fit alors ce Seigneur, peut servir d'exemple & de modèle en pareille occasion dans les Villes de l'Europe les mieux policées; & que rien ne contribua tant à remédier à la famine, qu'un exemple* éclatant de désintéressement & de sévérité par lequel il commença l'exercice de son emploi.

Lorsque Schah-Soleiman sçut si bien pourvoir à la disette publique par le ministère du Seigneur qu'il en avoit chargé, il n'avoit que vingt ans; & ne faisant que de sortir du Haram, où il avoit toujours été renfermé jusqu'à son couronnement, il étoit par conséquent novice dans la science du gouvernement de ses États. Mais au moins eût-il assez de lumières pour choisir un Ministre capable de suppléer à ce qui lui manquoit du côté de la capacité; & par-là il arrêta le desordre de la manie-

* *Ibid.* 262.

re qu'il convenoit à un Roi; au lieu que Schah-Husseïn, son fils & son successeur, qui étoit dans un âge bien plus avancé, & qui devoit avoir beaucoup plus d'expérience, lorsqu'il se trouva dans le même embarras, n'y apporta d'autre remède que celui qu'on pouvoit attendre d'un particulier riche & liberal, mais sans autorité ni caractère; de sorte que tout Roi qu'il étoit, il ne fit guères plus dans une occasion de famine publique, que ce que faisoit pendant toute l'année son ayeule, Princesse très-charitable, qui se restreignoit à une dépense médiocre dans son domestique, n'employoit les grands revenus dont elle jouissoit, qu'à soulager & à nourrir des troupeaux de pauvres tant Chrétiens que des autres Religions; qui par ses immenses charités auroit pu être regardée en Perse comme une sainte He-

léne, si ses aumônes avoient été animées de l'esprit de la vraie foi.

De tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici de Schah-Husseïn, il est aisé de conclure, que s'il avoit quelques-unes des qualités & quelques-unes des vertus qui conviennent à un particulier, il n'en avoit aucunes de celles qui sont nécessaires à un Monarque. Il étoit bon & humain, mais de cette espèce de bonté qui souffre tout & ne punit rien, & dont les méchants, à qui elle assure l'impunité, profitent beaucoup plus, que les gens de bien à qui elle ôte toute espérance de justice. Il ne faisoit mal à personne, & par-là il en faisoit à tout le monde. Le seul endroit par où il ait paru quelque chose de grand en lui, fut sa passion pour les bâtimens & la magnificence dont il s'y piquoit; encore s'en occupoit-il moins en

Roi qui n'en fait que son plaisir ; qu'en homme qui en fait sa plus importante & son unique affaire. Il vouloit que rien ne manquât pour ses bâtimens ; & s'ambarras-
 soit peu que tout manquât dans ses
armées ; & semblable à certaines
 gens qui sont toujours plus dispo-
 sés à faire des aumônes qu'à payer
 leurs dettes , il bâtissoit des Mo-
 nasters & des Hôpitaux , tandis
 que ses troupes mouroient de
faim , & que faute de paye & de
 munitions, elles se dissipoi-
 ent ou se laissoient tailler en pièces sur
 les frontières : plus content d'a-
 voir élevé de beaux Palais à Ispa-
 han & aux environs , que tou-
 ché & inquiet de se voir enlever
 de tous côtés des Provinces en-
 tières.

Tout ceci pourroit passer pour
 une déclamation d'Historien, si ce
 Prince lui-même, dans la conjonc-

ture la plus importante de son ré-
 gne, ne s'étoit expliqué d'une ma-
 nière qui en dit infiniment plus
 que je n'en viens de dire, & qui est
 toute propre à faire concevoir
 combien peu il se croyoit chargé
 d'autre chose que de ses bâtimens
 & du gouvernement de ses Maisons
 & jusqu'à quel point il avoit ou-
 blié qu'il étoit Roi. Car lorsqu'à
 l'approche de l'armée des Rébel-
 les, qui s'avançoit à grandes jour-
 nées vers Ispahan, ses Ministres &
 les Grands de la Cour voulurent le
 réveiller par la proximité du péril,
 en l'avertissant que la chose de-
 venoit extrêmement sérieuse : *ce
 sont vos affaires*, leur répondit-il,
*vous avez des armées pour voyez-y ;
 quant à moi, pourvu que ma maison
 de Farabath me reste, je suis content.*
 Voilà comment pensoit ce Roi
 imbecile, qui fut puni par l'en-
 droit même pour lequel seul il té-
 moignoit quelque sensibilité ; car

sa maison de *Farabath*, qu'il avoit bâtie, & ornée avec tant de profusion & de magnificence, non-seulement fut la première pillée, mais elle servit encore de camp aux Rébelles, qui ne se feroient jamais déterminés à entreprendre le siège d'Ispahan, s'ils n'avoient trouvé dans la vaste enceinte de cette superbe Maison, environnée de hautes & fortes murailles, & flanquée de Tours de distance en distance, un lieu propre à établir le camp le plus sûr & le plus commode qu'ils eussent pu souhaiter.

Cependant, malgré l'indolence du Roi, malgré l'incapacité & la tyrannie des Eunuques qui gouvernoient, malgré le mauvais état où étoient toutes les Provinces, & le mécontentement général de tout le Royaume, il y a toute apparence que Schah-Husseïn seroit mort tranquillement sur son trô-

ne, comme bien d'autres Rois de son caractère, si malheureusement pour lui, il ne s'étoit trouvé dans la plus reculée de ses frontières & à plus de quatre cens cinquante lieues d'Ispahan, un particulier d'un génie hardi & entreprenant qu'on força malgré lui de venir à la Cour; & qui y ayant vû de près comment tout s'y gouvernoit, & combien il y avoit de foiblesse & de dérangement dans les ressorts de cette Puissance Royale, dont la Majesté lui avoit imposé de loin, conçut qu'elle étoit hors d'état de s'opposer à quiconque auroit le courage de secouer le joug. Il forma sur cela son plan; & après l'avoir exécuté en affranchissant son pays de la servitude des Perses, à qui il tint toujours tête pendant sa vie, & qu'il battit toutes les fois qu'ils vinrent l'attaquer; il laissa un fils, qui plus hardi que lui, osa entre-

130 *IIiſtoire de la derniere*
prendre de détrôner ſon Maître ;
& en eſt venu à bout , au grand
étonnement de l'Asie & de l'Eu-
rope. C'eſt ce que je vais dévelop-
per , après que j'aurai donné en
peu de mots quelque idée de l'o-
rigine & du caractère de la Nation à
qui on doit ce grand événement.

LA Nation des Agvans, incon-
nuë juſqu'ici en Europe, & à
peine connue dans un coin de l'Asie,
s'eſt renduë ſi fameuſe par la
conquête qu'elle vient de faire de
la Perſe, l'un des plus vaſtes Royau-
mes de l'Univers , qu'il n'y a per-
ſonne aujourd'hui qui ne ſoit bien
aiſe d'apprendre ce qui regarde
un peuple qui n'a commencé à ſe
faire connoître au monde que par
un coup ſi éclatant.

Cette Nation originaire de la
Province de Szyrvan , qu'on nom-
moit anciennement la grande Al-

Révolution de Perſe 131
banie, & qui eſt ſituée entre la
Mer Caſpienne & le Mont-Cau-
caſe , fut autrefois ſubjuguée par
Tamerlan, qui ne put la réduire
qu'après bien des batailles où il
entailla en pièces une partie. Mais
comme ce peuple intraitable &
peu accoûtumé à porter le joug ,
ſe ſoulevoit ſans ceſſe, & repre-
noit les armes à la premiere occa-
ſion qui ſ'en préſentoit ; il crut ne
pouvoir ſ'en bien aſſurer qu'en le
transportant dans une autre con-
trée , perſuadé qu'en perdant la
vûë de leur pays , ils perdroient
en même - tems cet amour de la
liberté & de l'indépendance qui
les avoit engagés dans tant de ré-
voltes , & qui lui avoit cauſé à
lui-même tant d'inquiétudes &
de fatigues : & afin de les tenir
dans une ſujétion plus étroite ,
il les plaça entre la Perſe & les
Indes, ſur les confins de l'un &
l'autre de ces deux Empires qu'il

132 *Histoire de la dernière*
avoit réduits également sous sa
puissance. On prétend qu'ils é-
toient anciennement Chrétiens,
du Rit Arménien ; mais que pri-
vés du secours & des instructions
de leurs Prêtres & de leurs Doc-
teurs , que Tamerlan leur avoit
enlevés pour les pouvoir amener
plus facilement au Mahométiſme,
ils s'y étoient peu à peu laiffé al-
ler. Au reſte leur nom ſeul ſem-
ble autorifer ce qu'on dit de leur
origine par rapport à l'Albanie,
car comme dans la langue Arme-
nienne on change notre lettre L
en GH , & notre B en V conſon-
ne , des Albans on en a fait les
Aghvans.

La Capitale du pays où Ta-
merlan les transporta, en les tirant
de l'Albanie, s'appelle Candahar,
ville qui eſt également frontière &
de la Perſe à l'Orient, & des Etats
du Mogol à l'Occident. Elle a eu
pendant quelque tems ſes Princes

particuliers , qui ſe maintenoient
par la jaloſie mutuelle des deux
Puiffances , entre lesquelles elle
trouvoit ſituée. Mais enfin Schah-
Abas le Grand, qui a fait autant
de conquêtes par ſon adreſſe que
par ſes armes, trouva une conjonc-
ture favorable pour engager le
Prince qui en étoit maître de ſon
tems , à ſe mettre ſous ſa protec-
tion , comme il le fit, mais à con-
dition que ce ſeroit toujours un
Prince de ſa race qui comman-
deroit dans Candahar , comme
vaſſal & tributaire du Roi de
Perſe.*

Schah-Abas , qui, ſelon la
grande maxime des vrais politi-
ques, étoit religieux obſervateur
de ſa parole , non ſeulement
avec les Princes , mais encore
avec ſes vaſſaux , conſerva la
poſſeſſion de Candahar au Prin-

* Tavernier, Voyages de Perſe, Livre v.
chap. 23.

134 *Histoire de la dernière*
ce qui s'étoit soumis, & continua
le gouvernement à Alimerdan-
Kan son fils, après la mort du Pe-
re. Schah-Sefi petit-fils de Schah-
Abas ayant succédé à son ayeul,
la Cour de Perse changea de ma-
ximes. Comme Alimerdan-Kan
possédoit des richesses immenses
qu'il avoit en grande partie héri-
tées de son pere & de ses ancêtres,
& qu'il faisoit dans son Gouver-
nement plutôt la figure d'un Sou-
verain puissant, que celle d'un
vassal, ne mangeant que dans
de la vaisselle d'or, & ayant un
train presque aussi magnifique
que celui du Roi; les Ministres
qui gouvernoient durant la jeuné-
se de Schah-Sefi, & qui en lui don-
nant de violens ombrages contre
plusieurs des plus grands Seigneurs
du Royaume, l'avoient porté à en
faire mourir quelques-uns des plus
puissans, ne manquèrent pas de
lui inspirer les mêmes soupçons

Révolution de Perse. 135
contre le Prince de Géorgie, ani-
més par l'espérance de profiter de
sa dépouille, plus riche que celle
des autres infortunées victimes de
leur cupidité. La difficulté étoit
de se saisir de ce Prince; mais le
malheur de ceux qui après avoir
été attirés à la Cour, y avoient
perdu la vie, le rendit plus lent
à obéir; & comme il vit que sans
avoir égard à ses remontrances,
on lui dépêchoit sans cesse de nou-
veaux couriers, avec des ordres
pressans de se rendre à Ispahan,
il ne douta plus qu'on n'en voulût
à sa vie, & pour s'assurer un azile
contre la persécution des Minis-
tres de la Cour de Perse, il livra
Candahar au grand Mogol. Mais
il ne voulut rien recevoir de ce
Prince, se contentant de l'hon-
neur qu'il lui fit de lui donner la
première Charge du Royaume,
qu'il a possédée jusqu'à sa mort.
En se retirant chez le Mogol il y

136 *Histoire de la dernière*
avoit porté tant de richesses, que
sans rien prendre de ce Prince, il
vêcut à sa Cour avec plus de
splendeur que personne. Il fit bâtir
à Jehanabad une très-belle maison
avec un fort beau Jardin sur le
bord de l'eau, & c'est, selon Ta-
vernier, qui connoissoit assez les
Indes pour pouvoir en rendre té-
moignage, le plus superbe édifice
qu'il y eut dans les États du Mogol.
Ce Prince étoit surpris qu'Alimer-
dan-Kan, sans tirer de lui aucuns
appointemens, pût vivre avec au-
tant de magnificence qu'il le fai-
soit; mais un jour qu'il l'étoit allé
voir avec les Princesses dans cette
belle maison de plaisance, dont
on vient de parler, la femme de
ce Seigneur fit ouvrir devant ces
Princesses plusieurs coffres pleins
d'or, & leur dit en les leur mon-
trant, que Sa Majesté ne devoit
pas être surprise si son mari n'ac-
ceptoit rien, puisqu'il avoit, com-
me

Révolution de Perse. 137
me elles le voyoient elles-mêmes,
assez de quoi vivre pour lui & pour
ses enfans.

Il en avoit deux à la Cour de
Perse lorsqu'il livra Candahar au
Grand-Mogol; & peut-être ne
l'auroit-on pas poussé avec aussi
peu de ménagement qu'on le fit,
si l'on n'avoit présumé que la con-
sidération de ses enfans, qui é-
toient comme ôtages à Ispahan,
l'empêcheroit de porter les cho-
ses à l'extrémité. Mais comme,
par l'exemple de ce qui étoit arri-
vé à Iman-Kouli-Kan, autre Gou-
verneur de Province, encore plus
puissant que lui, qu'on n'avoit at-
tiré à la Cour avec ses enfans, que
pour les y faire mourir tous en-
semble, il s'étoit persuadé que
loin de sauver la vie à ses deux
fils en se rendant à la Cour, il ne
feroit qu'avancer leur mort avec
la sienne. Il prit donc le parti de se
souver chez le Grand-Mogol en

lui livrant Candahar, abandonnant l'avenir au hazard; & il assura par-là sa vie aussi bien que celle de ses enfans: car au lieu qu'on les eût fait mourir indubitablement avec lui, s'il se fût rendu à Ispahan; la crainte d'aigrir les esprits de la Province de Candahar, & de les rendre irréconciliables en faisant mourir deux jeunes Seigneurs qui descendoient de leurs Princes souverains, obligea la Cour de Perse, qui eseroit de rentrer un jour dans Candahar, non seulement de les ménager, mais de les traiter même avec plus de distinction encore qu'on n'avoit fait auparavant; de sorte qu'ils éprouverent autant de faveur à la Cour du Roi de Perse, que leur Pere en trouva à la Cour du Mogol.

Cette politique de Schah Sefi eut son effet sous son fils & son successeur Schah-Abas II. Car quand ce Prince alla au commen-

cement de son règne assiéger Candahar, les Persans qui étoient dans l'armée que le Mogol envoya au secours, & qui en faisoient la plus grande partie, se souvinrent du bon traitement que la Cour de Perse avoit fait aux enfans d'Alimerdam-Kan, & ne firent pas tout ce qu'ils auroient pu faire pour empêcher Schah-Abas II. de s'en rendre maître, & d'y rentrer comme il fit en 1650. Depuis ce tems-là elle est toujours demeurée à la Perse, malgré toutes les tentatives que fit depuis le grand Mogol Cha-Gehan pour la recouvrer. Il la fit assiéger inutilement trois fois différentes, par deux de ses fils * qu'il y envoya successivement chacun à la tête d'une armée de trois cens mille hommes; & comme dans le chagrin d'y avoir échoué, il eût demandé à Alimerdam-Kan s'il ne

* Sultan Dara, Sultan Sujat.

140 *Histoire de la dernière*
sçavoit point de moyen de le faire
rentrer en possession de Candahar;
ce Seigneur répondit généreuse-
ment qu'il n'en sçavoit point d'au-
tre, que de trouver un second
traître qui la livrât comme il l'a-
voit fait.

Lorsque Schah-Soleïman, fils
de Schah-Abas II. fut monté sur le
trône de Perse après la mort de
son Pere, Aureng-Zeb qui remplis-
soit alors celui du Mogol, & qui,
après être venu à bout de tous ses
projets, avoit peine à laisser plus
long-tems Candahar au pouvoir
de ses ennemis, crut que le des-
ordre des affaires de la Cour de
Perse & la foiblesse du Gouverne-
ment sous un Roi jeune & sans
expérience, lui offroit une occa-
sion favorable d'entreprendre avec
succès la conquête de cette pla-
ce. Il en fut extrêmement tenté,
& s'y seroit laissé aller, s'il n'en
eût été détourné par les sages con-

Révolution de Perse. 141
seils de la Princesse sa sœur, * qui
lui représenta qu'il alloit compro-
mettre la gloire qu'il s'étoit acqui-
se jusques-là; que la prise de Can-
dahar n'étoit pas une chose aisée;
que les armées que Cha-Gehan
leur Pere y avoit envoyées, y
avoient échoué; que comme la
siene n'étoit composée, en gran-
de partie, que de Persans qui ne
le serviroient qu'à regret & l'assis-
teroient mollement dans cette ex-
pédition, il devoit craindre d'y
éprouver le même sort; que s'il
ne terminoit pas avec honneur
cette guerre, ce seroit pour sa ré-
putation une tache qui ne s'effa-
ceroit jamais; qu'enfin il n'y avoit
pas beaucoup à gagner pour lui
dans cette entreprise, & qu'il y
avoit infiniment à perdre. Aureng-
Zeb se rendit à ces raisons, &
quoique toutes les fois qu'il a
envoyé depuis des Ambassadeurs

* Couronnement de Soleïman, page 363.

142 *Histoire de la dernière*
à la Cour de Perse, le premier
article de leur instruction ait tou-
jours été de demander la restitu-
tion de Candahar, cette deman-
de n'étoit regardée que comme
un de ces articles qui n'étoient
que pour la forme, & qui n'em-
pêchoit pas que les deux Rois
ne véussent en bonne intelligen-
ce, quand ils n'avoient point d'ail-
leurs d'autres interêts à démêler.

Ainsi la ville de Candahar de-
meura à la Perse. C'étoit pour ce
Royaume une place d'autant plus
importante, qu'elle en couvroit la
frontiere du côté des Indes, &
qu'il n'y en avoit point de si forte
en Perse, ayant été fortifiée par
des Ingénieurs Européans, que le
grand Mogol Cha-Gehan y em-
ploya pendant qu'il en fut maître.
Comme elle est le grand passage
des Caravanes qui vont de Perse
aux Indes, ou qui en reviennent,
elle s'y enrichissoit par le séjour

Révolution de Perse. 143
que ces Caravanes y faisoient, &
que les Gouverneurs avoient l'art
de prolonger. On peut juger de sa
richesse par le tribut qu'elle payoit
au Roi, qui étoit de douze livres
d'or pour chaque jour de l'année,
sans y comprendre bien d'autres
droits, non plus que les amendes
& les confiscations. Elle se trou-
ve à la même latitude qu'Ispahan,
dont elle est éloignée de trois
cens cinquante lieues Perfannes,
qui selon Chardin* en valent plus
de quatre cens cinquante de nos
lieues Françoises. Comme c'est de
cette ville qu'est parti le coup fu-
rieux qui a abattu une Monarchie
aussi puissante que celle de Perse,
j'ai cru ne devoir rien omettre de
ce qui en pouvoit donner une con-
noissance parfaite. Tavernier en a
donné un plan figuré qu'on trouve
à la fin du V. Livre de ses Voya-
ges de Perse.

* Couronnement de Soléiman, p. 407.

Cette Ville est donc la Capitale de la Province où les Agvans étoient répandus. Ils y vivoient, pour la plûpart, sous des tentes à la maniere des Tartares, étant endurcis au chaud & au froid, & accoutumés à essuyer toutes les rigueurs des saisons. Chez eux, les Maîtres, les Esclaves, les Cheveaux & le Bétail habitent pêle-mêle sous la même tente; & cette nation est si accoutumée à la pourriture & à l'ordure, que si un Cheval vient à crever à côté d'eux, ils l'y laissent pourrir, sans que la puanteur qui en sort, & à laquelle ils font aussi peu d'attention, que s'ils n'avoient point d'odorat, puisse les obliger à le transporter ailleurs.

Ils vivent de peu, comme presque tous les Orientaux, & se contentent de ce qu'ils trouvent, bon ou mauvais. Dans la marche qu'ils firent au travers des déserts, qu'ils

leur

leur fallut passer pour aller à Ispahan; ils n'eurent tous point d'autre nourriture que du bled roti, & leur Général même, l'usurpateur Maghmud, étoit à cet égard sur le même pied que le moindre de ses Soldats. Lorsqu'ils se furent rendus maîtres de Zulfa, Bourg habité par les Arméniens, à un bon quart de lieue d'Ispahan, ils y trouverent du savon qu'ils prirent & mangerent comme du sucre, n'en ayant jamais vû auparavant; car le savon n'entre pour rien en leur lessive, qui est une des plus extraordinaires dont on ait jamais entendu parler. En effet, ils n'en ont point d'autre, que de mettre leur linge dans la bouë & de l'y pâtrir avec les pieds, après quoi ils le lavent dans de l'eau froide. Ils mangent des choux tout crus, comme nous mangeons des laitues & autres herbes en salade.

Nazir-Ulla , l'un des premiers Capitaines de l'armée , se trouvant chez un Marchand Arménien de Zulfa , celui-ci lui présenta un grand vase où il y avoit quelques livres de clous de girofle, le priant d'en goûter. Nazir - Ulla mangea le tout sans autre façon , & quoiqu'il y en eût assez pour en crever , il n'en fut pas seulement incommodé. Ils n'ont point d'autre table pour manger que la terre même , ni d'autre nape que leur pain qu'ils font cuire dans des tourtières en forme de galettes assez minces. Ils mangent la viande à demi-cuite , après l'avoir fait passer sur la flâme ou sur les charbons ; c'est à quoi se réduisent leurs plus grands festins , se contentant avec cela d'un peu d'eau , car ils n'usent point d'autre boisson ; & il n'y a peut-être point de nation qui ait plus d'éloignement pour l'usage du vin.

Leur maniere de s'habiller répond à la grossièreté de leurs mets. Ils portent une robe qui leur descend jusqu'aux talons & qu'ils relevent vers la ceinture. Ils y joignent une espèce de Caleçon fort large & de simple toile ; pour les jambes , elles sont toujours nuës. Les plus accommodés se servent de fouliers ou de pantoufles en allant à cheval , aussi-bien que d'une espèce de bottines d'un cuir très-dur , qu'ils ne quittent plus dès qu'ils les ont chauffées une fois ; de sorte qu'elles y restent jusques à ce qu'elles tombent en lambeaux à force d'être usées. Il est vrai que depuis qu'ils sont maîtres de la Perse , ils ont commencé à prendre l'habit Persan , du moins en partie ; c'est-à-dire qu'ils en ont pris la veste qui ne va que jusqu'aux genoux. Pour le reste de leur habillement, ils n'y ont encore rien changé ; ce qui fait une bi-

148 *Histoire de la dernière*
garrure de magnificence & de gueuserie, qui a quelque chose de risible. En effet, c'est un étrange assortiment qu'une veste d'étoffe d'or, accompagnée d'un large caleçon de grosse toile, & de la chaussure la plus grossière; car voilà comment s'habillent aujourd'hui à Ispahan les plus considérables d'entr'eux, & les premiers de la nation. Avec ces vestes d'or ou de brocard, ils ne font point de façon de s'asseoir à terre les jambes étenduës, sans s'embarrasser s'ils se crottent ou non. La seule propreté dont ils font usage, est de porter au col un morceau de grosse toile assez long & assez large, qui leur descend en devant comme une espee de longue bavette, & dont ils se servent pour se défendre des injures de l'air; mais sur-tout pour couvrir leurs armes quand il tombe de la pluye. A l'égard de la tête qui est rasée,

Révolution de Perse. 149
hors une petite touffe de cheveux qu'ils laissent à côté de chaque oreille, ils n'ont pour la couvrir qu'une maniere d'écharpe dont ils l'enveloppent à plusieurs tours, & dont un bout se rabat sur l'épaule, tandis que l'autre se redresse en forme de crête au-dessus de la tête, ce qui, de la façon qu'ils l'accromodent, a quelque chose d'assez noble. Il n'y a que leurs Santons, qui sont comme leurs Religieux ou leurs Prêtres, qui ne coupent point leurs cheveux; mais aussi ne les peignent-ils jamais. Leur teint n'est pas absolument noir, mais d'un bafané fort brun & tirant sur le noir. Ils sont assez mal faits, mais d'une constitution nerveuse & robuste; d'une adresse & d'une agilité à cheval qui est infinie; jusques-là que s'ils laissent tomber quelque chose à terre, jils le ramassent facilement sans descendre de cheval.

Pour leurs femmes elles vont le visage découvert, contre l'usage de presque tout l'Orient. Elles portent des pendants d'oreilles, soit de verre, soit d'autre matière pareille, qui descendent jusqu'à la ceinture. Elles ont la tête rase de même que les hommes, mais elles y attachent des queues de cheveux qu'elles replient autour de la tête, & qu'elles font retomber jusqu'à terre. Elles usent aussi de caleçons de toile & de bottines; & se couvrent le corps d'une longue robe qu'elles serrent d'une ceinture au-dessous de la mamelle.

Mais pour en venir à ce qui intéresse de plus près la présente Histoire dans le caractère de cette Nation, c'est-à-dire, à ce qui regarde la guerre, il faut convenir qu'il n'y a peut-être point de Nation au monde, qui y ait tant d'inclination, & qui y soit plus exercée & plus endurcie, toute leur

vie presque se passant dans un brigandage continu à la façon des Tartares, & à faire des excursions chez leurs voisins pour les piller.

A l'égard de leur manière de combattre dans une guerre réglée, voici comment ils s'y prennent. Ils placent d'abord à la tête de l'armée, & comme des enfans perdus, ce qu'ils ont de meilleures troupes, qu'ils appellent *Nasackci* & *Pechluwan*, ce qui signifie bouchers & lutteurs. Ceux-ci commencent la charge, & vont fondre impétueusement sur l'ennemi, sans garder ni ordre, ni rang dans leur attaque, ne songeant qu'à l'enfoncer & à ouvrir un chemin au reste de l'armée qui les suit; & qui après ce premier choc, trouve bien moins de résistance. Mais quand l'affaire est une fois engagée, ces *Nasackci* se retirent le long des flancs, à la queue de l'armée, où ils forment

152 *Histoire de la dernière*
une arriere-garde qui n'a plus d'au-
tre emploi que de forcer à com-
battre, ceux qu'ils ont mis aux
mains avec l'ennemi, & d'empê-
cher que personne ne recule. Dès
qu'ils apperçoivent quelqu'un lâ-
cher pied & se retirer, ils tom-
bent sur lui & le font rentrer à
grands coups, ou ils le tuent s'il
n'avance pas. On jugera de la dé-
termination & de la rigueur de
ces gens là, par un trait qui arriva
à l'attaque du Pont Abusabab.
Comme un Soldat qui y avoit été
blessé à la main droite, se retiroit
pour aller se faire panser, un Na-
sackci vint à lui & le fit rentrer
dans les rangs en lui disant de se
battre de la main gauche, s'il ne
le pouvoit plus de la droite, &
ajoutant pour se moquer de lui,
que s'il perdoit encore la gauche,
il mordit l'ennemi avec les dents.
Par cette disposition d'ordre de
bataille, une armée se trouve en-

Révolution de Perse. 153
tre deux feux, ayant d'un côté
l'ennemi en tête, & de l'autre son
arriere-garde à la queue, qui lui
ôte tout moyen de retraite; de
forte que c'est une nécessité indis-
pensable pour elle de vaincre ou
de périr. Ce sont ces mêmes Na-
sackci qui sont chargés d'enlever
les corps de ceux qui sont tués
dans le combat; mais pour les
corps de ceux qui ont été tués en
fuyant, on n'en prend nul soin.
Outre l'épée & la pique qu'ils ma-
nient fort bien, ils ont encore le
pistolet qui commence à être as-
sez commun parmi eux. Avant
qu'ils eussent conquis la Perse, ils
étoient à demi-nuds & sans autres
armes défensives que le bouclier,
ou une cuirasse de cuir fort dur
qu'ils mettoient en double. Mais
aujourd'hui ils se servent des belles
cuirasses de fer qu'ils ont trouvées
dans les dépouilles de leurs enne-
mis vaincus. Du reste, autant qu'ils

154 *Histoire de la dernière*
font braves & déterminés en pleine campagne & dans les batailles, autant font-ils lâches & mols dans les sièges, auxquels ils n'entendent rien : de sorte qu'il y a encore dans les environs d'Ispahan de petites Villes & des Bourgs dont ils n'ont pû jusqu'ici se rendre maîtres; & s'ils ont réduit tout le reste, ce n'a été que par ruse, ou en coupant les eaux, ou par famine, sans qu'ils ayent pû jusqu'ici forcer aucune place.

Mais une des choses qui contribue autant au succès de leurs entreprises, est la discipline exacte des troupes. Il n'y en a peut-être point où les Chefs ayent plus d'autorité & soient mieux obéis. Quoique dispersées dans les différens quartiers d'Ispahan, on les a vûes, dès le premier signal, se rassembler en un instant sous leurs Drapeaux, & du moment qu'elles eurent pris possession d'Ispahan,

Révolution de Perse 155
la sûreté fut si grande dans la Ville, que les habitans auroient pû porter leur argent dans la main ou sur la tête, sans craindre aucune violence de leur part. Dans le tumulte qui arriva lorsque le Sultan Afzarff, qui régne aujourd'hui, fut mis sur le trône à la place de Maghmud, & durant lequel les Aghvans en vinrent aux mains les uns contre les autres, tout le peuple d'Ispahan ferma les boutiques & se tint renfermé dans ses maisons; mais le trouble ne fut pas plutôt appaisé, que le nouveau Sultan envoya, dès le jour même, ordre d'ouvrir les boutiques, sous peine d'une grosse amende, ce qui fut aussitôt exécuté, sans que le moindre Bourgeois en souffrit.

Le traitement qu'ils font à ceux qui deviennent leurs captifs par le droit de la guerre, n'a rien de la Barbarie de la plûpart

156 *Histoire de la dernière*
des autres Nations de l'Orient;
Ils regardent comme une inhu-
manité atroce, & dont ils ont hor-
reur, l'usage de ceux qui les ven-
dent pour esclaves. Il est bien vrai
qu'ils les regardent chez eux sur ce
pied-là, & qu'ils se font servir par
eux; mais outre que dans le tems
même de leur servitude ils les
traitent avec bonté & en ont du
soin; ils ne manquent jamais, pour
peu qu'ils en soient contents, de
leur rendre la liberté au bout d'un
certain tems: autant differens des
autres peuples de l'Asie à cet é-
gard, que par leurs bonnes mœurs.
On ne peut, en effet, leur repro-
cher aucun de ces excès d'incon-
tinence & de dissolution si com-
muns chez leurs voisins; & s'il y
en a parmi eux qui ayent quelque
foiblesse en ce genre, du moins
cela n'éclate-t-il pas, & ils s'en
cachent comme d'un vice qui
n'est ni ordinaire, ni autorisé dans
leur pays.

Révolution de Perse. 157

Tel est le caractère de cette
peuplade d'Aghvans, qui vient
de conquérir la Perse, & qui n'au-
roit vrai-semblablement jamais
pensé à former un dessein de cet-
te importance, s'il ne s'étoit trou-
vé parmi eux un homme d'un gé-
nie au-dessus de la Nation, & qui
de loin a sçu si bien disposer les
choses, qu'il a laissé son fils en état
de consommer ce qu'il n'avoit fait
qu'ébaucher, & ce qu'il n'auroit
peut être jamais lui-même osé
pousser si loin.

Celui dont je veux parler est le
celebre Myrr-Weis, pere de Myrr-
Maghmud qui a détrôné Schah-
Husseïn, Roi de Perse, & oncle pa-
ternel de Myrr-Afzraff, qui a suc-
cédé à Maghmud. L'Auteur de la
Relation inserée dans le Mercure
de Novembre 1726. étoit mal inf-
truit quand il l'a représenté com-
me un homme né de la plus vile

158 *Histoire de la dernière*
populace. La figure qu'il faisoit à
Candahar, il y a vingt-cinq ans,
& la qualité de Myrr, c'est-à-dire,
de Seigneur, qu'il portoit alors,
montre assez que ce n'étoit pas un
homme de néant; & certainement
s'il eût été d'une naissance aussi
basse, que le dit la Relation que je
viens de citer; ou bien il n'auroit
guères été en état de donner les
ombrages qu'en prit le Gouver-
neur de Candahar, ou du moins
on n'auroit pas eu pour lui tant
de ménagement, malgré les soup-
çons qu'on avoit contre sa con-
duite.

Ce Gouverneur de Candahar,
qui fut le premier à qui la condui-
te de *Myrs-Weis* devint suspect,
étoit *Georgi-Kan*, Prince de Geor-
gie. Ce Prince après avoir gou-
verné quelque tems la Georgie en
qualité de *Kan* ou de Gouverneur
nommé par le Roi de Perse, qui,
selon les anciennes capitulations

faites avec le grand Schah-Abas,
ne peut mettre d'autres Gouver-
neurs dans la Georgie qu'un Prin-
ce de cette Maison, se lassant de
cette dépendance, & profita de
la foiblesse de la Cour de Perse
pour s'affranchir du joug & ren-
trer dans tous les droits de Sou-
veraineté dont avoient jouï ses
ancêtres. Il étoit grand Capitaine,
& l'Armée qu'on envoya contre
lui, dès qu'on fut informé de sa
révolte, ne l'auroit pas mis à la
raison, si on ne l'eût attaqué qu'à
force ouverte; mais l'argent qu'on
fit couler dans les mains des
principaux Seigneurs du pays,
& qui sont distingués par le titre
d'*Eristaw*, fit ce que les forces
de Perse n'auroient pû faire. Tous
ces Grands se retirèrent avec
leurs troupes; & le Prince s'en
voyant abandonné, n'eut d'autre
parti à prendre que celui de la
fuite, en attendant qu'il pût né-
gocier son retour, & faire sa paix.

C'est à quoi il eut d'autant moins de peine à parvenir, qu'il y fut aidé du crédit de son frere qui étoit à la Cour, où il exerçoit la charge de *Divan-Beg*, ou de Souverain de la Justice : Charge qui est une des premières du Royaume. Il obtint donc par son moyen, le pardon de sa révolte, & fut rétabli dans son Gouvernement. Mais comme sa conduite passée le rendoit toujours un peu suspect à la Cour, on profita d'une occasion qui se présenteoit pour l'éloigner de la Georgie, par une commission honorable qu'on lui donna à l'autre bout du Royaume. Ce fut un Ambassade du Grand Mogol, qui fit naître cette occasion.

Ce puissant Prince, qui depuis plus de cinquante ans qu'il avoit perdu Candahar, ne faisoit d'autre usage des prétentions qu'il avoit sur cette Ville, que de les mettre sur le tapis toutes les fois qu'il

qu'il vouloit inquiéter les Rois de Perse, envoya une grande & superbe Ambassade à Schah-Husein, dans les premières années du règne de celui-ci, pour lui redemander cette place. La Cour de Perse qui prit cette demande pour une menace de guerre, songea à se fortifier sur la frontière du côté du Mogol, & choisit pour y commander le même Georgi-Kan, qu'on venoit de rétablir dans la Georgie. Personne n'étoit plus capable que lui d'assurer la frontière contre les entreprises du Mogol, & d'ailleurs sa capacité & sa valeur qui donnoit de l'inquiétude à la Cour, tandis qu'il commandoit dans la Georgie, pouvoit être employée sans danger à l'autre extrémité du Royaume. Il reçut donc ordre de partir avec ses troupes, & de se rendre à Candahar, pour commander dans la Province, & veiller sur les mouve-

mens qui se pourroient faire de la part du Mogol; & cependant Kof-trou-Kan, son neveu, fut nommé pour être son Lieutenant dans la Georgie, & la gouverner en son nom.

Georgi-Kan se conduisit dans ce nouveau Gouvernement tout-à fait à la satisfaction de la Cour, dont il y suivit exactement les intentions. Car comme on n'y vouloit point de guerre, & qu'on l'avoit envoyé à Candahar, moins pour faire la guerre que pour ôter au Mogol tout prétexte & toute envie de la faire; il s'appliqua d'un côté à mettre si un bon ordre au dedans de la Province, que le Mogol ne pût point espérer de la surprendre, & de l'autre à contenir l'inquiétude des Peuples qu'il avoit à gouverner, c'est-à-dire, des Aghvans, & à les empêcher sur-tout de faire sur les terres du Mogol, ces courses qu'ils se per-

mettoient souvent, & dont ce Monarque auroit pû se faire un titre de repesailles pour envoyer une armée contre la Province. Une conduite si sage, & qui empêcha que rien ne remuât ni au dedans, ni au dehors, le reconcilia totalement à la Cour; mais ce qui acheva d'effacer tous les anciens soupçons, & de lui acquérir même de la confiance, ce fut les avis qu'il donna au sujet de *Myrr-Weis*, & qui ne pouvoient partir que d'un Ministre aussi zélé pour l'intérêt de l'Etat, qu'habile & clairvoyant dans ce qui pouvoit l'intéresser.

Comme la Ville de Candahar, qui sert de rempart à toute la Province, est la place la plus forte qu'il y ait en Perse, Georgi-Kan conçut bien-tôt qu'il n'y avoit rien à craindre pour cette Province, du côté du Mogol, tant que le dedans y seroit tranquille. C'est ce

qui lui fit tourner sa principale attention sur la Nation même qui l'habitoit & dont il étudia le caractère & l'humeur. Il connut que c'étoit un Peuple inquiet & remuant, naturellement guerrier qui ne se plaisoit qu'à faire des excursions chez ses voisins, & à qui il ne manquoit, braves & déterminés comme ils l'étoient, qu'un chef pour se rendre aussi redoutables à leur Maître, dès qu'ils connoitroient leurs forces, qu'ils se l'étoient rendus aux frontières de leur Province. *Myrr-Weis* lui parut tout propre à faire ce personnage. Il tenoit un des premiers rangs à Candahar, où il exerçoit la Charge de *Chielentar*, c'est-à-dire, d'Intendant préposé à la levée des deniers pour le tribut qu'on payoit au Roi; & il faisoit son emploi avec une noblesse, un désintéressement & une douceur qui lui avoit gagné l'affection du peuple,

Il possédoit de grandes richesses & s'en servoit à propos pour obliger le plus de gens qu'il pouvoit, & se faire des amis & des créatures. Ses libéralités étoient d'autant plus dangereuses, qu'elles étoient accompagnées de cet air gracieux & affable, qui fait tant d'impression sur le menu peuple, & dont il est presque toujours la dupe; aussi en étoit-il adoré.

Le Prince *Georgi-Kan*, ne se fut pas plutôt aperçu de la manœuvre, qu'il en prit ombrage, & après avoir informé la Cour de ses soupçons, il crut ne pouvoir rien faire de plus important pour la feureté de la Province, que de l'en éloigner en l'envoyant à *Is-pahan*. En Turquie on n'y eût pas fait tant de façon; & un ordre précis d'envoyer la tête de *Myrr-Weis*, auroit mis le Gouverneur & la Cour hors d'inquiétude à son sujet; mais en Perse où l'autorité,

166 *Histoire de la dernière*
toute despotique qu'elle est, s'exerce avec plus de douceur & de moderation, il fallut prendre d'autres mesures. Le Gouverneur se contenta donc de le faire conduire à la Cour, non, à la vérité, comme prisonnier, mais pourtant il le fit éclairer d'assez près, pour qu'il ne pût pas aisément s'échapper. Il manda en même-tems au Roi, que s'il avoit envie de se conserver cette Province, il se donnât bien de garde de permettre jamais que *Myrr-Weis* retournât à Candahar.

C'étoit un coup d'Etat, comme l'événement ne l'a que trop justifié, que celui que venoit de faire *Georgi-Kan*; & *Schah-Husseïn* seroit encore sur le trône, s'il ne se fût point écarté de ce que ce sage Gouverneur lui conseilloit; mais *Myrr-Weis*, rendit bien-tôt inutile, par ses insinuations, la précaution & les avis du Gouverneur.

Comme il arriva à la Cour avec la notte d'un homme dangereux & suspect, il n'y parut d'abord qu'avec le caractère de *Gioz-Tutzak*, c'est-à-dire, au rang de ceux qu'on y garde à vûe; mais il n'eût pas eu plutôt le tems de remuer & de reconnoître le terrain, que mettant en œuvre son génie souple & pliant, ses manières flatteuses & prévenantes, & vivant avec une certaine splendeur qui donne toujours du crédit dans les Cours, trouva moyen par les amis qu'il se fit, d'effacer les préjugés fâcheux que le Gouverneur de Candahar avoit inspirés contre lui; & si, en partie par considération pour *Georgi-Kan*, on ne voulut pas le renvoyer chez lui, du moins ne fut-il plus éclairé à la Cour, comme un homme suspect, & il y demeura comme un courtisan ordinaire, mais il étoit un de ceux qui y trouvoient le plus d'agrément.

La dépense qu'il y faisoit & que les grands biens dont il jouissoit, le mettoient en état de soutenir, lui avoient donné accès chez tout ce qu'il y avoit de plus grand à Ispahan. Il n'y avoit point de maison de Ministre, ou de Seigneur du premier ordre, où il ne fût agréablement reçu, & où l'on ne le vît de très-bon œil; de sorte que tout autre en sa place, qui n'auroit cherché que de la considération à la Cour, auroit été très-satisfait de sa destinée. Mais Myrr-Weis qui avoit des vûes bien plus relevées, ne regardoit cette considération que comme un moyen propre à faciliter son retour dans sa patrie. C'est à quoi il travailloit peu-à-peu; & cependant pour mettre à profit le séjour forcé qu'on lui faisoit faire à Ispahan, & cette espece d'exil où on le tenoit à la Cour, il s'attacha à la bien connoître, & à faire usage des

Révolution de Perse. 169
des lumieres qu'il y puisoit.

L'opposition & l'antipathie des deux factions qui la partageoient, ne pouvoit pas échaper plus long-tems à la pénétration d'un homme aussi clairvoyant & aussi délié qu'il l'étoit. Il ne s'en fut pas plutôt aperçu qu'il résolut d'en tirer avantage en s'insinuant dans les deux partis; & il prit sur cela si bien ses mesures, & sçut si habilement couvrir son jeu, qu'il ne fut jamais suspect à aucun des deux. Quand il se trouvoit avec des gens qui étoient de la même faction que le Prince Géorgi-Kan, il n'y avoit point d'éloges qu'il ne fit de sa personne. C'étoit, selon lui, un Prince du premier mérite, un des plus fidèles serviteurs du Roi, & des plus zélés pour la tranquillité publique. Jamais Gouverneur n'avoit fait paroître tant de prévoyance, tant d'attention, ni tant d'intégrité; enfin c'étoit un homme

170 *Histoire de la dernière*
né pour le bonheur public, &
qui, par la seule terreur de son
nom, & par l'idée qu'on avoit de
sa capacité & de sa valeur, avoit
tenu le grand Mogol en respect,
& l'avoit empêché de remuer. Il
disoit tout cela d'un air si naturel
& si persuasif, que le *Divan-Beg*,
frere de *Georgi-Kan* en fut lui-
même la dupe, & ne put s'empê-
cher de gronder son frere dans ses
lettres, de ce qu'il avoit maltraité
& tâché de rendre suspect l'hom-
me du monde qui lui étoit le plus
dévoué, qui parloit de lui fort
avantageusement, & qui étoit son
Panegyriste à la Cour.

Mais quand il se rencontroit
avec des gens de la faction con-
traire, & avec qui il crût pouvoir
s'ouvrir confidemment sur le cha-
pitre du même Prince, il chan-
geoit bien de langage. C'étoit
alors un homme dévoré d'ambition,
& qui machinoit quelque

Révolution de Perse. 171
entreprise contre l'Etat. Il ne l'a-
voit éloigné de Candahar, disoit-
il, que parce qu'il le regardoit
comme un surveillant qui voyoit
trop clair dans ses desseins, &
comme un serviteur trop zélé à
son gré pour les intérêts du Roi,
& trop porté à maintenir ses com-
patriotes dans l'obéissance. Il tom-
boit ensuite sur les desordres des
troupes Géorgiennes que ce Prin-
ce avoit menées avec lui, & qui
ne servoient, selon lui, qu'à fou-
ler la Province. A quoi bon entre-
tenir aux dépens du Royaume
une armée flétrie de la tache d'une
rébellion encore toute récente,
& qui ne s'engraisse peut-être à
Candahar, que pour en recom-
mencer une nouvelle? que s'il
falloit absolument tenir une ar-
mée dans cette Province, encore
valoit-il mieux que ce fussent des
Troupes & des Généraux de la
Nation Persiane qui profitassent

172 *Histoire de la dernière*
de l'abondance d'une contrée propre à les enrichir ? & sur cela il pressoit tantôt l'un, tantôt l'autre de penser à ce gouvernement, leur découvrant les moyens qu'il y avoit d'y faire avantageusement leurs affaires & sans bruit, & leur offrant de bonne grace ses services à cet effet. A ces discours qu'il sçavoit placer à propos, il joignoit dans l'occasion ces sortes de présents qui sont bien venus de la part d'un galant homme, & qu'il sembleroit qu'on peut faire, & qu'on peut accepter sans conséquence, quoique presque toujours ils produisent l'effet projeté par celui qui les fait. C'étoit de belles toiles des Indes dont on est fort curieux en Perse, & sur-tout de certaines étoffes de laine qui y sont plus estimées que les étoffes d'or. Riche, comme il l'étoit, il n'épargnoit rien pour avoir tout ce qui se pouvoit trouver de plus fin, de plus exquis &

Révolution de Perse. 173
de mieux travaillé en ce genre ; & il sçut si bien en faire usage auprès de ce qu'il y avoit de plus considérable dans les deux factions opposées de la Cour, qu'il se les acquit également l'une & l'autre. Ce fut par ces voyes adroites, & par ce manège délié, qu'il détruisit absolument toutes les préventions où l'on avoit été à son égard ; & que d'homme suspect, & presque prisonnier d'Etat qu'il étoit en arrivant à la Cour, il parvint à s'y faire considérer comme un homme de confiance, & à avoir grande part dans les bonnes grâces du Roi, qui le voyoit d'aussi bon œil que ceux de ses courtisans pour qui il avoit le plus d'inclination.

Dès que *Mirr-Weis* se vit si accrédité à la Cour d'Isphahan, il crut que rien ne contribueroit plus à confirmer la bonne opinion qu'on y avoit prise de lui, qu'une

bonne œuvre d'éclat, qui pût lui donner un air de dévotion, & le faire regarder comme un homme zélé pour sa religion & pour son salut. Un pèlerinage à la Mecque étoit tout propre à produire cet effet, & à cacher de plus grands desseins encore, que nous développerons dans la suite.

Ce pèlerinage est un point des plus recommandez dans la Loi de Mahomet; c'est même un précepte pour ceux qui ayant moyen de le faire, n'en sont point empêchez d'ailleurs par de grandes Charges & des emplois considérables qui ne leur permettent pas de s'absenter. Comme Mahomet est également tenu, & chez les Persans & chez les Turcs pour le véritable Envoyé de Dieu, & que leur division ne tombe que sur le successeur de ce faux Prophète, le précepte du pèlerinage de la Mecque les regarde tous

également; mais il s'en faut bien que cette dévotion soit aussi en vogue dans la Perse, qu'elle l'est dans la Turquie & dans le reste du monde Mahometan, sur-tout depuis le règne de Schah-Abas le Grand, qui n'omit rien pour la décréditer & en détourner ses sujets.

Ce Prince, à l'attention de qui rien n'échappoit de tout ce qui pouvoit le moins du monde intéresser ses Etats, s'aperçut que ces sortes de pèlerinages à la Mecque & à Medine ne se faisoient point, qu'il ne sortît beaucoup d'or de son Royaume, parce que les Pèlerins n'y portoient que des ducats d'or, tant pour satisfaire aux tributs qu'exigent les Turcs & les Arabes, sur les terres desquels il faut nécessairement passer, que pour les autres frais du voyage. Pour remédier au préjudice qu'il en recevoit; il imagina, non pas

176 *Histoire de la dernière*
de retrancher ces pèlerinages, ce
qui n'auroit servi qu'à effaroucher
l'esprit du peuple toujours jaloux
de ses superstitions, mais d'en
changer le terme, & de tourner
la dévotion de ses sujers vers un
autre objet qui ne les obligéât
point à sortir de ses Etats. Il fit
choix pour cela d'un lieu nommé
*Meszar** dans la Province de Co-
rassan, & y bâtit en l'honneur
d'un de leurs Imans qu'ils ont en
grande vénération, une Mosquée
superbe, qui s'appelle *Iman-Reza*,
du nom de cet Iman. Comme
il sçavoit que la dévotion du peu-
ple se laisse prendre volontiers à
la décoration extérieure & à la
magnificence des ornemens, il
n'épargna rien de tout ce qui pou-
voit la distinguer de ce côté-là,
jusqu'à en couvrir le dôme de
lames d'or. Il y attacha en même

* Tavernier le nomme *Meched*, & Chardin
Merched.

Révolution de Perse. 177
tems des revenus considérables
pour l'entretien des Prêtres qui de-
voient la desservir; & parce que
rien ne fait tant d'impression sur
l'esprit des sujers que l'exemple du
Prince, il voulut lui même faire
ce pèlerinage en personne, suivi
de toute sa Cour, & avec toute
la pompe qui a coûtume d'accom-
pagner la Majesté Royale. Les
Courtisans persuadés qu'ils ne pou-
voient mieux faire leur cour à leur
Maître, qu'en contribuant à ac-
créditer une Mosquée qu'il venoit
d'élever contre celle de la Mec-
que, ne manquèrent pas à leur re-
tour de faire grand bruit des mi-
racles prétendus d'*Iman-Reza*,
mais que les gens sensez abandon-
nèrent à la crédulité du peuple qui
les prit pour bons, & qui portant
déformais ses vœux de ce côté-
là, se desaccoûtuma peu-à-peu
du pèlerinage de la Mecque. Les
successeurs de Schah-Abas suivirent

rent ce même plan pour détourner de plus en plus leurs sujets d'une dévotion qui étoit regardée comme préjudiciable aux intérêts de l'Etat, de sorte qu'elle y étoit plutôt tolérée que permise ; & quoique Schah-Husseïn se fût un peu relâché à cet égard, comme il l'avoit fait sur les autres maximes de ses prédécesseurs, cependant le pèlerinage de la Mecque étoit demeuré fort décrédité, & peu de gens en Perse étoient tentés de le faire.

Mais cette considération ne pouvoit intéresser *Mirr-Weis*, qui, quoique Mahométan, comme les Persans, étoit d'une Secte différente, & de la même que les Turcs. On distingue les deux Sectes qui partagent tous les Mahométans par les noms de *Sunni*, qui désigne celle des Turcs & des autres Sectateurs d'Omar, & de *Rafi*, qui caractérise celle des

Persans & des autres Sectateurs d'Ali. Les Aghvans en se soumettant à la domination des Rois de Perse, avoient fait insérer dans leurs capitulations, qu'on ne les inquieteroit point sur la Secte à laquelle ils étoient attachez, & on ne leur avoit jamais fait aucune peine à cet égard. Ainsi on ne fut point surpris à la Cour, que *Mirr-Weis* étant bon *Sunni*, eût dévotion d'aller à la Mecque, qui est l'objet de la plus grande vénération pour ceux de cette Secte. On fut au contraire édifié, qu'un homme qui vivoit aussi agréablement qu'il le faisoit à Ispahan, eût la force de se dérober à tous les charmes qui pouvoient l'y retenir, pour suivre les mouvemens de sa dévotion & de son zèle. Il eut d'ailleurs d'autant moins de peine à obtenir son congé pour ce pèlerinage, que loin de le rapprocher de Candahar, il l'en éloignoit de

180 *Histoire de la dernière*
nouveau de quatre ou cinq cens
lieues ; car Ispahan fait presque le
milieu entre Candahar & la Mec-
que , ayant le premier à l'Orient,
& l'autre à l'Occident , en baif-
fant vers le midi.

Voilà donc *Mirr-Weis* parti
pour la Mecque , & ce devôt pé-
lérinage mérite d'autant plus d'at-
tention à son égard, qu'il fut le fon-
dement de tout ce qu'il entreprit
depuis. On doit le regarder com-
me l'époque du premier coup
qu'il porta à la Monarchie de Per-
se , & comme la source de tous
les événemens qui en ont depuis
causé la ruine ; c'est ce que je vais
développer.

Quoique les intrigues & le ma-
nége de *Mirr-Weis* , pendant
qu'il étoit à Candahar , eussent été
justement suspects au Gouverneur,
& qu'il eût eu raison d'en prendre
de l'ombrage ; cependant sa con-
duite n'avoit eu encore rien de

Révolution de Perse. 181

bien criminel. Il y a tout lieu de
croire qu'il n'étoit point dès-lors
fort bien intentionné pour l'Etat ;
mais s'il avoit eu quelques vûes
de révolte & de soulèvement ,
elles étoient encore bien vagues
& bien incertaines , & il est diffi-
cile de croire qu'il eût formé quel-
que plan solide. Il y a beaucoup
d'apparence qu'il n'auroit pas por-
té plus loin ses vûes , si le voyage
forcé qu'on lui fit faire à la Cour,
ne lui eût donné lieu de se défaire
d'un préjugé qui avoit jusques-là
arrêté tous ses projets.

Il avoit toujours assez compté
sur son crédit , sur l'affection du
peuple , sur sa puissance , sur ses
richesses , sur le grand nombre de
ses amis & de ses partisans , pour
se croire en état de faire soulever
la Province & de s'assurer de la
Capitale quand il voudroit. Mais
quand il venoit à se représenter la
puissance énorme du Roi de Per-

182 *Histoire de la dernière*
se, telle qu'il se la figuroit, ses
trésors immenses, ses forces répandues de tous côtés, les armées qu'il entretenoit sur ses frontières, & qui au premier ordre viendroient fondre sur lui & l'accabler; il étoit plongé dans une cruelle agitation. Il regardoit ses projets comme de belles chimères, & les premiers effets d'une tentative de cette nature, comme l'acheminement à sa ruine, & à la servitude de ses compatriotes, qui lui en imputeroient la faute, & l'auroient à jamais en exécration.

Il étoit plein de ces idées & de ces préventions, quand il arriva à la Cour; mais il n'y eut pas été quelque mois, qu'il changea de sentiment. Cette puissance qui lui avoit paru si formidable, tant qu'il ne l'avoit envisagée que de loin, cessa de lui imposer dès qu'il l'eut vûe de près. Il y avoit encore à

Révolution de Perse. 183
la vérité un assez grand nombre de troupes sur pied; mais la plupart mal payées, mal entretenues, dégoutées du service, incapables par leur foiblesse & leur découragement de rien faire de bon, & encore plus par la division des Ministres, dont une partie ne s'occupoit qu'à traverser les projets que formoit l'autre. Au milieu de tout cela, un Roi d'un esprit foible, sans lumière, sans expérience, moins instruit de l'état de son Royaume, que le dernier de ses sujets, livré servilement à des Eunuques qui commandoient sous son nom, & qui étoient plus Rois que lui-même. *Mirr-Weis* qui avoit de la sagacité & un excellent jugement, ne pouvoit assez s'étonner, en voyant de près le desordre des affaires, & la foiblesse du Gouvernement, que l'Etat pût subsister, & il comprit que s'il se soutenoit encore, c'étoit

plus par sa réputation que par ses forces mêmes, & qu'au point d'impuissance où le Royaume se trouvoit, il n'y avoit point de si petite Province qui ne pût secouer le joug impunément & se mettre en liberté, si elle avoit le courage de l'entreprendre.

Les projets de soulèvement qu'il avoit jugés jusques-là impraticables & chimériques, lui parurent alors non-seulement possibles, mais même faciles & infaillibles. Dès ce moment il forma & fixa ses desseins, & le premier qu'il fit en conséquence fut le voyage de la Mecque.

Quelque confiance qu'il pût avoir dans le crédit qu'il s'étoit acquis parmi ses compatriotes, il crut que dans une entreprise aussi importante que celle qu'il méditoit, il falloit les lier à ses intérêts par quelque chose de plus fort encore que l'affection qu'ils
lui

lui portoient, & qui fût de nature à engager indispensablement toute la nation : & comme il n'y a point de lien plus puissant, ni plus efficace que celui de la conscience, il se proposa de tourner sa révolte en guerre de Religion, & de s'y faire autoriser par une Loi, à laquelle les plus modérés même de la nation ne pûssent se dispenser de déferer & de se soumettre aveuglément.

Tel fut le motif de son pèlerinage à la Mecque, où après qu'il eut satisfait aux devoirs de sa Religion, il fit prier les principaux Docteurs qui résidoient tant à la Mecque qu'à Medine, de vouloir bien lui accorder une conférence particulière & secrète, pour les consulter & prendre leur avis sur des scrupules de conscience qui l'inquiétoient depuis long-tems. La conférence fut accordée, & *Mirr-Weis* l'ouvrit

par des présens magnifiques de tout ce qu'il avoit pû apporter de plus riche & de plus beau de Perse, qu'il partagea entre ces Docteurs, après quoi il leur dit, que quoique sa conscience le pressât depuis long-tems de venir au tombeau de Mahomet, il ne leur dissimuleroit point qu'un des principaux motifs qui l'avoient enfin déterminé à entreprendre ce saint & long pèlerinage, avoit été le désir de consulter en leurs personnes les plus sçavans Docteurs de la Loi, & les plus grandes lumières de la Religion Mahométhane : que la situation où il se trouvoit lui & toute sa Nation, réduits sous l'obéissance d'un Prince hérétique, lui avoit fait naître des doutes & des perplexités de conscience, sur lesquelles il n'y avoit qu'une autorité aussi irréfutable que la leur, qui pût le calmer; qu'il sçavoit que leurs déci-

Révolution de Perse. 187
sions étoient reçues comme des Oracles dans toutes les Cours de l'Orient; qu'il les recevrait pour lui & pour ses compatriotes avec la même révérence, & qu'il s'en tiendrait à ce qu'ils auroient prononcé, comme si Mahomet l'eût décidé lui-même:

Ce fut après ce petit préambule qu'il leur proposa ses doutes en forme de cas de conscience; il demandoit par le premier, *si dans l'oppression où les tenoient les Persans, ils pouvoient en conscience profiter de quelque conjecture favorable pour recouvrer leur ancienne liberté par la voye des armes, & s'affranchir d'un joug sous lequel ils étoient gênés dans l'exercice de leur Religion, dont on violoit tous les jours les Loix.*

Par le second, il demandoit *si ils étoient obligés de garder le serment de fidélité, que les premiers de chaque famille avoient été con-*

188 *Histoire de la dernière*
traints par force & sous peine de
morts , de faire à des ennemis
de la Loi Musulmane , tels que les
Persans , sur-tout vû l'inobserva-
tion des conventions stipulées &
des Privileges accordés sous le
sceau du serment prêté par le Roi,
sans qu'on y eût aucun égard de la
part des Persans , qui non-contens
de tous les affronts qu'ils leur a-
voient fait essuyer , venoient tout
de nouveau , pour dernier outra-
ge , de les réduire sous la servitu-
de des Ghiahours * ; que ceux-ci
enlevoient leurs femmes & leurs
filles , emmenoit leurs fils en es-
clavage dans la Géorgie , & les
vendoient ensuite comme on ven-
droit des bêtes. Que de plus on pro-
fanoit & l'on tournoit en dérision
ce qu'il y avoit de plus sacré dans
leur Religion , & que plusieurs

* Terme qui signifie infidèle , & dont se
servent les Musulmans pour insulter les Chré-
tiens.

Révolution de Perse. 189
d'entr'eux , ou forcés par les Géor-
giens , avoient eu le malheur d'ab-
jurer le Mahométisme , ou séduits
& attirés par les Persans , s'étoient
laissés aller à embrasser leur Sette,
ce qui tournoit au grand préjudice
de la Religion Mahométane.

Ces deux cas de conscience
revenoient au même pour le
fond : car supposé qu'il fut dé-
cidé sur le premier , qu'ils pou-
voient en conscience se soulever
contre leur Roi , il est évident
que dès-lors ils n'étoient plus
tenu au serment de fidélité. Mais
apparemment que Myrr-Weis fut
bien aise de mettre les choses
dans le plus grand jour qu'il se
pourroit , & d'avoir occasion , à
la faveur du second cas , de fai-
re un plus long détail des griefs
de sa Nation les plus capables d'é-
mouvoir les Docteurs qu'il con-
sulloit.

Mais cette précaution n'étoit

190 *Histoire de la dernière*
pas bien nécessaire, & l'on peut
dire que dans les sentimens d'a-
version, & même d'une sorte
d'horreur, que les Turcs, & sur-
tout les gens de la Loi chez eux,
ont pour les Persans, par princi-
pe de conscience & de Religion,
ils sont toujours assez disposés à
leur donner le tort en toute cho-
se. Ils les haïssent à un tel point,
qu'ils disent communément qu'il
y a moins de mal, en fait d'homi-
cide volontaire, à tuer quarante
Persans, ou gens de la Secte de
Kass, qu'à tuer un seul Chrétien;
& qu'en fait de guerre légitime,
il y a plus de mérite à tuer un
seul des autres, qu'il n'y en a à
tuer quarante Chrétiens. Outre ce
fond d'aversion que tous les Turcs
en général, portent aux Persans,
qu'ils regardent comme les hé-
rétiques les plus dangereux, &
les plus corrompus de leur Ré-
ligion, les Docteurs de la Mec-

Révolution de Perse. 191
que & de Médine ont encore des
motifs particuliers de ressentiment
& d'inimitié contr'eux, tant à
cause de ce que fit autrefois *Schah-*
Abas le Grand, en établissant le pé-
lerinage de *Meszar*, pour détour-
ner ses sujets de celui de la Mec-
que; que pour l'excommunica-
tion authentique que les mêmes
Docteurs fulminèrent autrefois
avec éclat contre les Persans, à
la sollicitation d'Amurath, à qui
Schah-Abas, faisoit la guerre a-
vec avantage. Dans l'embarras
où se trouva le Turc, il imagina
que rien ne seroit plus propre à
rendre le courage à ses troupes,
& à les animer contre les Persans
leurs ennemis, que de faire pu-
blier contr'eux de la manière la
plus éclatante, une espede de *croi-*
sade, accompagnée de toutes
sortes d'excommunications & de
malédiction; & comme les I-
mans ou Prêtres & Docteurs de

192 *Histoire de la dernière*
la Loi qui résident à Medine & à
la Mecque, sont en singulière vé-
nération, non-seulement en Tur-
quie, mais encore dans tout l'O-
rient; ce fut eux qu'il voulut qui
fissent en leur nom cette publica-
tion. Elle est trop étendue pour
la rapporter ici tout au long; il
suffira de dire, qu'entre les griefs
qui y sont déduits & articulés ils
reprochent aux Persans de ne
croire pas qu'à l'*Abdest* ou lave-
ment, *il soit permis de laver le pied*
tout nud, mais seulement de passer
legerement l'eau par dessus, de ne
couper jamais leurs moustaches,
mais seulement la barbe du men-
ton, qui est le plus honnête orné-
ment de l'homme, & encore de
la couper comme il leur plaît,
d'employer pour leurs souliers &
leurs chausses la sainte couleur
verte, consacrée à la bannière de
Mahomet, & de porter le turban
rouge. Et enfin après avoir déclai-
ré

Révolution de Perse. 193
ré qu'ils sont notés comme hérési-
ques en soixante & dix endroits de
l'*Alcoran*, qu'ils sont devenus
abominables, qu'ils sont l'*égout*
de toute sorte d'impuretés & de
péchés, qu'ils sont les plus insolens
& les plus irréconciliables ennemis
que les Turcs ayent au monde; le
Mufti conclut en ces termes. *

» C'est pourquoi en vertu de l'au-
» torité que j'ai reçue de Maho-
» met même, & à cause de vos
» méchancetés & de votre incré-
» dulité, je prononce hautement
» qu'il est permis à un chacun des
» croyans, de quelque Nation qu'il
» soit, de vous tuer, de vous dé-
» truire & de vous exterminer. Si
» celui qui tue un Chrétien rébelle
» fait une chose agréable à Dieu,
» celui qui tue un Persan en fait
» une qui mérite une récompense
» soixante & dix fois plus grande.

* Histoire de l'état présent de l'Empire
Ottoman, en 1670. Liv. II. chap. 10.

» J'espere aussi de la Majesté Di-
 » vine , qu'au jour du Jugement ,
 » elle vous fera servir d'âne aux
 » Juifs , & que cette misérable
 » Nation , qui est le mépris du
 » monde , vous montera & vous
 » menera au trot en Enfer.

Quoique Schah-Abas qui se trouvoit noté personnellement dans cette Excommunication , ne fût pas d'un caractère à se mettre fort en peine des Anathêmes de la Mecque ; cependant il ne voulut point demeurer en reste avec les Turcs sur ce point-là : & afin de leur rendre malédiction pour malédiction , il les fit à son tour solennellement excommunier par son *Szickeliglam* , c'est le Grand-Pontife de Perse ; & en repesailles de l'imprécation faite contre les Persans , pour qu'ils pussent servir de monture aux Juifs allant en Enfer ; on en employa contre les Turcs une

encore plus insultante , souhaitant que les excréments des Arméniens pussent être sur la tête d'Omar , qui est celui que les Turcs reconnoissent pour le vrai successeur de Mahomet , & le plus grand Prophète de leur Loi après lui. Cette imprécation se continue encore aujourd'hui en Perse ; & toutes les fois que les Moulahs appellent du haut des Mosquées le peuple à la priere , c'est par cette aspiration dévote qu'ils finissent leur invitation.

De tout ceci il est aisé de présumer , que Myrr-Weis jouoit à jeu sûr en s'adressant aux Imans de la Mecque , & que c'étoit proprement faire faire le Procès aux Persans par leurs parties. Aussi eût-il, de la part de ces Docteurs , toute la satisfaction qu'il s'en étoit promis , non-seulement on décida totalement selon ses intentions , mais on lui donna encore la déci-

196 *Histoire de la dernière*
sion ou le *Fetfa* * par écrit, si-
gné des Docteurs, scellé du sceau
de la Mecque, & revêtu en un
mot, de toutes les formes qui
pouvoient le rendre plus authenti-
que.

Ce fut avec cette pièce im-
portante que Myrr - Weis reprit
le chemin d'Ispahan, plus con-
tent du fruit de son voyage, que
jamais ne l'eût été aucun Pelerin
de la Mecque. Son retour fit éga-
lement plaisir aux deux factions
opposées de la Cour, dont cha-
cune le comptoit au nombre de
ses Partisans; & il acheva de se
les concilier encore plus par des
présens de diverses curiosités qu'il

* C'est de ce nom qu'on appelle en Turquie
la résolution que le Mufti donne lorsqu'il est
consulté sur quelque affaire, soit d'Etat, soit
particulière. La question bien établie, & mise
sur le papier en peu de mots, il met son ju-
gement au bas par un *oui*, ou par un *non*, ou
d'une autre manière fort courte, & ce Juge-
ment s'appelle *Fetfa*, après quoi il ajoute,
Dieu le sçait mieux.

Révolution de Perse. 197
avoit rapportées de son pelerina-
ge, & sur-tout de baume de la
Mecque, qui est le plus précieux
& le plus recherché dans tout l'O-
rient.

Cependant quoique depuis
qu'il se trouvoit muni de la dé-
cision de la Mecque, il lui tar-
dât fort de se voir en situation
d'en faire usage pour l'exécution
de ses projets; il se donna bien
de garde de laisser échapper le
moindre signe d'empressement
pour son renvoi à Candahar. Au
contraire, il ne parut jamais plus
indifférent à cet égard, que lorf-
qu'il eut le plus de passion d'y re-
tourner, & le plus de raison d'y
souhaiter son retour. Il sembloit
même à l'entendre, qu'il avoit
pris goût désormais pour le séjour
d'Ispahan, & il parloit souvent
d'y faire venir sa famille. C'est
ainsi que par des dehors d'indiffe-
rence il amusoit la Cour, en at-

endant quelque conjoncture favorable, dont il pût profiter pour en sortir. Il se promettoit bien de ne pas laisser échapper la première qui se présenteroit; mais il ne prévoyoit pas qu'il dût s'en présenter si-tôt, lorsqu'à l'occasion de l'affaire du monde qui paroît la plus frivole, il trouva moyen de forcer le Roi & ses Ministres de le renvoyer à Candahar, comme l'homme de confiance de la Cour, & sur le zèle & l'habileté, duquel elle fondoit le plus la conservation de son autorité dans toute cette frontière.

Il arriva en ce tems là à Szamachi * un Ambassadeur qui venoit à la Cour de Perse, de la part du Czar de Moscovie. L'Am-

* Tavernier & Chardin écrivent *Chamaky*, mais j'ai suivi dans l'orthographe de ce mot, l'Auteur de mes Mémoires. Le Gouvernement de Szamachi embrasse une partie de la Médie Australe, & une autre de l'Hircanie.

bassadeur nommé Israël Orii, étoit un Aventurier Arménien de nation, natif de Kapanlu en Perse, qui après avoir parcouru la France, l'Italie & l'Allemagne, vendant du Caffé dans les armées, se fit enfin Soldat dans les troupes de l'Empereur Leopold, & y parvint à quelque petit grade d'Officier. Comme il étoit intrigant, il trouva accès chez les Ministres de la Cour de Vienne; & parce qu'il entendoit assez bien les principales langues qui sont en usage dans l'Orient, on l'envoya à Constantinople, pour pressentir la disposition des Turcs sur la Paix qu'on vouloit leur proposer, & qui fut depuis conclue par le Traité de Carlovits. Il passa ensuite au service du Czar, qui le fit Colonel dans ses troupes, & qui n'ayant pas été compris dans le Traité de Carlovits, l'employa à son tour à Constantinople pour négocier un

200 *Histoire de la dernière*
accommodement avec les Turcs,
ne voulant pas l'avoir sur les bras,
tandis qu'il feroit la guerre au Roi
de Suède, qu'il projettoit d'atta-
quer incessamment.

Cet Arménien ayant conduit la
négociation au contentement du
Czar, il lui demanda pour ré-
compense de ses services l'Ambas-
sade de Perse, comme le
moyen le plus propre qu'il eût pû
imaginer pour s'enrichir en peu
de tems, parce que les Ambas-
sadeurs ne payant point de douane
en Perse, il se proposoit d'y
porter avec lui, comme il le fit,
une grande quantité de marchan-
dise les plus précieuses, sur les-
quelles, moyennant l'affranchif-
sement des péages ordinaires, il
y avoit un gain très-considérable
à faire. Dès qu'il eut obtenu du
Czar l'Ambassade qu'il deman-
doit, il courut à Vienne, où en
mémoire de ses services passés, il

Révolution de Perse. 201
obtint encore des Lettres de l'Em-
pereur pour le Roi de Perse. De-
là il se transporta à la Cour de
Rome, où en se donnant pour un
homme de la première considé-
ration, & qui avoit tout crédit
chez les Arméniens Schismati-
ques, qu'il se faisoit fort de ra-
mener au giron de l'Eglise, il par-
vint à arracher un Bref de Cle-
ment XI. pour le même Roi.

Muni de toutes ces pièces il
arrive à Szamachi avec un très-
grand cortège, tant d'Arméniens
qui fournissoient aux frais de
l'Ambassade, que de Moscovites
qui étant destinés pour la garde
des Vaisseaux que le Czar avoit
dans un Port de la Mer Caspien-
ne peu distant de Szamachi, l'ac-
compagnerent jusqu'à cette Ville,
pour donner plus de lustre à
l'Ambassade. Je n'entrerai point
ici dans le détail de la conduite
de cet Arménien, plus Marchand



202 *Histoire de la dernière*
qu'Ambassadeur, & je n'en rapporterai que ce qui a rapport à mon sujet. On ne sçauoit croire combien cette Ambassade, quelque peu importante qu'elle fût dans le fond, jetta l'allarme dans la Cour d'Isphahan: deux choses principalement y contribuerent. La première, le grand nombre de gens qu'il avoit à sa suite, & qui se réduisoit pourtant à deux cens personnes quand il vint à Isphahan: La seconde, quelques discours qu'il avoit tenus assez publiquement à Szamachi, où il se disoit issu des anciens Rois d'Arménie, & laissoit entendre qu'il ne renonçoit pas à ses droits. Tout cela effraya la Cour de Perse, qui ne crut pas qu'un Arménien né sujet du Roi appuyé d'un Prince aussi puissant que le Czar de Moscovie, & avec une suite aussi nombreuse que celle qu'on mandoit qu'il avoit à Szamachi, vint

Révolution de Perse. 203
en Perse avec tant d'éclat, sans quelque dessein caché. Comme cet Ambassadeur s'étoit vanté entre autres choses, qu'il feroit chasser de Perse tous les Missionnaires en faisant connoître à la Cour, que les recommandations & les Lettres des Princes Chrétiens, à la faveur desquelles ils avoient trouvé de la protection en Perse, étoient toutes pièces fausses & supposées: discours qu'il tenoit volontiers pour faire plaisir aux Arméniens, qui, comme Schismatiques, ne vouloient pas de bien aux Missionnaires des Européens, qui s'intéressoient à eux-cy, & sur-tout un François* envoyé à la Cour de Perse par le feu Roi, pour les intérêts du Commerce, crut qu'il ne pouvoit rendre un plus grand service à la Religion, qu'en détournant la Cour de recevoir l'Ambassadeur.

* M. Michel.

Il se servit pour cela de l'alarme qu'on y avoit pris des discours de cet Arménien ; & loin de la diminuer il l'augmenta encore en faisant valoir quelques bruits qui couroient sur des prédictions prétendues , dont les Arméniens se flattoient , comme étant contenues dans leurs Archives , & où il étoit dit, que le Royaume d'Arménie se devoit relever & rétablir un jour sous la protection des Moscovites. On joignit à ces prédictions , pour rendre encore l'alarme plus pressante , l'anagramme de l'Ambassadeur , en montrant que dans Israël Orii , on trouvoit qu'il seroit Roi.

Tout cela réussit, à la vérité, mais produisit à la Cour un effet tout contraire à celui qu'on s'étoit proposé ; car dans l'alarme qu'on y conçut des projets prétendus de cet Ambassadeur , on crut qu'il y auroit moins à craindre

en l'attirant à Ispahan , qu'en le laissant dans la Province ; outre qu'on ne pouvoit renvoyer l'Ambassadeur , sans choquer le Czar son Maître, qu'on ne vouloit point irriter , sur-tout depuis la supériorité que ses victoires lui avoient donnée sur les Suédois.

Le Gouverneur de Szamachi reçut donc ordre de faire partir l'Ambassadeur pour Ispahan, où il fut reçu avec toutes sortes d'honneurs & de distinction. Il y fit très-bien ses affaires par rapport à son commerce ; se ménageant d'ailleurs assez bien entre les Arméniens & les Européens qui se trouvoient à Ispahan. Il mourut plusieurs années après à Astracan, bon Catholique , à la confusion des Evêques de la Nation , qu'il ne voulut point écouter ; & emporta avec lui dans le tombeau les espérances prétendues du rétablissement futur du Royaume

d'Arménie. C'est ce que j'ai cru devoir rapporter ici en peu de mots, pour ne laisser rien à désirer au Lecteur sur les suites d'une Ambassade, qui ne fit pas grand mal à la Perse du côté qu'elle le craignoit, mais qui en produisit dans la suite un irréparable d'un autre côté, par l'usage que Myr-Weis scût faire de l'émotion que cet événement avoit causée à la Cour.

Cet homme adroit, qui avoit seul plus de sens, que tous les Ministres de la Cour ensemble, ne comprenoit point comment des gens qui étoient à la tête des affaires, dans un grand Royaume tel que celui de Perse, pouvoient prendre l'allarme sur quelque chose d'aussi chimérique que tout ce qui se débitoit au sujet de l'Ambassade & de l'Ambassadeur Arménien; & rien peut-être ne l'enhardit davantage à l'exécu-

tion de ce qu'il méditoit depuis long-tems, que le mépris qu'il en conçut pour la Cour de Perse, & pour ses Ministres. Mais quelque chimériques & quelque frivoles que fussent les desseins dont on s'allarmoit, il résolut, puisque la Cour les prenoit pour bons, d'en faire le fondement du système qu'il méditoit pour son renvoi dans sa Province. Ainsi bien loin d'ouvrir les yeux aux Ministres & à la Cour sur l'illusion où ils étoient; il ne s'attacha au contraire qu'à grossir encore les objets en l'augmentant & la fortifiant autant qu'il lui fut possible. Personne ne paroissoit prendre plus sérieusement que lui tout ce qui se disoit du rétablissement futur du Royaume d'Arménie. Il répandoit sur cela ses défiances & ses soupçons dans l'esprit de tous les Courtisans; & l'estime que l'on avoit de sa capacité & de ses lumières y donnoit un nouveau poids.

Mais quand il se trouvoit avec des Seigneurs de la faction qui étoit contraire à celle du Prince Georgi-Kan, Gouverneur de Candahar, & à la tête de laquelle étoit le premier Ministre lui-même, il ne s'en tenoit pas à la Thèse générale; il descendoit alors dans des détails de vûes politiques & de réflexions particulières, qui alloient à faire passer le Prince Georgi-Kan, pour l'homme de la Perse le plus dangereux, & dont on devoit le plus se défier dans les conjonctures présentes. Il leur faisoit d'abord envisager avec frayeur la puissance énorme des Moscovites, qui depuis la défaite du Roi de Suède* se trouvoient en état de don-

* La bataille de Pultowa, où le Roi de Suède fut entièrement défait, se donna le 8. Juillet 1709. Cette date peut servir à fixer à peu près l'époque du renvoi de *Myrr-Weis* à Candahar. Comme les Mémoires sur lesquels j'écris ne marquent point de date précise de ces évé-

ner la Loi à tous leurs voisins. Que seroit-ce, continuoit-il, si les Georgiens, naturellement remuans & inquiets, & toujours portés d'inclination pour les Moscovites qui suivent la même Religion & le même Rit qu'eux, s'avisent de profiter de la conjoncture, & s'appuyer de leurs forces pour se mettre en liberté? Sur quoi il faisoit observer la chaleur avec laquelle le Czar avoit toujours pris les intérêts des Georgiens à la Cour de Perse, qu'il avoit souvent fatiguée par ses trop fréquentes & trop vives sollicitations. N'a-t'il pas encore ac-

nements; il faut nécessairement en chercher ailleurs; & l'on ne peut guères en trouver de plus juste, que celle qui se tire des discours mêmes que tenoit alors *Myrr-Weis*, & qui sont exactement rapportés dans ces Mémoires. M. Michel, dont j'ai fait mention ci-dessus, & qui étoit envoyé du feu Roi Louis XIV. à la Cour de Perse, fut de retour en France en 1709. Voyez le Mercure de Mars 1720. pag. 13.

210 *Histoire de la dernière*
tuellement chez lui, insinuoit-il, le Prince Sanazarli-Kan, cousin germain du Prince Georgi-Kan, qui s'est réfugié en Moscovie, où il ne cesse de solliciter le Czar d'affranchir la Georgie de la servitude de la Perse? & il ne cessera de l'en presser jusqu'à ce qu'il l'y ait attiré. De-là il leur faisoit jeter les yeux sur ce qu'il y avoit à craindre de la part des Arméniens, qui se trouvant en très-grand nombre dans la Perse, & possédant des richesses immenses qu'ils avoient acquises dans le Commerce, n'épargneroient ni leurs trésors, ni leurs vies pour secotier, dès que l'occasion s'en présenteroit, un joug qu'ils portoient impatiemment, & pour recouvrer l'ancienne liberté dont ils jouissoient autrefois sous l'autorité de leurs Rois. Que si enfin, ajoutoit-il, tandis que d'un côté les Moscovites entreroient dans la Georgie, où ils seroient reçus à bras ouverts; &

Révolution de Perse. 211
que de l'autre les Arméniens se souleveroient au-dedans du Royaume, le Prince Georgi-Kan de sa part, faisoit révolter les Aghvans, & se mettoit à leur tête; ou qu'après avoir appelé le Mogol, & lui avoir livré Candahar, il vint fondre sur la Perse déjà assez embarrassée à faire face aux Moscovites & aux Arméniens: Que deviendroit alors le Royaume, attaqué de tous côtés?

Quelque peu de solidité qu'il y eut dans toutes ces visions politiques, qui n'avoient d'autre base que les chimères qu'on s'étoit mis dans la tête sur les desseins prétendus de l'Arménien, Ambassadeur de Moscovie; cependant elles furent reçues comme s'il n'y avoit rien eu de mieux fondé & de plus réel; & elles produisirent un effet plus prompt & plus violent que *Myrr-Weis* ne l'avoit espéré. Il est vrai que la ja-

212 *Histoire de la dernière*
lousie de la faction opposée au
Prince Georgi-Kan, ne contribua
pas peu à réaliser en quelque for-
tes les soupçons que *Myrr-Weis*
avoit jetté sur sa conduite. Le
premier Ministre & toute la fac-
tion prirent feu là-dessus, & don-
nerent si fort l'allarme au Roi, sur
le danger éminent où étoit la Pro-
vince de Candahar, entre les
mains d'un Prince justement sus-
pect, & qu'on n'osoit pourtant
en retirer, qu'ils le déterminèrent
à y renvoyer sur le champ *Myrr-
Weis*, comme le sujet le plus ca-
pable de traverser les pratiques
du Gouverneur, & de lui tenir
tête, s'il s'avisoit de vouloir re-
muer. Et afin que les marques
de considération qu'il auroit re-
çues de la Cour, pussent lui don-
ner plus d'autorité dans sa Pro-
vince, le Roi l'honora de la *Ca-
laate*, ou veste Royale, qu'il re-
çut en présence de toute la Cour.

Révolution de Perse. 213
& lui fit expédier de nouvelles
provisions, par lesquelles il le ré-
tablissoit dans l'exercice de sa
Charge, avec un pouvoir plus
ample encore qu'il ne l'avoit eu
auparavant.

Voilà donc *Myrr-Weis* qui re-
tourne triomphant dans sa Pro-
vince, comblé des graces de la
Cour, chargé de Lettres de re-
commandation auprès du Prince
Georgi-Kan de la part de tous ses
amis qui lui faisoient de grands
éloges de sa personne, & en par-
ticulier, de la part du *Divan-Beg*,
frere du Prince, qui lui faisoit en-
tendre, qu'il ne pouvoit rien faire
de trop pour reconnoître tout ce
que *Myrr-Weis*, pendant son sé-
jour à la Cour, avoit dit en sa fa-
veur.

Il arriva en cet état à Canda-
har, * où il fut reçu comme le
Sauveur & le Héros de sa Nation.

* Ce fut sur la fin de 1709.

Il n'y perdit point de tems ; & pour profiter de la conjoncture du trouble & des allar mes où il avoit laissé la Cour , il concerta si bien ses mesures en peu de jours, qu'à la faveur de la confiance qu'il s'étoit acquis chez le Gouverneur , il trouva moyen de l'affaiblir lorsqu'il s'en défoit le moins, tandis qu'au même instant le peuple qui avoit pris les armes, faisoit main basse sur tout ce qu'il y avoit de troupes Georgiennes ou Persannes en garnison dans la Ville.

Dès que l'expédition fut faite ; & que tout fut calme dans Candahar , il convoqua le Peuple, & après l'avoir félicité du courage & de la résolution avec laquelle il avoit sçu s'affranchir de l'oppression où les avoient tenus les Georgiens ; il leur dit que cela ne suffisoit pas , & qu'il étoit question désormais de se délivrer

de la servitude & de la tyrannie des Persans. Qu'au reste il pouvoit les assurer qu'ils n'avoient rien à craindre du ressentiment de la Cour ; qu'outre qu'ils en étoient trop éloignés pour qu'on pût si-tôt venir à eux, tout y étoit tellement en confusion par la haine des partis qui s'y faisoient la guerre l'un à l'autre, qu'elle étoit hors d'état de rien entreprendre à leur préjudice : que quand même elle le voudroit, les Moscovites, les Arméniens & les Georgiens alloient lui donner tant d'occupation, qu'elle auroit bien d'autres choses à faire que de penser à recouvrer Candahar, & qu'en tout cas il leur en couteroit bien du sang avant que d'en venir à bout : que s'ils avoient du cœur, ils ne devoient penser désormais qu'à se maintenir par les armes dans la liberté où ils venoient de rentrer, qu'ils

216 *Histoire de la dernière*
devoient enfin être las de payer
tant de tributs, & que l'indépen-
dance où ils alloient vivre, les
mettoit à couvert de l'avarice
insatiable des Gouverneurs qui
s'enrichissoient à leurs dépens, &
qu'il sembloit qu'on n'envoyât
chez eux, que pour s'y enrichir
en peu de tems.

Quelque pathétique que fût
cette harangue, elle ne laissa pas
de trouver de l'opposition dans
l'esprit de plusieurs des princi-
paux de la Nation, qui n'approu-
voient pas qu'on allât si vite, ni
qu'on poussât les choses si loin.
Ils parlerent à leur tour, & re-
présenterent, que ce qu'on avoit
fait contre les Georgiens étoit
juste, & portoit son excuse avec
soi; qu'après tant d'attentats de
la part de ces Infidèles contre
l'honneur de leurs femmes & de
leurs filles, on avoit été en droit
de les exterminer; mais qu'il fal-
loit

Révolution de Perse. 217
loit s'en tenir-là; que de parler
de révolte, c'étoit vouloir flétrir
la Nation par une tache qui la
deshonoreroit à jamais, & qui
leur faisoit horreur; qu'enfin ils
avoient un Roi qu'ils avoient re-
connu pour tel, & à qui ils a-
voient juré fidélité; & qu'ils ne
voyoient pas comment ils pou-
voient en honneur & en conscien-
ce rompre le serment qu'ils lui en
avoient fait.

Quoique *Myrr-Weis* s'apper-
çut que l'impression que faisoit
cette remontrance dans l'assem-
blée, sur-tout par rapport à ce
qui regardoit le serment de fidé-
lité, il ne voulut point en arrêter
l'effet, comme il l'auroit pû d'a-
bord. Il laissa parler, tant qu'il
leur plût, ceux qui avoient ou-
vert un avis contraire au sien, &
qui à force d'appuyer sur l'obliga-
tion du serment de fidélité, qu'ils
remettoient sans cesse devant les

yeux du Peuple , avoient réfraindre les plus échauffés , & ramené les esprits à des sentimens de modération. Mais après qu'il eût laissé passer ce premier feu , il prit la parole , en disant que le scrupule qu'on avoit sur l'obligation du serment de fidélité , étoit légitime & très-bien fondé, qu'il l'avoit eu long-tems lui-même ; que depuis bien des années qu'il cherchoit les moyens d'affranchir sa Nation de la servitude sous laquelle elle gémissoit, il n'y avoit eu que cette seule considération du serment qui l'eût retenu ; qu'encore bien que les contraventions des Persans à plusieurs articles considérables de leurs capitulations jurées par le Roi , semblassent les dispenser d'être plus scrupuleux sur le serment qu'ils lui avoient fait , qu'ils ne l'étoient eux-mêmes sur celui par lequel le Roi s'étoit lié à eux ; il n'avoit pas

présumé que l'infidélité des autres fût un exemple qu'il leur convînt de suivre ; ou qui pût mettre en repos leurs consciences ; que personne n'avoit plus déferé que lui aux obligations qu'imposoit le serment de fidélité , qu'il avoit toujours été persuadé qu'il n'y avoit ni prétexte , ni considération qui pût en affranchir ; qu'il avoit long-tems persisté dans ces sentimens , & qu'il y persisteroit encore , s'il n'avoit été forcé de se rendre à l'autorité la plus respectable qu'il y eût dans leur Religion , & à laquelle ils ne pourroient se dispenser de se soumettre eux-mêmes.

Ce fut en prononçant ces dernières paroles , qu'il tira de sa poche le *Fetfa* , ou la décision qu'il avoit apportée de la Mecque. Il la fit lire devant toute l'Assemblée ; & l'effet en fut si prompt & si grand , que les plus scrupuleux se rendirent d'abord,

& qu'il n'y eût personne qui, sur la foi de l'autorité des Docteurs de la Mecque & de Médine, ne se crût, non-seulement en droit, mais même obligé en conscience de prendre les armes contre son Roi. Et parce qu'après une résolution de cette nature, il falloit donner quelque forme au Gouvernement, *Myrr-Weis* qui étoit bien-aise de profiter de la disposition où se trouvoient les esprits, pressa l'assemblée d'y pourvoir. La délibération ne fut pas longue: le Peuple dont il étoit l'Idole, & qui le regardoit comme le restaurateur de sa liberté, & le pere de la Patrie, le nomma sur le champ, par acclamation, Prince de Candahar, & Général des troupes de la Nation, remettant uniquement à ses soins la conduite de toutes les affaires, tant de la paix que de la guerre.

Cependant comme il avoit

besoin de tems pour s'affermir dans la nouvelle domination, & pour se mettre en état de résister aux forces qu'on pourroit envoyer contre lui, dès qu'on seroit informé de sa révolte: son premier soin fut d'endormir la Cour de Perse sur ce qui venoit de se passer à Candahar. Il y envoya donc des députés, par lesquels il fit entendre au Roi & à ses Ministres, qu'il ne falloit attribuer l'émotion qui étoit arrivée à Candahar, qu'à la licence & à la tyrannie des troupes Georgiennes qui vivant dans cette Ville, comme dans une Ville prise d'assaut, & se portant aux excès les plus honteux contre l'honneur de leurs femmes & de leurs filles, avoient tellement irrité tous les habitans, qu'il n'avoit pas été possible de les empêcher de les immoler à leur vengeance; qu'il eseroit que cela

n'auroit point de suite, & qu'il n'omettroit rien de sa part, pour rendre au Roi dans cette occasion tous les services que sa Majesté avoit lieu d'attendre de sa fidélité & de son bon zèle, & pour maintenir la Nation dans l'obéissance qu'elle lui devoit; que cependant il croyoit de son devoir de lui représenter que dans la disposition où il voyoit encore les esprits, qui avoient peine à revenir des sentimens d'indignation & de fureur où les attentats des Georgiens l'avoient fait entrer, il étoit à propos de dissimuler & de leur donner le tems de se calmer; que s'ils voyoient qu'on voulût prendre à la Cour des résolutions violentes contre eux, il ne répondoit pas, quelque effort qu'il fit pour s'y opposer, qu'ils ne se jettassent par un coup de desespoir entre les bras de leurs anciens Maîtres, & ne les appellassent à

leur secours, ce qui allumeroit une guerre fâcheuse, dont les suites pourroient être à craindre.

La distance qu'il y a de Candahar à Ispahan, ne permettoit guères qu'on pût être bien instruit à la Cour de la vérité des choses; on crut, ou on feignit de croire que tout s'y étoit passé comme il le mandoit: & les considérations dont il s'étoit servi pour empêcher la Cour de rien entreprendre, y eurent d'autant plus de poids, qu'elles se trouverent appuyées par les principaux de la faction, qui l'avoit fait renvoyer à Candahar pour y machiner la perte du Prince Georgi-Kan. Leur jalousie n'avoit pu souffrir qu'une Province, si considérable & si riche, fût entre les mains des Géorgiens, au préjudice des Persans. D'ailleurs les allarmes où l'on étoit encore sur les chimères du Royaume d'Arménie, occu-

224 *IIistoire de la dernière*
poient trop la Cour, pour qu'elle
voulût entrer dans de nouveaux
embarras. Ainsi on laissa couler
le reste de l'année & toute la sui-
vante, sans donner le moindre
signe de vie aux Rebelles; selon
que *Mirr-Weis* l'avoit bien pré-
vu; & il eut tout ce tems là pour
se fortifier, en cas qu'on vînt l'atta-
quer.

Enfin au bout de près de deux
ans*, qu'on étoit pleinement re-
venu de toutes les allarmes que
le rétablissement prétendu futur
du Royaume d'Arménie avoit
données, on tourna les yeux vers
Candahar, & l'on songea à pren-
dre des mesures efficaces pour
mettre les Rebelles à la raison,
& recouvrer une Province qu'on
regardoit comme une des plus
importantes du Royaume.

Les mesures qu'on prit pour y
parvenir, ne pouvoient être plus

* En 1711.

fages; car comme personne ne
devoit être plus intéressé à ven-
ger la mort du Prince Géorgi-
Kan & des Géorgiens qui avoient
été massacrés avec lui dans la
révolte de Candahar, qu'un Prin-
ce de la même maison & des
troupes de la même Nation; on
choisit pour Général de cette ex-
pédition le Prince *Kostrov-Kan*
neveu du défunt, & on lui donna
une armée composée pour la plus
grande partie, de Géorgiens ses
sujets. La Cour y trouvoit un
double avantage, en ce qu'outre
le service qu'elle en tiroit contre
les Rebelles, elle affoiblissoit
d'autant la Géorgie, dont elle ne
se croyoit jamais bien assurée. Ce-
pendant de peur que les Géor-
giens ne s'en fissent trop accroire
s'ils venoient eux seuls à bout des
Rebelles; & que se prévalant de
leurs succès, ils ne fussent tentés
d'entreprendre eux-mêmes quel-

que chose contre l'Etat ; on leur joignit un corps considérable de troupes Persanes , qui , en partageant l'honneur de la victoire avec eux , fût en état de les empêcher d'en abuser.

Tout cela eut tourné le mieux du monde , & les Rebelles auroient eu tout lieu de se repentir de leur soulèvement , si , comme *Mirr-Weis* l'avoit bien prévu , les divisions de la Cour n'eussent ruiné tous ces grands préparatifs. La même faction , qui , en procurant le retour de *Mirr-Weis* à Candahar , avoit causé la mort du Prince Géorgi-Kan , & la révolte de la Province , se trouvoit intéressée à traverser l'expédition du neveu de ce Prince. Elle appréhendoit que s'il y réussissoit , un service de cette importance ne le rendît trop puissant dans l'esprit du Roi ; & que dans le crédit qu'elle pourroit lui acquérir au-

près de Schah-Husseïn , il ne trouveroit moyen de lui faire connoître l'intelligence que cette faction avoit eue avec *Mirr-Weis* , & conséquemment la part qu'elle avoit eue à la révolte. Il étoit hors de doute que si les Rebelles avoient du dessous , il se révéleroit bien des secrets qu'on ne pourroit étouffer , qu'en faisant échouer l'expédition qui se préparoit contre eux. Aussi les Anti-Géorgiens s'y attachèrent-ils , comme à un point qui étoit capital pour leur crédit & pour leur fortune , & *Mirr-Weis* eut cet avantage dans sa révolte , que s'il avoit grand intérêt à se tenir bien prêt pour parer les coups qu'on alloit lui porter , il avoit des gens dans le ministère même de la Cour de Perse , qui n'étoient pas moins intéressés à détourner tous les coups qu'on lui préparoit. On employa à cet effet des manœuvres

228 *Histoire de la dernière*
vres, qui, pour être sourdes &
détournées, n'en étoient pas moins
efficaces. On en fit surtout jouer
trois, qui étoient capables de rui-
ner les projets du monde les
mieux concertés. La première re-
gardoit l'argent que le Général
devoit toucher pour l'entretien
des troupes durant la campagne.
La somme avoit été réglée sur l'é-
tat de l'armée dans le Conseil du
Roi, & les assignations données
en conséquence. Cette délibéra-
tion ne pouvoit faire de difficul-
té, soit parce qu'elle étoit dans
l'ordre, soit encore plus, parce
qu'elle se faisoit sous les yeux du
Roi même, qui avoit cette ex-
pédition fort à cœur. Mais quand
on vint à l'exécution où le Roi
n'avoit point de part, & qu'il fal-
lut passer par les mains des Tré-
soriers & des subalternes, on trou-
va mille moyens d'éluder les or-
dres qui avoient été donnés dans

Révolution de Perse. 229
le Conseil; & ces mêmes Minis-
tres qui les avoient publiquement
autorisés de leurs suffrages, furent
les premiers à les traverser sourde-
ment. Non seulement on retarda
les payemens, qui, venant trop
tard & après coup, ôtoient tout
moyen au Général d'en profiter
pour l'exécution de ses desseins;
mais encore on fit si bien sous di-
vers prétextes, que quelque ins-
tance & quelque remontrance
qu'il fit à cet égard, il ne put ja-
mais tirer que le tiers de la somme
qui lui avoit été promise, & qui
lui étoit absolument nécessaire
pour la réussite de son expédition.
Le second obstacle qu'il y trou-
va, vint de la part des troupes
Persanes qu'on avoit jointes à son
armée, & qui ayant de la peine
à obéir à un Général étranger,
avoient demandé d'être com-
mandées par un Officier de la
Nation de qui seul elles reçussent

230 *Histoire de la dernière*
les ordres ; ce qui fut d'une conséquence très-fâcheuse pour le détail du service. Car quoique ce Commandant particulier fût subordonné au Général à certains égards, & par rapport au gros de l'expédition ; cependant comme la dépendance de tout Supérieur & sur-tout d'un Supérieur étranger & odieux par cet endroit, est toujours desagréable à un Commandant qui se trouve à la tête d'un corps considérable & composé de troupes de la Nation dominante ; il y avoit mille occasions où celui-ci s'en faisoit accroire, éludant ou traversant les ordres du Général ; & il le faisoit avec d'autant moins de ménagement, qu'il sçavoit bien que loin qu'on lui en sçût mauvais gré, on lui en tiendroit compte dans la faction des Anti-Géorgiens, qui ne lui avoit rien tant recommandé que d'en user de la sorte, & de donner au Gé-

Révolution de Perse. 231
néral tous les desagrémens qu'il pourroit.

Mais la plus cruelle manœuvre qu'on employa contre lui, & celle principalement qui causa sa perte, & la déroute de son armée, fut un Officier qu'on lui donna comme pour lui faire honneur, & par une distinction particulière, en qualité d'Intendant de sa Maison. On fit choix pour cela d'un homme d'esprit, adroit & insinuant, qui pût, à la faveur de l'accès que lui donnoit son emploi auprès du Général, s'introduire dans sa confiance & découvrir ses secrets. On ne dit point si le choix de cet Officier se fit de concert avec *Mirr-Weis* ; mais il est certain qu'il n'auroit pû mieux choisir lui-même, & qu'il eût dans ce misérable un espion qui l'informoit exactement de tous les desseins, & de toutes les délibérations de l'armée qu'on

232 *Histoire de la dernière*
envoyoit contre lui. Ce malheureux Espion fit pis encore ; car après avoir trahi son Général il passa du côté des Rebelles , & leur servit de guide pour les mener à Ispahan.

Il n'étoit pas possible qu'une expédition traversée en tant de manières , de la part même de ceux qui étoient chargés de la diriger , n'eût pas une issue funeste. Les délais qu'on apporta d'un côté à payer une partie des sommes qu'on avoit promises , & de l'autre la lenteur affectée des troupes Persanes à se joindre aux Géorgiens , furent cause que l'armée arriva trop tard à Candahar , & qu'elle n'entra dans la Province , que dans un tems , où par les précautions que *Mirr-Weis* avoit prises , elle ne pouvoit y trouver de subsistance.

Ce chef des Rebelles qui étoit d'autant mieux informé de l'état
de

Révolution de Perse 233
de l'armée ennemie , de sa marche & de ses projets , qu'il en étoit instruit par quelques-uns même des Ministres qui en dirigeoient les opérations , fut averti à point nommé du tems auquel précisément elle entreroit dans la Province. Comme il n'étoit point en état de la repousser , en lui opposant des forces pareilles ou supérieures , il entreprit de la ruiner par elle-même , en lui ôtant le moyen de subsister. Ce fut dans cette vue qu'après qu'on eut fait la moisson en diligence , & qu'on eut transporté tous les grains de la campagne à Candahar , il sortit de la Ville à la tête de ses troupes , & alla faire le dégât dans toutes les contrées voisines , & il ravagea si bien tous les environs , plusieurs lieues à la ronde , que quand l'armée arriva près de Candahar , elle n'y trouva ni vivres , ni fourage , & se vit

234 *Histoire de la dernière*
sans espérance d'en pouvoir tirer
d'aucun endroit : les courses de
Mirr-Weis ayant obligé tous les
gens de la campagne à se retirer
en lieu sûr avec tous leurs effets.

On eut donc à essuyer, dès l'en-
trée même de la campagne, tou-
tes les incommoditez de la di-
fette, qu'on n'éprouve guères or-
dinairement que sur la fin d'une
expédition. De cette disette,
suivit la mes-intelligence entre
les Géorgiens & les Persans ;
ceux-ci se plaignant que le Géné-
ral avoit plus d'attention pour les
besoins des Géorgiens, ses vas-
saux, qu'il n'en avoit pour
eux. On auroit bien voulu pou-
voir attirer les Rebelles en pleine
campagne ; & dans la disette gé-
nérale de toutes choses où se trou-
voit l'armée, c'étoit la seule res-
source qui lui restât, mais on
avoit affaire à un Ennemi trop
habile pour faire une pareille

Révolution de Perse. 235
faute. *Mirr-Weis* se tenoit les
bras croisés sur les murailles de
Candahar, d'où il regardoit en
pitié l'armée ennemie qui se con-
sumoit inutilement, bien résolu
de ne point sortir qu'il ne la vît en
marche pour se retirer. Cepen-
dant ses troupes qui étoient à cou-
vert dans la Ville, où elles ne
manquoient de rien, n'attendoient
que ses ordres pour le suivre, &
aller fondre sur l'arrière-garde de
l'armée, dès qu'elle auroit dé-
campé.

Elles n'eurent pas long-tems
à attendre. Les Persans qui ne
pouvoient soutenir l'ardeur du
Soleil, & qui manquoient abso-
lument de fourage, incommodité
d'autant plus grande pour eux,
que leurs armées ne consistent
guères qu'en Cavalerie, deman-
dèrent leur congé au Général, &
l'extorquèrent plutôt qu'ils ne
l'obtinrent. Leur retraite mit le

Général dans la nécessité de se retirer aussi avec ses troupes qu'il envoya devant avec le bagage, se tenant à l'arrière-garde pour couvrir leur marche avec l'élite de ses gens. *Mirr-Weis*, dont l'attention se portoit à tout, ne sçavoit encore si ce décampement étoit une véritable retraite ou une feinte. Mais il en fut bien-tôt éclairci par la trahison de l'Intendant qu'on avoit donné au Général; & qui profitant de cette espèce de desordre qu'il y a toujours dans la retraite d'une armée, trouva moyen de s'échapper; & d'en aller lui-même porter la nouvelle à Candahar, où il leva le masque & se joignit aux Rebelles.

Myrr-Weis qui n'attendoit que ce moment, se mit aussi-tôt en campagne, à la tête d'un gros corps de troupes toutes fraîches, & qui n'ayant affaire qu'à un Ennemi déjà harassé par la chaleur

& affoibli par la misere, alloient au combat comme à une victoire certaine, & qui ne pouvoit leur échapper. Montez, comme ils l'étoient, sur des chevaux frais, & sans autre embarras que celui de leurs armes, ils eurent bientôt joint l'arrière-garde de l'armée ennemie. On se contenta d'abord de la harceler par diverses escarmouches, pour donner le tems d'arriver à un renfort que *Myrr-Weis* attendoit, & dont la marche étoit plus lente que celle de la Cavalerie. C'étoit un corps de 800. chameaux qui portoient chacun 2. soldats dos à dos & armés de grosses carabines. Ce renfort ne fut pas plutôt arrivé, qu'on fondit de tous côtés sur l'arrière-garde, qui fut toute taillée en pièce avec le Général. *Myrr-Weis* ne s'en tint pas à cette première expédition; il alla tout de suite tomber sur les troupes Per-

fanés, qui se retiroient avec d'autant moins d'inquiétude & de précaution, qu'elles se croyoient couvertes par l'arrière-garde de l'armée, dont elles ignoroient la défaite. Il en fit une sanglante boucherie & enleva tout leur bagage. Il semble que Myrr-Weis eût dû se contenter de deux victoires, & que c'étoit assez pour un jour; cependant il n'en demeura pas-là, & voulut encore attaquer le corps d'armée Géorgienne qui marchoit d'un autre côté pour se retirer dans son pays. Mais il fut arrêté en chemin par une troupe de cinq cens Géorgiens. Ceux-ci, quoiqu'investis de tous côtés, se défendirent avec tant de résolution & de courage, qu'ils se firent jour l'épée à la main, au travers de leurs ennemis, & allèrent joindre leur corps d'armée, qui auroit peut-être été surpris dans sa marche & défait comme l'arrière-

garde, sans l'avis qui leur vint si à propos. La résistance que trouva Myrr-Weis dans ces cinq cens Géorgiens, lui ôta l'envie de poursuivre davantage un corps d'armée composé de si bonnes troupes, & il reprit le chemin de Candahar avec ses Aghvans chargés de butin. Ils y rentrèrent suivis de tout le bagage de l'armée ennemie; & quoique deux fois victorieux, ils ne purent s'empêcher de rendre justice, même à leurs dépens, à la bravoure des Géorgiens, en disant que les Persans n'étoient que des femmes au prix d'eux Aghvans; mais qu'ils n'étoient eux-mêmes que des femmes au prix des Géorgiens.

La mort du Prince Kostrow-Kan, Général de l'armée, qui fut tué en soutenant son arrière-garde, fut la perte la plus considérable que fit la Perse en cette

240 *Histoire de la dernière*
occasion, & qu'il lui étoit le plus
difficile à réparer n'y ayant point
alors dans le Royaume de Capi-
taine qui pût dignement le rem-
placer. Ce Prince avoit eu le mal-
heur de quitter le Christianisme,
& de se faire Mahométan, pour
conserver son droit sur la Princi-
pauté de Géorgie, dont il jouis-
soit à titre de Vassal & de Gou-
verneur, au nom du Roi de Per-
se. Mais il s'en étoit repenti de-
puis. Il étoit dans la résolution
d'abjurer le Mahométisme, quoi-
qu'il pût arriver, & de rentrer
dans l'Eglise au retour de son ex-
pédition de Candahar, prêt à sa-
crifier, s'il le falloit, sa Princi-
pauté à sa Religion. Il avoit mê-
me commencé à se déclarer sur
cela, en faisant mettre une Croix
dans son grand étendart. Les Mis-
sionnaires n'avoient point de pro-
tecteur plus déclaré dans le
Royaume de Perse. Il avoit tou-
jours

Révolution de Perse. 241
jours auprès de lui deux Capucins
qu'il y tenoit sous le nom de Mé-
decins, & qu'il mena avec lui à
son expédition de Candahar, aus-
si-bien qu'un Carme, nommé le
P. Basile. Ce dernier ne le quitta
point dans sa déroute, & y périt
avec lui.

La consternation fut extrême
dans la Cour d'Ispahan, & dans
tout le Royaume, à la nouvelle
de cette grande défaite; & ceux
mêmes qui en triomphoient dans
le cœur, comme en ayant été
les instrumens en haine des Geor-
giens, étoient obligés de cacher
leur joye secrète, & de se con-
former à la douleur publique.
Le mauvais succès de cette Ex-
pédition jetta la Cour dans un
découragement qui l'empêcha
d'en entreprendre sit-tôt une nou-
velle. Enfin au bout de deux ans
elle parut se réveiller, & tous les
deux ans il se faisoit toujours quel-

quelque nouvelle tentative, mais de toutes ces entreprises, les plus heureuses pour la Cour, furent celles où l'armée Royale put se retirer sans fruit, à la vérité, mais aussi sans aucun échec considérable. Pour les autres, qui furent toutes signalées par de nouvelles défaites, elles ne servirent qu'à accréditer le parti des Rebelles, & à faire connoître de plus en plus la foiblesse & l'impuissance de la Cour. Il n'y avoit guères que les Georgiens qui fussent capables de mettre les Révoltés à la raison, & ils offroient même de marcher de nouveau contre eux; mais comme ils imputoient le mauvais succès de leur première campagne, premièrement aux mauvaises manœuvres qu'on avoit employées contre eux, par des délais affectés pour les payemens des sommes qu'on leur avoit promises, & dont ils n'avoient

même touché que le tiers; secondement à la mauvaise conduite des troupes Persanes qu'on leur avoit jointes, & dont ils se plaignoient d'avoir été abandonnés, & trahis, ils ne vouloient entreprendre l'expédition de Candahar qu'à deux conditions: la première, qu'ils seroient payés en entier & à tems, de la somme qui seroit stipulée; & la seconde, que leur armée ne seroit composée que de troupes de leur Nation, & qu'ils seroient chargés seuls de l'entreprise.

La première des deux conditions étoit juste & ne souffroit point de difficulté; mais la seconde qui étoit la principale, & sur laquelle ils ne vouloient entendre à aucun temperament, fit échoïer la proposition, en ce que la Cour trouva le remede presque aussi dangereux que le mal. En effet, soit que l'entreprise réussît, soit

qu'elle ne réussit pas, il y avoit également à craindre pour elle. Si elle réussissoit, les Georgiens qui en auroient toute la gloire, n'en deviendroient que plus redoutables, & plus en état de secouer un joug, qu'ils avoient déjà tenté de secouer plusieurs fois; si elle ne réussissoit pas, elle ne serviroit qu'à donner plus de force à la rébellion, & plus de réputation aux Rébelles, dont la réduction passeroit ensuite pour désemparée. Ainsi, dans l'impuissance où étoit la Cour, de rien entreprendre par elle-même, dont on pût se promettre quelque succès, on aima mieux dissimuler le mal, & n'en pas interrompre le cours, que d'y employer des remèdes suspects & équivoques, dont la réussite même paroïssoit à craindre. On s'abstint donc de rien entreprendre de nouveau contre les Rébelles, qui profitant du re-

pos où on les laissoit, se mirent à faire des courses dans les Provinces qui leur étoient contigues; & répandant par-tout la terreur sous la conduite de *Myrr-Weis* leur Général, ils affermirent par de nouveaux exploits, leur domination & la sienne.

Ce fameux Chef des Révoltés étoit enfin venu à bout de tous ses projets. Il avoit brisé le joug sous lequel sa Nation étoit asservie depuis long-tems, & l'avoit illustré par la hardiesse de son entreprise, & par l'éclat de ses victoires. Autant d'armées qu'on avoit envoyées contre lui, avoient été ou entièrement défaites, ou repoussées & obligées de se retirer sans fruit & avec honte. Il avoit fait sentir à la Cour de Perse par une supériorité constante dans toutes les expéditions hasardées contre lui, l'impuissance où elle étoit, non-seule-

ment de le réduire, mais même de mettre à l'abri de ses excursions les Provinces dont il étoit environné. Il les avoit déjà à demi subjuguées par la terreur de son nom & de ses armes; de sorte qu'on peut dire qu'il étoit au comble de la gloire, si véritablement on en peut acquérir dans une cause injuste; lorsque la mort le vint surprendre à Candahar en 1717. après sept ou huit ans d'une domination toujours heureuse, au grand regret de ses compatriotes, dont l'estime & l'affection à son égard ne fit qu'augmenter depuis qu'ils l'eurent mis à leur tête.

Ils la lui conserverent même après qu'ils l'eurent perdu; car quoique sa mort les eût mis en état de se choisir tel Chef qu'ils voudroient dans la Nation, ils eurent ce respect pour sa mémoire, de n'en vouloir point prendre

hors de sa famille. Et comme ses enfans étoient encore trop jeunes pour pouvoir remplir une place de cette importance, où il s'agissoit de tenir tête à toute la puissance de la Perse, ils lui substituerent son propre frere, pere du Sultan Aszraff, qui regne aujourd'hui à Ispahan, qui se vit chargé à la fois & du gouvernement de la Nation, & de la tutele de ses Neveux.

Ce nouveau Chef, dont le nom n'est point rapporté dans mes Mémoires, se trouva d'un caractère bien différent de celui de *Myrr-Weis* son frere. Autant que celui-ci étoit hardi & entreprenant, autant l'autre étoit modéré & circonspect. Les grands succès de son frere ne l'avoient point tellement ébloui, qu'il ne sçût sentir toute la différence qu'il y avoit entre les forces d'une grande & vaste Monarchie, & celles d'u-

ne Province particulière; & il craignoit que si la Cour de Perse ve-voit une fois à se réveiller de cet état d'assoupissement & de langueur où elle étoit depuis quelques années, & à prendre des mesures plus justes & mieux concertées qu'on n'avoit fait jusqu'alors, les Rébelles ne devinssent la victime d'une puissance, dont le ressentiment seroit d'autant plus terrible, qu'elle auroit à venger en même-tems & le crime de la rébellion, & la honte de ses défaites.

Ces considérations le faisoient pencher pour la Paix, & les meilleures têtes de la Nation étoient en cela de son avis. Car comme ils ne se croyoient pas en état de se pouvoir soutenir jusqu'au bout contre toutes les forces de la Perse, ils jugeoient que ce qu'il y avoit de plus avantageux à faire pour la Nation, étoit de profiter de leur supériorité présente & de

l'état de foiblesse où étoit la Cour, pour en tirer le meilleur parti qui se pourroit, & de s'affranchir du moins de ce que sa domination avoit de trop despotique & de trop onéreux.

On dressa donc sur cette idée, & de l'avis des principaux de la Nation, des Instructions pour des Députés qu'on devoit envoyer à Ispahan. On offroit par cette députation de se remettre sous l'obéissance, mais à deux conditions. La première, que comme le soulèvement n'avoit été causé que par les concussions & les violences des Gouverneurs & des troupes étrangères qu'on avoit envoyées chez eux, on ne leur en enverroit plus; & qu'à l'exemple de quelques autres Provinces de la Perse, dont le Gouvernement étoit affecté à certaines familles particulières, celui de Candahar & de toute la Province des Agh-

250 *Histoire de la dernière*
vans seroit à l'avenir héréditaire
dans la famille de feu *Myrr-*
Weis. La seconde, qu'on dimi-
nueroit le tribut qui se payoit au-
paravant.

Comme il étoit impossible de
prévoir que la Cour de Perse dût
tomber dans la léthargie, & l'a-
néantissement où elle tomba de-
puis, rien n'étoit plus sensé que
le parti que prenoient les Révol-
tés. Ils sortoient avec honneur de
leur rébellion, en rendant leur
condition meilleure, & en se met-
tant à couvert, pour l'avenir, de
tout ce qu'ils avoient eu à essuyer
de l'oppression des Persans. Il é-
toit d'ailleurs hors de doute, que
dans la situation où étoit la Cour,
elle auroit souscrit, sans difficulté,
à des conditions, qui en lui ren-
dant une Province, qu'elle étoit
hors d'état de réduire, la tiroit
d'inquiétude & d'embaras, quoi-
qu'avec quelque diminution de

Révolution de Perse. 251
son autorité. Mais malheureuse-
ment lorsque les Députez étoient
sur le point de partir, ce projet de
pacification fut renversé par un é-
vénement auquel on ne s'attendoit
pas.

Quoique les premiers & les
plus sages de la Nation, eussent
tous été, comme on l'a dit, de
l'avis de la réunion, cependant
la plus grande partie du Peuple,
& les gens de guerre sur-tout ne
pouvoient le goûter. Enflés de
leurs victoires passées, ils ne pou-
voient se résoudre à se soumet-
tre à des gens qu'ils avoient tou-
jours battus depuis leur soule-
vement. Ils ne trouvoient pas
d'ailleurs qu'il y eût de la sûre-
té à prendre ce parti. Ils disoient
que quelques conditions qu'on
stipulât, on ne pouvoit point
compter sur la bonne foi des Per-
sans, qui n'oublieroient jamais
les pertes qu'ils leur avoient cau-

252 *Histoire de la dernière*
fées, ni les sanglans affrons dont
ils les avoient couverts; qu'il ne
falloit point quitter les armes; &
que quand même ils viendroient
à succomber à la longue, ils n'au-
roient rien de pis à craindre de
la part des Persans victorieux,
que ce qu'ils s'exposoient de leur
plein gré à essuyer de la part des
mêmes Persans irrités & vaincus.
D'ailleurs, ajoutoient-ils, qu'est-
ce qui les pressoit d'aller se jeter
eux-mêmes dans des fers qu'on
n'osoit pas leur présenter; & pour-
quoi ne pas profiter plutôt de la
foiblesse & de l'indolence de la
Cour de Perse, pour attirer à
leur parti les Provinces voisines,
& les forcer même, s'il étoit né-
cessaire, les armes à la main, de
se joindre à eux contre l'ennemi
commun; que s'ils pouvoient
prendre une bonne fois cette ré-
solution, ils seroient bien-tôt af-
sez forts, non-seulement pour te-

Révolution de Perse. 253
nir bon contre toutes les attaques
des Persans, mais encore pour
les aller attaquer eux-mêmes, &
leur porter la guerre jusques chez
eux.

Ces discours qui se tenoient
assez hautement parmi le peuple
y faisoient d'autant plus d'impres-
sion, qu'ils s'accordoient parfaite-
ment avec les conseils que *Myrr-
Weis* avoit donnés en mourant;
car vers la fin de sa maladie,
comme on vit qu'il n'en pouvoit
pas réchaper, les principaux de
la Nation allarmés de la perte
d'un homme qui étoit l'ame du
parti, & qui en faisoit le vérita-
ble appui, crurent devoir le con-
sulter sur les mesures qu'ils au-
roient à prendre après sa mort,
soit pour continuer la guerre, soit
pour entrer en accommodement;
surquoi sa réponse fut précise. *Si
les Persans*, leur dit-il, *s'obstinent
à venir vous attaquer, faites la*

254 *Histoire de la dernière
Paix à quelque prix que ce soit ;
mais , s'ils s'endorment sur cette
guerre, allez vous-mêmes les atta-
quer jusques dans Ispahan.*

Cette disposition du Peuple, directement contraire aux vûes de pacification qu'avoient le nouveau Gouverneur & son conseil, les obligea de cacher au public les mesures qu'ils prénoient pour traiter avec la Cour. Mais leurs délibérations ne purent être si secretes, qu'il n'en parvint quelque chose jusqu'à Magmud, l'un des fils de *Myrr-Weis*. Ce jeune homme qui ne pouvoit guères avoir que dix-sept à dix-huit ans, & qui ayant dès sa tendre enfance suivi son pere dans toutes ses expéditions, avoit été nourri au milieu des Soldats dont il s'étoit acquis l'affection, n'eut pas plutôt entrevû ce qui se tramoit, que sur le seul soupçon, il prit contre son oncle même & son tuteur, une réso-

Révolution de Perse. 255
lution digne de sa férocité naturelle, & de l'éducation barbare, qu'il avoit reçue parmi les meurtres & le brigandage. Comme il logeoit avec lui, il trouva moyen de s'introduire dans sa chambre pendant la nuit, & lui coupa la tête tandis qu'il dormoit. Dès qu'il eut fait le coup, il courut à une Tour, sur le haut de laquelle on avoit placé des tambours dont on se servoit pour convoquer les assemblées du peuple, prenant en main ses babouches faite de bâtons, il sonna l'alarme. De-là descendant dans la place, il fit part aux premiers qu'il y trouva, de ce qu'il venoit de faire; & pour justifier un attentat si étrange, il leur lut l'instruction qu'il avoit trouvée dans les papiers de son oncle pour les Députés, que celui-ci étoit sur le point d'envoyer à la Cour. Il les exhorta ensuite à pousser la guer-

re avec plus de vigueur qu'on n'avoit fait encore ; se faisant fort , s'ils vouloient le suivre & le reconnoître pour leur Chef, de leur faire voir qu'il sçauroit réduire en pratique les leçons qu'il avoit reçues de son pere en le suivant dans ses campagnes dès sa plus tendre jeunesse.

Comme le mal étoit fait , & qu'il n'y avoit plus de remede, on approuva ce qui s'étoit passé. Les Gens de guerre qui étoient naturellement portés pour Maghmud, qu'ils étoient accoutumés à voir parmi eux dès son enfance, furent les premiers à se déclarer en sa faveur. Ils lui donnèrent leurs suffrages, qui furent aussitôt suivis de ceux de tout le peuple. Ce fut ainsi que Myrr-Magmud acquit, par un parricide, le commandement général sur toute la Nation : crime que Dieu ne voulut pas qui demeurât impuni , ayant permis ,
comme

comme nous le verrons dans la suite , que le Sultan Aszraff son cousin germain & fils de celui que Maghmud avoit immolé à son ambition , l'immolât lui-même à son tour à la sienne, en lui coupant la tête dans son lit, de la même maniere que Maghmud l'avoit coupée au pere d'Aszraff.

Myrr - Maghmud , qui aimoit naturellement la guerre, & en qui d'ailleurs l'éducation qu'il avoit eue au milieu des Soldats, & dans le tumulte des expéditions militaires, n'avoit fait que fortifier ses inclinations, ne se vit pas plutôt dans la place de son pere, Prince de Candahar, & Général des Aghvans, qu'il songea à se signaler par quelque exploit qui justifiât le choix qu'on avoit fait de sa personne, en le mettant à la tête de la Nation , & qui pût suppléer à ce qui lui manquoit d'autorité du côté de l'âge. Heureusement pour

lui la Cour de Perse lui en donna tout le loisir. Car comme on s'y étoit flatté que la mort de *Myrr-Weis* mettroit fin à la rébellion, & que les dispositions pacifiques où l'on avoit sçu qu'étoit son frere & son successeur, aussi-bien que les plus considérables de la Nation, avoient confirmé de plus en plus ces premières esperances, on ne crut pas devoir rien risquer pour reconquerir une Province, qu'on se promettoit de recouvrer dans peu par voye d'accommodement; & lorsqu'on apprit ensuite la nouvelle révolution qui venoit de se faire à Candahar par l'assassinat du frere de *Myrr-Weis*, & l'élection de son fils, il étoit trop tard pour donner ordre aux préparatifs d'une armée qu'il falloit envoyer faire la guerre à plus de quatre cens lieues loin de la Capitale.

Le nouveau Général se mit au plutôt en campagne, & se ré-

glant sur le plan qu'avoit tracé en mourant *Myrr-Weis* son pere, & qu'il avoit prescrit de suivre en cas qu'on prît le parti de continuer la guerre, il songea d'abord à se rendre doutable dans les Provinces voisines par les ravages qu'il y fit. Mais après que par des excursions fréquentes toujours heureuses, il eût imprimé partout aux environs la terreur de son nom, il s'attacha plus particulièrement à un dessein dont le succès devoit augmenter la puissance & les forces de sa Nation, & la mettre en état de ne se plus borner, comme on avoit fait jusques-là à l'égard de la Perse, à une simple défensive.

Il y avoit dans le voisinage de Candahar une Province appelée *Hasarai*, & qui étoit habitée par des *Aghvans*, comme celle de Candahar. Ces deux peuples dont l'origine étoit la même, & qui ne

formoient anciennement qu'une seule & même Nation, ne différoient que par rapport à la Religion. Tous deux suivoient, à la vérité, la Loi Mahometane, mais avec cette différence que les Aghvans de Hafarai étoient attachés à la créance des Persans, au lieu que les Aghvans de Candahar se conformoient à celle des Turcs : les premiers étoient de la Secte des *Rafi*, & les seconds de la Secte des *Sunni*, deux branches de la Religion Mahometane qui partagent toute l'Asie.

Dans le dessein qu'avoient formé les Rebelles de Candahar de fortifier leur parti pour la jonction de quelque Nation qui s'associait à leur cause, & qui entrât en ligue avec eux, il n'y en avoit point qui leur convint mieux que les Aghvans de Hafarai. Ils étoient originairement freres, & ils avoient les mêmes inclina-

tions & les mêmes coutumes. Il est vrai que l'inimitié inveterée qu'il y a entre les *Rafi* & les *Sunni*, avoit formé entre ces deux peuplades d'Aghvans un mur de séparation qu'il étoit difficile de rompre. Aussi résistèrent-ils toujours constamment aux sollicitations les plus pressantes qu'employèrent les Aghvans de Candahar, pour les engager à se joindre à eux. Ils préférèrent le parti de ceux qui étoient leurs freres du côté de la Religion, au parti de ceux qui ne l'étoient que du côté de la naissance ; & l'attachement qu'ils avoient à leur Secte soutint toujours leur fidélité jusqu'au bout, tant qu'ils furent en état de résister ; de sorte que s'ils se rendirent, ce ne fut que lorsqu'ils n'eurent plus d'autre parti à prendre. Car Myrr-Maghmun voyant que la voye de la négociation n'avoit rien operé auprès d'eux, il eut

recours à celle des armes ; il les harcela & les désola à un tel point, qu'abandonnés d'un côté par les Persans, dont ils avoient en vain plusieurs fois imploré le secours, & pressés de l'autre par des Ennemis qui leur tendoient les bras, & qui loin de prétendre se prévaloir de leur avantage pour les assujettir, ne demandoient qu'à les associer à leur bonne fortune contre les Persans, ils consentirent enfin à se joindre à eux, & furent aussi fermes & aussi constans dans le nouveau parti que la nécessité les obligea de prendre, qu'ils l'avoient été dans la fidélité qu'ils devoient au Roi, tant qu'ils avoient pu s'y soutenir. Ce fut à les réduire que Myrr - Maghmud employa les deux premières années de son Généralat, & le loisir que lui laissa pendant tout ce tems-là, l'inaction de la Cour de Perse.

Autant que la déclaration des

Aghvans de Hafarai en faveur de ceux de Candahar, fit d'honneur Myrr-Maghmud, qui pour premier essai de sa conduite & de sa valeur venoit de mettre la dernière main à une affaire dont Myrr-Weis, même son pere, n'avoit pu venir à bout; autant causa-t'elle d'étonnement & d'allarmes à la Cour de Perse. Elle voyoit revivre dans le fils, un ennemi encore plus dangereux que le pere, en ce qu'il se monroit encore plus entreprenant; & que sa jeunesse déjà illustrée par d'heureux exploits, sembloit annoncer une longue & cruelle guerre, si on n'y remédioit de bonne heure. Il fut donc résolu qu'on enverroit contre lui une armée plus puissante encore que toutes celles qu'on avoit envoyées.

Il n'étoit plus question que de choisir un Général pour une Expedition qu'on regardoit comme

264 *Histoire de la dernière*
la plus importante qu'on pût entreprendre dans la situation où étoient les affaires. On jeta pour cela les yeux sur un Seigneur nommé Sefi-Kuli-Kan. * Ce choix eut l'approbation de tout le monde ; & il n'y eut pas jusqu'à la faction dominante à la Cour, qui toute contraire qu'elle lui étoit, n'y donnât les mains : voici le motif qui porta les Chefs de cette faction à y concourir. Ou il réussira dans cette guerre, disoient-ils, ou il y échouera comme les autres. S'il y réussit, en ce cas nous trouverons notre avantage dans celui de l'Etat, au gouvernement duquel nous avons bonne part ; si au contraire il y échoue, il sera une nouvelle victime que nous aurons immolée à notre parti.

Le choix véritablement ne pouvoit être meilleur pour l'Ex-

* Ce nom signifie le Seigneur Esclave de Sefi.

pédition

pedition qu'on méditoit ; mais il n'étoit pas aussi facile de faire agréer cet emploi à celui même qu'on y nommoit, qu'il avoit été aisé de l'y faire nommer. Sefi-Kuli-Kan avoit été autrefois *Divan-Beg*, ou Chef souverain de la Justice à Ispahan ; & comme c'étoit un Seigneur d'une intégrité à toute épreuve, il avoit exercé cette grande Charge avec une droiture, dont les Favoris & les principaux Courtisans qui voioient qu'il n'avoit nul égard à leurs recommandations, n'avoient pu s'accommoder. Ils avoient même trouvé moyen de rendre odieuse au Roi cette droiture inaltérable qu'ils faisoient passer pour un excès de rigidité ; de sorte que ce Seigneur s'étant aperçu qu'il déplaisoit à son Maître par l'endroit même qui l'en devoit faire le plus estimer ; & qu'on ne gagnoit rien

à faire son devoir en homme d'honneur sous un Prince, qui tout honnête homme qu'il étoit lui-même, avoit trop peu de discernement pour sentir tout le prix de la probité, & trop de foiblesse pour la protéger & la soutenir; il remit sa Charge au Roi, & se retira de la Cour avec indignation.

Ce fut donc en son absence, qu'on le choisit pour l'expédition de Candahar; & il n'y eut que le besoin pressant qu'on avoit d'un Général de son mérite & de son caractère, qui fit penser à lui, & qui força les Ministres à l'aller déterrer dans sa retraite. Mais comme il n'ignoroit pas tous les artifices qu'on avoit mis en œuvre pour traverser & déconcerter les expéditions précédentes, & que sçachant bien qu'il n'étoit pas moins odieux à la faction dominante, que l'avoit été

le feu Prince Kostrow-Kan & les Généraux qu'elle avoit sacrifiés à sa haine & à ses intérêts, il ne balança pas à s'excuser de l'emploi auquel on l'avoit destiné. Quelque instance qu'on lui fit de la part des Ministres & du Roi même, on ne put vaincre la répugnance qu'il témoignoit pour une commission si dangereuse, & il persista jusqu'au bout à s'en défendre. Cependant comme on ne voyoit que lui qui en fût véritablement capable, on employa un stratagème de Cour, qui le mit malgré lui dans la nécessité de servir.

Il avoit un fils unique qu'il aimoit tendrement, & dont les belles qualités promettoient beaucoup. On crut qu'en donnant à ce fils, quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans, le titre de Général pour l'expédition qui se préparoit, on forceroit le pere à l'accompa-

gner, & que sa tendresse l'emportant sur toutes ses raisons, il ne pourroit se dispenser d'aller commander, au nom & comme Lieutenant de son fils, une armée qu'on n'avoit pû le résoudre à commander en Chef.

On envoya donc au fils, selon qu'il se pratique en Perse, quand on veut revêtir quelqu'un d'une autorité absolue & extraordinaire, un très-beau cheval couvert d'un riche harnois, un bouclier, une pique, une cuirasse couverte de brocard d'or, & un turban chargé de diamans. Tout cela fut présenté de la part du Roi à ce jeune Seigneur, & assaisonné de tout ce qui pouvoit se dire de plus gracieux & de plus flatteur pour sa personne. Le pere vit bien le piège qu'on dressoit à sa tendresse; mais il étoit pere, il ne put tenir contre les instances d'un fils qui lui étoit infiniment cher,

& qui, flatté d'un honneur & d'une distinction, dont il n'y avoit point d'exemple dans un jeune homme de son âge, le conjuroit avec larmes de n'être pas le seul de tout le Royaume à s'opposer à sa haute fortune. Il y donna donc les mains, quoiqu'avec peine; & pour ne point abandonner son fils au feu & à la fougue de l'âge dans un emploi si périlleux, il se détermina, comme l'avoit prévu la Cour, à l'accompagner dans cette grande expédition, en qualité de son Lieutenant.

La complaisance qu'il eut en cela pour son fils, & à laquelle toute l'autorité de son Prince n'avoit pû le réduire, n'échappa pas aux malignes réflexions des Courtisans, qui, pour diminuer par avance le mérite du service où il s'engageoit, ne manqueraient pas de faire observer au Roi, qu'il avoit eu moins de crédit sur

270 *Histoire de la dernière*
l'esprit de Sefi-Kuli-Kan, que
n'en avoit eu son fils, dont la con-
sidération seule & l'interêt avoient
operé auprès de lui, ce que ni
la considération de ce qu'il de-
voit à son Prince, ni l'interêt de
l'Etat n'avoient pû en arracher.

Cependant le pere & le fils fi-
rent leurs préparatifs, & après
qu'ils eurent formé une armée de
seize mille hommes de bonnes
troupes, le jeune Général, suivi
de son pere, se rendit à la Cour,
où il fut reçu avec toutes les dis-
tinctions les plus capables de flat-
ter sa vanité. Le Roi lui fit un
festin public, dont s'excusa le pe-
re qui y avoit aussi été invité. Il lui
ceignit lui-même l'épée au côté
en présence de toute sa Cour;
& pour lui donner occasion de
montrer son adresse à cheval &
à manier la lance, il ménagea, en
sa considération, un petit Carou-
sel à la maniere du pays, qui se

Révolution de Perse. 271
fit dans le Meidan ou la grande
place d'Ispahan. Le jeune hom-
me s'y distingua d'une maniere
qui fit plaisir au Roi, & qui lui
attira les acclamations de tout le
Peuple.

Ce fut au milieu de ces ap-
plaudissemens, & avec les vœux
de tout le public qu'il partit d'Is-
pahan pour aller se mettre à la
tête de son armée. Mais l'événe-
ment ne répondit pas à un prélu-
de si brillant. Il n'eut pas plutôt
mit le pied dans la Province en-
nemie, qu'emporté par une ar-
deur de jeune homme, & oubliant
les avis que lui avoit donné son
pere, qui le suivoit avec le gros
de l'armée, il alla, mal-à-propos,
suivi de quelques Escadrons qui
avoient pris les devans avec lui,
engager une escarmouche avec
les premières troupes qu'il ren-
contra de l'armée des Rebelles,
& y périt misérablement. Le

malheur du fils entraîna bien-tôt le pere, qui n'apprit que trop vite cette tragique nouvelle; & qui n'ayant plus rien à ménager, après avoir perdu ce fils unique, le seul objet de sa tendresse & de ses espérances, n'écouta que les conseils de la vengeance & de la fureur. Il se jeta au milieu des ennemis, où combattant en désespéré, il fut enfin accablé par le nombre, & trouva dans la mort le remede qu'il cherchoit à sa douleur. Après la perte des Généraux l'armée ne tint pas, & la déroute fut entiere.

La Cour, que de moindres pertes avoient rebutée dans les campagnes précédentes, ne perdit point cœur par cet échec. Elle sembla au contraire reprendre un nouveau courage, & s'animer à prendre de nouvelles mesures pour recommencer la guerre avec plus de rigueur qu'on

n'avoit fait encore par le passé. Cependant comme personne ne se présentoit pour conduire une expédition que la mort ou le mauvais succès de tant d'habiles Généraux qui y avoient échoué; faisoit regarder, avec raison; comme un écueil dangereux, l'Athémat-Doulet, ou premier Ministre, n'écoutant que son zèle; s'offrit lui-même au Roi pour cette grande entreprise. Le Roi estimoit sa capacité, goûtoit assez cette proposition, & y auroit volontiers donné les mains; s'il n'eût été détourné par les Eunuques, à qui le crédit du Ministre faisoit ombrage, & qui lui représenterent qu'il n'étoit pas de la prudence de joindre en sa personne le commandement des armées à l'autorité absolue que sa Charge d'Athémat-Doulet lui donnoit déjà dans les affaires civiles; & que ces deux titres réu-

274 *Histoire de la dernière*
nis ensemble, pourroient être de
dangereux instrumens entre les
mains d'un sujet qui seroit tenté
d'en abuser.

Cette considération arrêta le
Roi, & prévalut sur son inclina-
tion; mais ce que la raison d'E-
tat ne lui permit pas d'accorder à
son premier Ministre pour lui-
même, il le lui accorda pour son
beau-frere *Lusi-Ali-Kan*, que
ce Ministre avoit proposé à son
deffaut. Quelques efforts que pût
faire la cabale contraire pour dé-
tourner le coup, l'Athémat-Dou-
let l'emporta malgré eux, &
eut en cela un avantage qui
lui coûta bien cher peu de tems
après.

Quoique l'alliance que *Lusi-
Ali-Kan* avoit avec le premier
Ministre, pût rendre suspect le
suffrage de celui-ci en sa faveur;
cependant ses ennemis mêmes
lui faisoient ouvertement la justice

Révolution de Perse. 275
d'avouer qu'il n'étoit pas incapa-
ble de l'emploi important qu'on
lui confioit. C'étoit un homme de
tête, également propre & pour
le conseil & pour l'action; &
quoiqu'il n'eût pas encore eu de
grands commandemens dans les
armées, il passoit néanmoins pour
être assez entendu dans les affai-
res de la guerre. Il ne se montra
en effet que trop habile pour son
malheur, par la maniere dont il
s'y prit, & jetta autant l'allar-
me dans la cabale qui lui étoit
contraire à la Cour, qu'elle imprima
de terreur aux Rebelles de
Candahar.

Avant que de rien entrepren-
dre contre ces derniers, il vou-
lut signaler l'ouverture de sa cam-
pagne par un exploit qui le mit
en réputation. Les Arabes avoient
surpris depuis quelques années
l'Isle de Mascate dans le Golfe
Persique, & en avoient chassé

les Persans , à qui cette perte caufoit un grand préjudice. Luft-Ali-Kan , se propofa de la reprendre avant toute chofe , & dès qu'il eut aflemblé fon armée , il la fit marcher de ce côté-là. Comme il lui falloit des vaiffeaux pour transporter fes troupes dans l'Ifle qu'il vouloit attaquer , il avoit pris fur cela de juftes mefures avec les Portugais des Indes , qui , moyennant certaine fomme , dont on étoit convenu , devoient envoyer leur flotte pour le transport. La flotte Portugaife fe trouva à tems ; mais l'argent ayant manqué par les menées des ennemis que Luft-Ali-Kan avoit à la Cour , elle fe retira dans fes Ports , laiffant le Général défolé fur le rivage , & qui fe defefpéroit de fe voir , par la trahifon de ceux-mêmes à qui l'interêt de l'Etat devoit être le plus cher , exclu d'une conquête auffi infaillible

qu'elle étoit importante au bien du Royaume.

Tandis qu'il éclatoit inutilement en reproches & en imprécations contre les Auteurs de cette perfidie , il apprit que Myrr-Maghmud profitant de fon éloignement s'étoit avancé vers Kirman , & qu'à la faveur des intelligences qu'il avoit dans cette Place , il l'avoit prife.

Ce fameux Chef des Rebelles à qui l'avantage qu'il avoit eu l'année précédente fur l'armée de Perfe , avoit fait concevoir de hautes efpérances , ne fe propofoit pas moins que de porter la guerre dans le cœur du Royaume ; & pour être plus à portée de l'y entretenir , il avoit jetté les yeux fur la Ville de Kirman pour en faire fa place d'armes , & s'en étoit emparé comme on vient de dire. Cette Ville , qui forme comme un triangle avec Candahar

& Ispahan, étant au Sud de l'une & de l'autre, moins éloignée d'un tiers de la première, qu'elle ne l'est de la seconde, quoiqu'elle soit à trois cens lieues de celle-ci, est la Capitale d'une Province de même nom, & qui est l'ancienne Caramanie. Ce sont des Gaures qui l'habitent en grande partie, ils se disent descendus des anciens Persans, adorateurs du feu; & comme ils souffrent impatiemment le joug des Persans modernes, qui les ont souvent persécutés, Myrr-Maghud n'avoit pas eu de peine à les gagner, & c'étoit par leur moyen qu'il étoit parvenu à s'emparer de la Ville.

Il ne falloit pas moins qu'un événement de cette conséquence pour tirer le Général Persan de l'état de desespoir où l'avoit jetté l'affront qu'on venoit de lui faire essuyer à la vue de Mascate. Comme il étoit imporrant de ne

pas laisser aux Rebelles le loisir de se cantonner dans la Ville qu'ils venoient de surprendre, Luft Ali-Kan n'attendit pas pour les aller attaquer, qu'il pût mener contr'eux toute son armée, mais formant à la hâte un corps de ce qu'il avoit de troupes plus lestes & le plus en état de le suivre, il prit les devans & alla tomber sur Maghmud. Il les battit à platte couture; & après l'avoir chassé de Kirman, & lui avoir enlevé son bagage, il le poursuivit jusqu'à Candahar, où il l'obligea de se renfermer, honteux de sa défaite, & fort étonné d'avoir appris à ses dépens, qu'il y avoit encore en Perse des gens capables de lui faire la loi.

Cette victoire causa d'autant plus de joye, & eut d'autant plus d'éclat dans toute la Perse, que c'étoit la première fois qu'on eut battu les Aghvans depuis la révolte, & que c'étoit un événe-

280 *Histoire de la dernière*
ment qui faisoit voir qu'il n'étoit
pas impossible de les vaincre. Ce-
pendant le Général à qui la tenta-
tive hardie de Myrr-Maghud
sur la Ville de Kirman , avoit
pleinement découvert toute l'é-
tendue des projets de ce Rebelle,
& l'importance de cette Place,
employa ses premiers soins à la
mettre hors d'insulte , & à l'assû-
rer contre tous les dangers d'une
seconde surprise. Il y mit une
bonne garnison & la fortifia si
bien , sur-tout dans cette partie
qu'on appelle la haute Ville,
qui est séparée de la basse ,
que celle-là tenoit encore en
1725. * contre les Aghvans.

Après qu'il eut ainsi mis ordre
à toutes choses , le ressentiment
que la nécessité des affaires n'a-

* Ce fait prouve qu'on s'est trompé dans la
Relation insérée au Mercure de Novembre
1726. quand on fait prendre cette Ville par
Maghud en 1722. On rendra compte plus
bas de ce qui se passa à ce Siège.

voit

Révolution de Perse. 281
voit fait que suspendre , se réveil-
la dans lui avec une nouvelle vio-
lence contre ceux qui lui avoient
fait manquer l'entreprise de Mas-
cate ; & comme il n'avoit nulle
justice à esperer de la part d'un
Roi qu'on trahissoit sous ses yeux,
sans qu'il s'en aperçût , ou qu'il
osât témoigner s'en apercevoir,
il résolut de se la faire lui-même,
& de se la faire avec une hauteur
qui humiliât la cabale de ses en-
nemis , & qui leur fit sentir que
toute la protection qu'ils pou-
voient avoir à la Cour , ne les
mettroit pas à l'abri de sa ven-
geance.

Ce fut dans ce dessein qu'il re-
mena son armée sur les côtes du
Golfe Persique , où la plupart des
Grands , à qui il en vouloit , a-
voient de belles terres & des
biens considérables ; & sous pré-
texte que ses troupes , faute d'être
payées , ne pouvoient pas subsis-

Tome I.

A a

282 *Histoire de la dernière*
ter autrement, il les distribua dans toutes leurs maisons & les y fit vivre à discrétion. Tout ce qui s'y trouva de chevaux, de chameaux, d'armes & d'autres choses qui pouvoient convenir au soldat, fut enlevé sans nul ménagement, pour l'usage & les besoins de l'armée, sans compter les grandes contributions qu'on fit payer à toute la Province en général, & dont les Seigneurs qui y avoient du bien, payerent leur part comme les autres.

Mais quelque licence qu'il donât au soldat à cet égard, la discipline n'en souffroit en rien; & jamais peut être n'y avoit-il eu en Perse d'armée si bien disciplinée, ni si leste. Après qu'elle se fut bien refaite par un long séjour, elle eut ordre de s'avancer vers Chiras, Ville qui est sur le chemin de Candahar en venant du Golfe, & où le rendez-vous gé-

Révolution de Perse. 283
néral étoit assigné. Toutes les troupes s'y trouverent rassemblées au mois de Novembre 1720. avec plusieurs milliers de chameaux qui portoient toutes sortes de provisions de bouche, & de munitions de guerre, pour la plus grande partie de la campagne. Il y a toute apparence que cette armée, disposée comme elle l'étoit, pourvûe de toutes choses en abondance, animée par la confiance que lui inspiroient ses succès passés, & conduite par un Général éclairé & hardi, & sous qui elle venoit d'apprendre à vaincre, eût bien-tôt mis les Aghvans à la raison, si un bouleversement arrivé à la Cour, par l'intrigue la plus noire, n'eût ruiné toutes ces grandes espérances.

Lust-Ali-Kan avoit voulu se venger des Grands de la Cour; & il n'y avoit, pour son malheur, que trop bien réussi. Ces Sei-

284 *Histoire de la dernière*
gneurs outrés contre lui, & plus
piqués encore de la hauteur avec
laquelle il les avoit traités dans le
ravage de leurs terres, que de
toutes les pertes qu'ils y avoient
pû faire: allarmés d'ailleurs par le
crédit que la victoire remportée
sur les Aghvans lui avoit acquis
dans l'esprit du Roi, ils ne dou-
terent point que s'il réussissoit
dans son expédition, & qu'il vînt
à bout de soumettre les Révol-
tés, & d'éteindre la rébellion, un
service de cette importance ne
le rendît trop puissant à la Cour;
& que l'Athemmat-Doulet son
beau-frere & lui, réunissant en
leurs personnes, à l'exclusion de
tout autre, toute la confiance du
Roi, & toute l'autorité du Gou-
vernement, ils ne se prévalussent
de leur avantage, pour les oppri-
mer & pour les perdre.

Ils n'y voyoient d'autre reme-
de, que de le prévenir en le per-

Révolution de Perse. 285
dant lui-même; & quoiqu'ils ne
pûssent le ruiner sans renverser
en même tems les espérances
prochaines de la réduction de
Candahar, & de la pacification
de cette frontiere révoltée, la
considération de leur intérêt par-
ticulier l'emporta sur l'intérêt le
plus important de l'Etat; & ils ai-
merent mieux risquer de tout per-
dre, que de ne pas arracher les
armes des mains à un Général,
qui ne pouvoit triompher des
ennemis du Royaume, sans que
son triomphe les écrasât.

Comme les deux cabales op-
posées de la Cour avoient un égal
intérêt à perdre un homme dont
l'autorité & la puissance leur de-
voit être également onéreuse &
préjudiciable, s'il venoit à bout
de ses desseins, elles se réunirent
& se liguerent toutes deux contre
lui. Mais jugeant bien qu'il seroit
impossible de réussir dans tout ce

qu'on entreprendroit contre lui, tant que l'Athémat-Doulet, son beau-frere, seroit en place, & prévoyant que ce Ministre en qui le Roi avoit toute confiance, & à qui, pour pouvoir goûter plus tranquillement les délices de son Haram, il abandonnoit le soin & l'embarras de toutes les affaires, ne manqueroit pas de parer tous les coups qu'on voudroit porter à son beau-frere : ils résolurent de commencer par le perdre lui-même, & ils y réussirent par un artifice assez mal concerté, & dont tout autre Prince que Schah Hussein n'auroit pas aisément été la dupe.

Entre les Officiers qui approchoient de plus près la personne du Roi, il y en avoit deux surtout que leurs emplois avoient mis dans une confiance plus intime. L'un étoit son Moullah ou Directeur dans le spirituel, &

l'autre son premier Médecin. Ce furent ces deux Officiers qu'on mit en œuvre pour porter le coup à l'Athémat-Doulet, dont ils étoient ennemis mortels depuis long-tems ; & parce que pour surprendre le Roi il falloit choisir un tems où il fut obligé de ne prendre avis que de ceux qui étoient du complot, ils prirent, pour l'exécution de leur dessein, le moment de la nuit, où ils pouvoient plus sûrement se rendre maîtres de son esprit.

Tout étoit tranquille dans le logis du Roi, & il y régnoit un profond silence : le Roi même retiré dans le fond de son appartement étoit déjà endormi, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par l'arrivée des deux Officiers, qui, d'un air effrayé, & jettant à terre leurs turbans en signe de douleur, dirent au Roi, que quoi qu'ils n'ignorassent pas qu'il étoit contre

les règles d'oser troubler son repos, & d'entrer dans la chambre de Sa Majesté sans sa permission, sur tout durant un tems si sacré, le danger éminent dont ils la voyoient menacée, ne leur avoit pas permis d'avoir égard aux formalités ordinaires, qu'il ne s'agissoit pas de moins que d'assurer sa vie & sa Couronne contre les attentats de l'Athémat-Doulet qui avoit fixé à cette nuit même l'exécution de son parricide; que ce premier Ministre, de concert avec le Général d'Armée son beau-frere, avoit juré la mort de Sa Majesté & l'extinction de la Famille Royale; que tandis que ce dernier alloit se rendre Maître d'Ispahan avec son Armée, & investir le Palais du Roi, pour empêcher qu'aucun Prince de la Maison Royale ne lui échappât, l'Athémat-Doulet devoit s'assurer du

Roi

Roi même avec le secours d'un corps de trois mille Kurdes que devoit lui amener cette nuit même un Prince de cette Nation, qu'il avoit mandé par un ordre exprès scellé de son sceau de premier Ministre.

Le Roi fut d'abord consterné de la grandeur & de la proximité du danger qu'on venoit lui annoncer; mais il le fut bien autrement, lorsque les deux Eunuques lui mirent en main une preuve de l'intelligence du premier Ministre avec les Kurdes. C'étoit l'ordre même envoyé au Prince des Kurdes, & muni du Sceau de l'Athémat-Doulet. Cette pièce formoit une présomption d'autant plus importante, que la maniere d'installer un Athémat-Doulet en Perse, est de lui passer au col le sceau de son Office; & que depuis qu'on le lui a passé, il n'en sort plus

290 *Histoire de la dernière*
jamais, sinon lorsqu'on le lui ôte;
en cas de mort, ou qu'il est for-
cé de le rendre, en cas de desti-
tution.

La peur rend tout croyable à
ceux qui en sont susceptibles. Le
Roi n'eut pas plutôt jetté les yeux
sur le sceau, qu'il s'imagina re-
connoître, qu'il se crût perdu; &
dans ce premier saisissement il
tomba en foiblesse. A peine fut-il
un peu remis, qu'on forma à la
hâte un Conseil de ce qu'on put
rassembler d'Eunuques, & de
Courtisans plus affidez, & qui
tous étoient d'intelligence avec
les deux Délateurs. La délibéra-
tion fut courte, & pour résultat
le Roi ayant fait appeller le *Cors-
chi-Bachi*, ou Général des Cors-
chis, il lui ordonna de prendre
avec lui ce qu'il trouveroit de
gens de sa Garde & d'autres,
d'aller sur le champ forcer la
maison de l'*Athémat-Doule*

Révolution de Perse. 291
& de lui apporter sa tête.

Ce premier Ministre qui ne se
doutoit point de ce qu'on tra-
moit contre lui, étoit tranquil-
lement dans l'appartement de ses
femmes, lorsque le Corschi-Ba-
chi arriva chez lui avec main
forte, & comme un homme qui
s'attendoit à trouver de la résis-
tance: Le Ministre fut étonné
d'une pareille visite dans une heu-
re si indue; mais il le fut bien da-
vantage, lorsqu'il se vit lier &
garoter par ordre de cet Officier,
qui, n'ayant trouvé nulle oppo-
sition dans l'exécution de ses or-
dres, s'en tint à le faire traîner
dans sa maison sans lui faire d'au-
tre violence. Quoique l'ordre du
Roi eût été de lui couper la tête,
cependant comme on lui avoit
représenté qu'en cas qu'on ne
trouvât point de résistance de sa
part, il n'étoit pas à propos de
le faire mourir, & que le Roi

292 *Histoire de la dernière*
n'insista pas au contraire, l'Officier se contenta de s'assurer de sa personne.

Ce fut cependant bien moins à la compassion de ses Ennemis, qu'à leur avarice, qu'il dut la conservation de sa vie; car comme il avoit des richesses immenses dont ceux qui l'avoient perdu se promettoient de partager la confiscation, ils furent bien aises de lui conserver la vie, pour pouvoir, sous prétexte de tirer de lui, par les tourmens, l'aveu & le secret de la prétendue conspiration, le forcer à leur déclarer où étoient ses trésors. Dès qu'il fut arrivé dans la maison du *Corschi-Bachi*, on commença par lui arracher les yeux, selon qu'il se pratique en Perse à l'égard des criminels de Leze-Majesté, à qui on ne veut pas encore ôter la vie. On lui donna ensuite la question par rapport à ses grands

Révolution de Perse. 293
biens. Il ne fit nulle façon de déclarer tout ce qu'il en avoit, & qui, tant en or qu'en meubles précieux & en pierreries, se trouva monter à la somme de neuf cens mille Tomans, ce qui fait cinquante-quatre millions de notre monnoye.

Dans le moment qu'on arrêtoit l'Athémat-Doulet, on avoit fait partir divers Couriers pour arrêter aussi, non-seulement le Général Luft-Ali-Kan, mais encore tout ce que le premier Ministre avoit de parens, d'amis ou de créatures dans la Province; car pour ceux qui étoient à la Cour on s'en assûra d'abord. Celui qu'on avoit le plus envie de tenir, & dont la prise souffroit le plus de difficulté, étoit le Général. Il se trouvoit actuellement aux environs de Chiras, à la tête d'une Armée qui lui étoit toute dévouée; & à quelles extrémités

ne pouvoit-il pas se porter contre la Cour, s'il venoit à découvrir le traitement qu'on avoit fait si injustement à son beau-frere, & celui qu'on lui préparoit avec autant d'injustice! Aussi prit-on toutes les précautions possibles pour le prévenir. On fit choix pour cette commission de celui de tous les Couriers qu'on crut capable de faire la plus grande diligence. Il fut chargé d'un ordre très-secret pour le Gouverneur de Chiras. Le Roi lui mandoit de trouver moyen, sous quelque prétexte, d'attirer le Général dans sa Place, de l'y arrêter avec le moins de bruit qu'il se pourroit, & de l'envoyer sous une bonne escorte à Ispahan, pieds & mains liés. Comme ni le Général, ni les autres parens ou amis du premier Ministre ne se défioient de rien, tous les ordres envoyez contre eux eurent leur effet, &

il n'y en eut pas un seul qui songeât à s'chapper.

Tous les mouvemens qui se firent cette nuit, tant pour arrêter l'Athémat-Doulet, que pour faire partir les Couriers qu'on envoyoit de tous côtés, ne purent se faire si secrettement dans une petite Ville telle que Tehran, où étoit alors le Roi, sans qu'on en fût bien-tôt informé. La découverte d'une grande conspiration contre la vie du Prince, la prise du premier Ministre qu'on en disoit le Chef, l'approche prétendue de trois mille Kurdes, qu'on croyoit qui alloient arriver pour surprendre & enlever le Roi, sans compter ce que chacun ajoutoit du sien à ces bruits divers : tout cela en moins de rien fut répandu dans toute la Ville, & y jetta tout le monde dans de si grandes allarmes, qu'on se tint sur ses gardes toute la nuit.

Mais quand le jour fut venu, & que le Roi vit que rien ne remuoit; qu'il n'étoit question ni de la marche des trois mille Kurdes, ni de celle de l'Armée de Chiras vers Ispahan; & qu'il lui revenoit, tant par les gens qu'il avoit envoyés à la découverte de tous les côtés, que par ceux qui arrivoient de differens endroits dans la Ville, que tout étoit tranquille au-dehors; il commença à soupçonner quelque tromperie, & à se repentir d'avoir été trop vite à l'égard de son premier Ministre. Il l'avoit toujours aimé & considéré; il le regardoit comme le plus habile homme de son Royaume, & le plus digne de l'Emploi qu'il avoit occupé; & il ne pouvoit se dissimuler qu'il n'en eût reçu des services très-considerables, de sorte que s'il se trouvoit qu'il ne fût pas coupable, comme il com-

mencoit à le soupçonner bien-tôt, il sentoit bien qu'il auroit à se reprocher toute sa vie le cruel & injuste traitement qu'il lui avoit fait. Ces premiers soupçons, & le ressentiment qu'il en conçut, eurent tant de force sur lui, qu'ils lui firent prendre un ton de Maître, dont il n'avoit guères coûtume d'user à l'égard de ceux de ses Officiers, en qui il avoit pris quelque confiance. Il fit venir son premier Médecin Hékim-baszy, l'un des deux Délateurs, & lui dit d'un air fort haut & fort sévere, qu'il eût à faire si bien que les playes qu'on avoit fait à l'Atthemmat-Doulet en lui ôtant les yeux, n'eussent point de suite fâcheuse pour sa vie; qu'autrement il pouvoit s'assurer que la sienne en répondroit. Il dit plus, que dès que ce Ministre seroit rétabli en fanté, il vouloit l'entendre pour le condamner, s'il étoit coupable,

298 *Histoire de la dernière*
ou l'absoudre s'il étoit innocent.
On auroit exigé d'un autre Roi,
qu'il eût ajoûté, ou pour punir ses
Délateurs s'ils l'avoient accusé à
faux ; mais c'étoit beaucoup pour
un Prince aussi foible que Schah-
Husseïn, que d'oser se prêter à la
justification d'un homme que ses
confidens avoient condamné.

Le ton sévère dont le Roi a-
voit parlé, peut-être pour la pre-
mière fois de sa vie, eut son effet.
On apporta tant de soin aux plaies
du pauvre Athemat-Doulet, qu'il
n'y eut rien à en craindre pour sa
vie ; & dès qu'il fut en état de pa-
roître, le Roi voulut examiner
son affaire juridiquement, com-
me il s'en étoit déclaré. Je vais
rendre compte de cette discus-
sion que je crois qui ne déplaira
pas au lecteur. Quand on ne seroit
pas naturellement porté à s'inté-
resser à la justification d'un hom-
me illustre, injustement opprimé,

Révolution de Perse. 299
un petit détail de ce qu'on lui op-
posa, & de ce qu'il répondit, ne
sçauroit être qu'utile, par la con-
noissance qu'il pourra nous don-
ner des mœurs, des intérêts, des
intrigues, & de la conduite des
grands Seigneurs de Perse, dans
les dernières années du regne de
Schah-Husseïn.

Le Roi ayant donc marqué un
jour pour entendre l'Accusé dans
ses faits justificatifs ; il comparut
dans une assemblée composée de
tous les Ministres & de tous les
Grands Officiers de la Cour, &
à laquelle le Roi voulut présider
lui-même. On commença par ex-
poser les griefs qu'on avoit contre
lui, & qui se réduisoient à huit
principaux.

1°. On prétendoit qu'étant un
jour dans la Ville de Kom, au
pied du tombeau de Schah - So-
leïman, pere de Schah-Husseïn, &
qui avoit fait mourir autrefois le

pere du premier Ministre, il lui étoit échappé de dire: un tems viendra que je vengerai la mort de mon pere par celle de ton fils & de toute sa famille. Ce fait n'étoit fondé que sur le rapport d'un des Valets de Chambre de l'Arthemad-Doulet.

2°. On demandoit comment ayant toujours à son col le sceau de son Office, l'ordre qu'on disoit avoir été envoyé pour faire venir les Kurdes, se seroit-il trouvé scellé de ce sceau, s'il n'y avoit pas eu part?

3°. On lui reprochoit de ce qu'il décidoit de toutes les affaires en Maître absolu, & sans prendre avis du Conseil ou des autres Ministres.

4°. On lui imputoit de ce que ses ordres étoient plus respectés dans les Provinces, que ceux du Roi même.

5°. On lui faisoit un crime des

grandes alliances qu'il avoit faites, en mariant ses filles & nièces aux plus grands Seigneurs du Royaume, pour se faire un parti puissant.

6°. On lui en faisoit un autre plus grand, non seulement de ce qu'il étoit de la secte des *Sunni*, mais encore de ce que, par attachement à cette secte, il faisoit sous main les *Lesgiens* ennemis de L'Etat, qui étoient de la même Religion. Sur quoi on produisoit de nouveau une de ses Lettres, par laquelle il faisoit entendre aux *Lesgiens* qu'ils pouvoient en toute sureté étendre leurs ravages, aussi loin qu'ils voudroient, pourvu qu'ils ne s'avancassent point jusqu'à *Erivan*, qu'il vouloit qu'on épargnât, parce que c'étoit son neveu qui y commandoit.

7°. On lui reprochoit d'avoir confié à quelques-uns de ses ne-



302 *Histoire de la dernière*
veux, qui étoient encore des en-
fans, des Gouvernemens de Pro-
vince.

8°. On exageroit ses grands
trésors, qui convenoient plus, di-
soit-on, à la fortune d'un Roi, qu'à
celle d'un particulier; & l'on pré-
tendoit qu'il ne pouvoit pas être si
riche sans être criminel.

A ces griefs qui le regardoient
personnellement, on en joignoit
quelques autres qui rouloient sur
son beau-frere, mais dont on vou-
loit le rendre responsable, sous
prétexte que ce Général n'avoit
rien fait que de concert avec lui,
soit par rapport à l'expédition de
Mascate, dont on attribuoit le
mauvais succès à la collusion a-
vec le Commandant de la Flot-
te Portugaise; soit par rapport
aux Terres des Seigneurs de la
Cour qu'il avoit ravagées dans
cette contrée. On demandoit en-
fin pourquoi le Général avoit fait

Révolution de Perse. 303

marcher du côté d'Ispahan une
Armée destinée contre Candahar;
& pourquoi au lieu d'aller assié-
ger Maghmud dans cette dernie-
re Ville, après sa défaite, il avoit
mieux aimé employer ses troupes
à piller les Provinces du Royau-
me.

Tels furent les plus considéra-
bles griefs qu'on proposa contre
un premier Ministre qui avoit
long-tems gouverné l'Etat au con-
tamment du Roi, & dont la fi-
délité n'avoit jamais été suspecte.
Sur quoi ce Prince lui ayant or-
donné de répondre, s'il avoit quel-
que chose à dire pour sa justifica-
tion, il prit la parole avec plus
d'assurance que n'en avoient eu ses
Délateurs en l'accusant; mépri-
sant la vie, il ne se crut pas dé-
formais obligé à de grands mé-
nagemens pour qui que ce fût.
Il commença donc par se plain-
dre au Roi, du Roi lui-même,

304 *Histoire de la dernière*
qui l'ayant condamné sans l'entendre, lui rendoit assez inutile la justification de son innocence ; puisqu'il n'étoit pas au pouvoir de Sa Majesté de lui rendre la vûte qu'une condamnation trop précipitée lui avoit fait perdre ; ajoutant que la vie ne lui étoit plus qu'à charge, qu'il regarderoit comme une grace, que le Roi voulût la sacrifier encore à la passion de ses ennemis, avides de son sang. Il rappella ensuite modestement, à la vérité, & sans faste, mais pourtant avec une noble hardiesse, les services que ses Ancêtres & lui avoient rendus à la Couronne ; & après s'être plaint lui-même de la triste situation où il se trouvoit pour toute récompense, & sur l'inutilité d'une justification qu'on lui demandoit trop tard, il descendit au détail des griefs & répondit article par article à tout ce qui avoit été allégué contre lui. Il

Révolution de Perse. 305

Il dit donc sur le 1. que le témoignage d'un Valet, sans probité, acheté à beaux deniers comptans pour perdre son Maître, n'étoit pas recevable contre un homme tel que lui : sur-tout dans un fait qu'il dépositoit tout seul, & dont il ne pouvoit donner de preuve. Sur quoi il demandoit qu'on mît ce malheureux à la question, pour le contraindre à déclarer l'instigateur d'une telle calomnie.

Sur le 2. que la marque de son sceau qui s'étoit trouvée sur le Mandement prétendu envoyé à un Chef des Kurdes, pourroit être de quelque poids contre lui, s'il étoit bien constant qu'il n'y eût point de faussaires en Perse ; mais qu'étant de notoriété publique qu'il s'y en trouvoit un grand nombre, & de si habiles dans leur métier, qu'entre deux pièces dont l'une fut vraie & l'autre contrefaite, on avoit de la peine à les

306 *Histoire de la dernière*
démêler, un témoignage muet, tel que celui-là, ne pouvoit être d'aucun poids, s'il n'étoit accompagné & fortifié d'autres indices. Il ne s'en tint pas à cette réponse générale; & comme ce grief étoit le seul qui fût bien essentiel à sa cause, & celui qui avoit été le funeste prétexte de sa condamnation & de son malheur, il entra à cet égard dans un détail de discussions, qui rendit palpable tout le faux & le ridicule de la supercherie dont on s'étoit prévalu pour le perdre.

Car, disoit-il, puisque la conjuration prétendue devoit éclater dans cette même nuit que je fus arrêté, il falloit que la Lettre, pour mander les trois mille Kurdes, eût été envoyée plusieurs jours devant. Il en faut douze de marche, afin que ces trois mille hommes pûssent arriver ici; & quelque diligence que pût faire le

Révolution de Perse. 307
Courier, il lui falloit quelques jours pour la rendre à la personne à qui elle étoit écrite. Où étoit donc pendant tout ce tems-là cette fatale Lettre dont le Roi même n'a eu connoissance qu'au moment qu'on suppose que le Kurde auroit dû arriver? Où l'a-t-on trouvée cette Lettre, & quand est-ce qu'elle a été interceptée? Est-ce lorsqu'elle étoit encore en chemin, & avant qu'elle fût parvenue jusqu'au Kurde? En ce cas on a dû l'avoir en main plusieurs jours avant celui qui étoit fixé pour l'exécution du projet: Pourquoi donc a-t-on attendu si tard pour la montrer au Roi? A qui l'a-t-on surprise? De qui la tient-on, & qui est-ce qui en étoit le Porteur? Si elle a été rendue au Kurde, comment est-elle revenue ici? Est-ce lui qui l'a renvoyée? Qu'on le dise donc; que ne produit-on son témoignage?

Car dans une affaire de cette conséquence, où il s'agissoit de la vie du Roi, il ne peut que lui faire honneur. Mais pourquoi m'adresser au Chef d'une Nation perfide, & sur qui on ne peut compter, lorsque j'avois mon beau-frere à la tête d'une armée, à vingt journées d'ici, & qu'on prétend qui étoit mon complice? Le Kurde ne devoit m'amener que trois mille hommes, & mon beau-frere pouvoit m'en amener ou m'en envoyer dix mille. Quelle liaison si étroite m'a-t-on vû avoir avec cet Etranger, pour me fier plus à lui qu'à mon beau-frere? Quelles précautions ai-je pris pour n'en être point trahi? Quelles mesures pour ma propre sûreté? Quel est notre Traité, quelles sont nos conventions; & pourquoi, s'il étoit en état de surprendre le Roi avec ses trois mille hommes, l'auroit-il fait pour mes intérêts, plû-

tôt que pour les siens? Quelles forces avois-je pour lui faire la loi? Mais comment veut-on que j'aye imaginé de pouvoir surprendre le Roi, avec trois mille hommes, tandis que je sçavois qu'il avoit autour de lui une garde cinq fois plus forte? D'où vient que j'attens pour entreprendre que le Roi soit en sûreté dans une Ville qui contre l'ordinaire de la plupart des Villes de Perse, est fermée de bons murs, & dont il auroit fallu faire le Siège, & le faire avec trois mille hommes, contre une garnison de quinze mille? Enfin, si j'avois été assez malheureux pour former l'horrible complot qu'on m'impute, comment aurois-je été assez imprudent, assez aveugle, pour me tenir chez moi sans autre escorte que mes Domestiques, dans la nuit même où je touchois au moment de l'exécution? La

310 *Histoire de la dernière*
solitude & la sécurité où l'on me
trouva chez moi dans une con-
joncture qui devoit être si déli-
cate, font mieux mon apologie
sur ce point capital, que tout ce
que je pourrois dire.

Sur la 3. il attestoit le Roi mê-
me, s'il n'étoit pas vrai que Sa
Majesté avoit remis totalement
à sa conduite l'expédition du cou-
rant des affaires; que pour les ex-
traordinaires, comme les négocia-
tions & choses de cette natu-
re, il ne s'en étoit jamais mêlé,
que quand il lui avoit plû de
les lui renvoyer par une commis-
sion particulière. Du reste, que si
dans les choses de son ministère il
ne s'étoit pas mis fort en peine de
prendre les avis des Eunuques,
ni des autres de la Cour qui s'en
plaignoient, il avoit été en droit
d'en user ainsi; & qu'il n'avoit pas
jugé devoir consulter des gens
qu'il sçavoit trop mal intention-

Révolution de Perse. 311
nés à son égard pour lui donner
de bons conseils, & trop attachés
à leur intérêt particulier, pour en
donner qui fussent utiles au bien
public.

Sur la 4. que si les ordres étoient
mieux exécutés dans les Provin-
ces, que ceux qui partoient im-
médiatement du Roi même, ce
n'étoit pas à lui qu'on en devoit
faire un crime, mais aux Eunu-
ques, & autres Courtisans tou-
jours prêts à protéger les plus
mauvaises causes; & qui en fai-
sant révoquer à leur gré les or-
dres du Roi, toutes les fois qu'on
les y intéressoit par des présens,
en avoient énervé toute l'au-
torité; ce qui n'étoit pas arrivé à
l'égard des siens, qu'on sçavoit
bien que nulle considération de
crédit ou d'intérêt n'étoit jamais
capable de lui faire changer.

Sur le 5. que s'il avoit marié
ses filles & ses nièces dans de

312 *Histoire de la dernière*
grandes Maisons, il n'avoit fait
en cela que ce qui convenoit à
sa naissance & à son rang; & qu'il
n'avoit pas cru que ce fût un cri-
me à un homme, qui étoit d'une
des plus anciennes Maisons du
Royaume, & qui descendoit ori-
ginairement des Rois Lesgiens,
de n'avoit pas voulu se deshono-
rer en s'alliant à des créatures &
à des valets d'Eunuques.

Sur le 6. que descendant, com-
me il venoit de le dire, des Rois
Lesgiens, il n'étoit pas extraor-
dinaire qu'il fût de la même Sec-
te dont étoient ses compatriotes
aussi-bien que les Turcs, & dont
avoient été tous ses ancêtres;
qu'il ne s'en étoit jamais caché, &
qu'y ayant en Perse des Provin-
ces entières à qui les Rois avoient
permis de vivre dans cette Reli-
gion, il ne voyoit pas comment
on pouvoit lui en faire un crime,
tant qu'elle ne le porteroit à rien
qui

Révolution de Perse. 313
qui fût contraire au service du Roi.
Il demandoit ensuite si les cour-
ses que les Lesgiens venoient fai-
re dans les Provinces du Royaume
étoient quelque chose de si nou-
veau, qu'on dût les lui imputer,
& si c'étoient des gens si pacifiques
& si amis du repos, qu'ils eussent
besoin de sollicitations pour ve-
nir piller leurs voisins? Prétend-
on, ajoutoit-il, qu'ils n'ayent ja-
mais fait d'excursions sur nos ter-
res, que depuis que je suis entré
dans le Ministère, eux qui ont
mis les prédécesseurs de S. M.
dans la nécessité d'entretenir des
armées du côté de leurs fron-
tieres pour les tenir en respect?
S'il y a quelqu'un, continuoit-il,
à qui on doive imputer leurs ra-
vages, ce n'est pas à moi, mais à
l'avarice de ceux qui en détour-
nant à leur profit les pensions
qu'on payoit autrefois à ces Peu-
ples pour les contenir, les ont

314 *Histoire de la dernière*
forcés à se payer par leurs mains
en pillant les Provinces, & à se
dédommager par leurs courses,
des subsides dont on les avoit
frustrés. Il rapportoit après cela,
comment le Roi l'ayant chargé
par une commission spéciale de
pourvoir à ce desordre, il avoit
mis à la tête des troupes qu'il en-
voyoit contre les Lesgiens, celui
de tous ses neveux sur qui il
comptoit le plus, & qu'il avoit
même nommé dans son Testa-
ment pour son successeur dans sa
Charge, & son héritier dans ses
biens; que tout le monde sçavoit
la triste issue de cette expedition,
où son neveu avoit perdu la vie
par la main des Lesgiens: sur quoi
il demandoit si les Ennemis n'a-
voient point encore quelque let-
tre de lui à produire, par laquelle
il eût sollicité ces Barbares de mas-
sacrer ce neveu qui lui étoit si
cher.

Révolution de Perse. 315
Ce que le Ministre venoit de
dire de ces subsides détournés,
qui avoient donné lieu aux cour-
ses des Lesgiens, eut d'autant plus
de force, qu'il étoit arrivé tout
fraîchement à la Cour une Am-
bassade de la part d'un des petits
Rois de cette Nation, à qui les
autres s'étoient adressés, pour
moyenner un accommodement
entre eux & la Perse. Il y étoit
d'autant plus propre, qu'il n'a-
voit point eu de part à leurs ex-
cursions, & qu'il avoit toujours
entretenu une bonne intelligence
avec les Persans. Pour eux, ce qui
les obligeoit à en venir aux voyes
de pacification, étoit la crainte
d'une irruption de la part du Prin-
ce de Georgie dont on parlera en
son lieu. L'Ambassadeur de Szam-
Kal, c'étoit le nom de ce petit
Roi, qui s'intéressoit pour eux,
n'employoit point d'autre moyen
pour excuser leurs courses, que
D d ij

316 *Histoire de la dernière*
la nécessité où ils avoient été
de les faire pour subsister de-
puis qu'on leur avoit retenu
leurs subsides : car c'étoit sous ce
nom , & à titre de troupes auxi-
liaires , que les Rois de Perse a-
voient coutume de leur payer cer-
taines pensions , quoiqu'ils ne les
payassent dans le vrai , que com-
me une espece de tribut , par le-
quel ils achetoient le repos & la
sécurité de leurs sujets contre les
entreprises de ces Barbares. Ces
subsides qui montoient à dix-sept
cens Tomans, c'est-à-dire, à cent
deux mille livres, n'avoient point
été payées depuis plusieurs an-
nées , les fonds en ayant été inter-
vertis par l'avarice de quelques
Favoris ou Gouverneurs de Pro-
vinces qui s'en étoient emparés.
Ils demandoient donc que le paye-
ment en fût rétabli pour l'avenir ,
& qu'on leur donnât une aminif-
tie pour le passé, moyennant quoi,

non - seulement ils promettoient
de s'abstenir de leurs excursions or-
dinaires, & de garder une fidélité
inviolable ; mais ils offroient en-
core d'employer leurs armes en
faveur de la Perse contre les Agh-
vans. Nous aurons lieu de rendre
compte dans la suite de ce qu'o-
pera cette négociation ; il suffit
pour le présent, d'en avoir rap-
porté ce qui étoit nécessaire pour
justifier ce que l'Athémat-Doulet
en avoit dit dans sa défense.

Sur le 7. il convient que le
Roi, à sa prière, avoit donné
des Gouvernemens de Province
à deux de ses neveux qui étoient
encore enfans ; qu'il étoit rede-
vable de ces graces à sa bonté
Rovale ; mais que Sa Majesté
ayant fait à d'autres la même fa-
veur, il ne voyoit pas comment on
vouloit lui en faire un crime ;
qu'on sçavoit assez d'ailleurs, que
par la précaution qu'on prenoit

318 *Histoire de la dernière*
de mettre auprès de ces jeunes
Gouverneurs, des gens sages &
habiles, qui, sous le nom de Lieu-
tenans ou d'Intendans, ordon-
noient de toutes les affaires, les
Provinces n'en recevoient aucun
préjudice.

Sur le 8. qui regardoit les
grands biens qu'on lui avoit trou-
vés, il répondoit qu'il les tenoit
de son patrimoine, des successions
qui lui étoient échûes de ses
freres, des confiscations que le
Roi lui avoit accordées, & de
sa bonne conduite & de son œco-
nomie. Ensuite prenant de-là oc-
casion de parler librement de l'a-
varice insatiable des Eunuques : du
moins, disoit-il, quand j'ai amas-
sé ces grands biens, j'avois un ob-
jet légitime dans mes neveux, &
dans mes filles, pour qui je tra-
vaillois ; mais je voudrois bien
sçavoir pour qui ces Eunuques a-
massent des biens immenses, à

Révolution de Perse. 319
moins qu'ils ne veuillent qu'on
leur tienne compte de ces cha-
meaux chargés d'or & d'argent
qu'ils envoient tous les ans à la
Mecque & à Medine, ce qui est
contre les Loix & les Constitu-
tions du Royaume, où cela est
défendu expressément depuis le
tems du Grand Schah - Abas,
comme ils ne sçauroient l'igno-
rer.

Après s'être justifié ainsi sur ce
qui le regardoit personnellement,
il dit que chacun n'étant tenu que
de ses faits, il pourroit se dispen-
ser d'entrer en discussion de ce
qui regardoit son beau-frere,
mais que la conduite de ce Sei-
gneur avoit été non-seulement si
irréprochable, mais encore si bel-
le, si sage, si heureuse & si avan-
tageuse au Royaume, qu'il n'a-
voit nulle peine à s'en rendre le
garant. Qu'à l'égard de Mascate
il s'en remettroit à ce qu'en diroit

le Commissaire de la Flotte Portugaise qui étoit actuellement à la Cour ; & qu'on sçauroit de lui , que la Flotte ne s'étoit retirée sans transporter les Troupes à Mascate , que parce que la somme que le Roi avoit promise par son Ambassadeur à Goa, n'avoit point été payée.

Pour l'intelligence de ce fait ; il faut sçavoir, que lorsque Schah-Abas le Grand, eut pris Ormus sur les Portugais par le moyen d'une Flotte Angloise, il fit la paix avec les premiers, qui consentirent à le laisser en possession de cette Isle, moyennant la moitié du produit des Douanes, qui devoit leur revenir, & qu'on évalua ensuite à une certaine somme pour chaque année. Or par le desordre qu'il y eut dans les affaires, durant tout le regne de Schah-Hussein, que les finances étoient à la discrétion des Eunu-

ques & des Favoris, ces sommes n'avoient point été payées ; d'où il étoit arrivé que les Portugais se prévalant du besoin qu'on avoit de leur Flotte pour l'entreprise de Mascate, avoient stipulé avec l'Ambassadeur que le Roi de Perse tenoit à Goa, qu'avant que de faire le transport des troupes à Mascate, on leur payeroit une certaine somme en déduction des arrérages qui leur étoient dûs ; & cette somme ayant manqué de la manière que nous l'avons dit en son lieu, la Flotte s'étoit retirée avec indignation, en se plaignant de la mauvaise foi des Ministres de la Cour de Perse. Mais l'indignation devoit être encore bien plus grande dans l'esprit de tous les honnêtes gens, de voir que ceux mêmes qui pour ruiner l'entreprise de Mascate en haine du premier Ministre & de son beau-frere, avoient empêché

le paiement des sommes, eussent le front de leur faire un crime à l'un & à l'autre, de ce que cette entreprise avoit échouée.

Il avouoit que ç'avoit été sur ses avis que le Général, après la défaite de Maghmud, avoit ramené ses troupes vers la Côte du Golfe Perfique; qu'à l'égard du dégât qu'il avoit fait dans les terres de plusieurs Seigneurs de la Cour, peut-être y étoit-il entré du ressentiment de ce qu'en retenant les sommes promises aux Portugais, on lui avoit fait manquer la prise de Mascate; mais qu'il y avoit aussi été contraint par la nécessité de la guerre, & pour ménager les autres Provinces. Pour justifier la marche de l'armée de Chiras, il disoit que son beaufrere n'avoit rien fait en cela qui ne fût d'un Général entendu, & qui vouloit assurer le succès de son expédition: qu'ayant confide-

ré que le Prince de Géorgie Kof-trow-Kan, n'avoit péri, pour être arrivé trop tard à Candahar, & seulement après la moisson faite, il n'avoit pas voulu tomber dans le même inconvénient; que comme la récolte ne se faisoit à Candahar que sur la fin de Mai, il avoit pris ses mesures pour y arriver avant ce tems, que pour cela il s'étoit proposé de surprendre les Rebelles, en prenant le chemin le plus court pour traverser les déserts qui sont entre Chiras & Candahar; qu'il s'étoit encore proposé d'endurcir à la fatigue par cette marche pénible, & par la rigueur d'un climat plus rude, les corps mols & effeminés des Persans; mais qu'afin que l'armée ne manquât de vivre, ni dans cette marche, ni durant la campagne, il en avoit amassé en abondance, & en avoit chargé plusieurs milliers de chameaux; que lui-même

Athémat-Doulet, lui en avoit envoyé à ses dépens trois mille chargés de ris. Or, à quoi bon, disoit-il, ce grand amas de provisions qu'on n'a pû rassembler sans faire un peu crier le peuple, si le dessein eût été d'amener l'armée à Ispahan, en traversant des Provinces où l'on ne pouvoit manquer de trouver des vivres en abondance ? N'étoit-ce pas un fort beau moyen de se rendre le peuple favorable dans l'usurpation de la Couronne, que de l'aigrir par des contributions, qui, quelque nécessaires qu'elles soient, ont toujours pour lui quelque chose d'odieux, & ne scauroient manquer de l'indisposer contre ceux qui les ordonnent.

A l'égard de ce qu'on reprochoit à son beau-frere, de ce qu'après sa victoire il n'avoit pas été assiéger Maghmud dans Candahar, il falloit, disoit-il, être

bien neuf & bien ignorant en fait de guerre, pour lui faire un pareil reproche. Ne sçait-on pas qu'il avoit laissé le gros de son armée à la côte du Golfe, quand il vint surprendre les Rebelles à Kirman ; & vouloit-on qu'avec la moindre partie de ses troupes, déjà harassées par une marche forcée, en poursuivant Maghmud au travers des déserts, il allât l'assiéger après la moisson faite, dans une Ville où tout étoit en abondance, & où il y avoit deux fois plus de monde pour la défendre, qu'il n'en auroit eu pour l'attaquer ? Il ne restoit, ajoutoit-il, qu'à lui faire un crime, de ce qu'après tant de défaites sanglantes, tant de déroutes completes, & après la perte de tant de grands Capitaines tués par les Aghvans, il avoit osé être le premier qui les eût battus & mis en fuite.

Ce fut ainsi que cet infortuné Ministre fit son apologie & celle de son beau-frère ; & quoiqu'il l'eût faite avec plus de fermeté & de hauteur, que sa situation présente ne sembloit permettre, le Roi, loin de s'en offenser, ne put s'empêcher de donner des larmes au malheur d'un homme qui lui avoit toujours été cher, & à qui il avoit par sa crédulité trop précipitée, fait un tort qu'il ne pouvoit plus réparer.

Ses ennemis mêmes se sentirent attendrir presque malgré eux, par le triste & cruel état, où après une prospérité longue & constante ils le voyoient réduit ; & ils ne purent refuser quelque compassion à la grandeur de l'humiliation, & à l'excès de la disgrâce d'un premier Ministre, dont ils avoient si long-tems envié l'élevation & la fortune.

Tout le monde lui rendoit jus-

tice dans le cœur, & le Roi plus que personne ; mais comment l'absoudre, tout innocent & irréprochable qu'il le reconnoissoit, sans se condamner lui-même ? Il fallut donc qu'il fût la victime d'une malheureuse politique qui n'a que trop prévalu dans les Cours des Princes, & qui veut qu'il soit indécent à des Rois qui se trompent quelquefois, & qu'on surprend tous les jours, de reconnoître, même après une injustice évidente, qu'ils se soient trompés ou qu'on les ait surpris. D'ailleurs quel autre parti prendre à l'égard d'un homme qui avoit la clef de tous les secrets de l'Etat, & qui, après le cruel outrage qu'on lui avoit fait, pourroit se croire permis d'en abuser ? Que sçavoit-on s'il ne seroit point tenté d'exécuter des complots dont on l'avoit puni par avance ? & que n'avoit-on pas à ap-

328 *Histoire de la dernière*
préhender d'un homme de son
génie, de sa capacité & de son
courage, s'il écoutoit son ressentiment, & qu'il fût en liberté de
lui donner carrière.

La raison d'Etat vouloit donc
qu'on le tint pour criminel, &
parce qu'on l'avoit déjà traité
comme tel, & parce qu'il pou-
voit le devenir. Ainsi, quoique
le Roi fût convaincu de son in-
nocence, quoiqu'il fût persuadé
qu'il étoit plus clairvoyant dans
les affaires, que tout ce qui lui
restoit de Ministres & de Confi-
dens, & qu'il étoit encore plus
capable qu'aucun d'eux de rem-
plir le poste de premier Ministre;
cependant comme il ne pouvoit
deformais prendre de véritable
confiance dans les conseils d'un
homme qu'il avoit trop maltraité
pour pouvoir s'y fier, il prit le
parti de l'éloigner. Mais dans la
nécessité où il se vit de tenir sous
sûre

Révolution de Perse. 329
sûre garde un homme à qui il
pouvoit être dangereux d'accor-
der une liberté entière, du moins
tâcha-t'il d'adoucir sa captivité,
en lui donnant le Château de
Chiras pour prison avec une très-
grosse pension. Mes Mémoires
ne la spécifient pas, mais par la
manière dont on en usa Schah-
Soleïman, pere de Schah-Huf-
fein, à l'égard des deux premiers
Médecins du Roi son pere, qu'il
étoit en droit de condamner à la
mort, & à qui, en les confinant
dans une semblable prison pour
le reste de leurs jours, il accor-
da vingt mille écus de pension,
il y a lieu de présumer que Schah-
Husseïn en accorda une plus con-
sidérable encore à un premier
Ministre qu'il avoit toujours ai-
mé, & qu'il s'efforçoit par tous
les bons traitemens que la poli-
tique pouvoit permettre à son
égard, de dédommager autant

330 *Histoire de la dernière*
qu'il lui étoit possible, du tort
irréparable qu'il lui avoit fait.
Non content de tous les adou-
ciffemens qu'il voulut lui procurer,
il prit lui-même la peine de
le consoler par les vûes de la né-
cessité inévitable du destin, qui
fait comme un article de foi dans
la Religion Mahométane; de
forte qu'on peut dire, qu'en même
tems qu'il le confinoit dans
une prison, comme criminel, il
fit à son égard tout ce qu'il falloit
pour convaincre toute sa Cour,
qu'il le tenoit dans le cœur pour
très-innocent. Ce Ministre fut
donc conduit à Chiras où il vé-
cut jusqu'à ce que Maghmud
s'étant emparé d'Ispahan, on
l'empoisonna, comme quelques-
uns le prétendent, de peur que
l'usurpateur ne voulût l'enlever
& se servir de ses conseils, ou
peur-être succomba-t'il lui même,
comme d'autres l'ont dit,

Révolution de Perse. 331
à l'accablement où le plongèrent,
& ses malheurs personnels, & la
desolation de sa Patrie. De quel-
que maniere qu'il soit mort, ce
qu'il y a de certain, c'est qu'il
perdit la vie peu après que Schah-
Husseïn eût perdu la Couronne,
& que si dans le malheur com-
mun de tout le Royaume il se
permit quelque retour de ressen-
timent, il dut se croire trop ven-
gé par la chute d'un Maître qui
n'étoit tombé du Trône, que
parce qu'il s'étoit privé lui-même
des secours de celui de ses
Ministres qui étoit le plus capable
de l'y maintenir. C'étoit l'homme
de toute la Perse qui avoit le
meilleur air, & il ne l'emportoit
pas moins sur les autres par la
bonne mine, que par la capacité.
Il étoit fort affectionné aux Euro-
péens en général; mais il avoit
une prédilection particulière pour
les François, à qui il tâchoit même

me de procurer, par rapport au commerce, la supériorité sur les autres Compagnies Européanes; & il le faisoit non-seulement par inclination pour eux, mais bien plus encore par raison d'Etat, dans l'idée où il étoit, que les Privilèges trop amples que Schah-Abas avoit accordés à ces Compagnies, tournoient au préjudice du Royaume, & qu'il n'y avoit qu'à gagner pour l'Etat dans la diminution & le déchet de leur commerce. Il étoit plus œconome qu'avare dans l'usage des grands biens dont il jouissoit, & qu'il devoit plutôt à sa bonne conduite, qu'à la violence & à l'injustice. La seule chose qu'il semble qu'on puisse lui reprocher, est d'avoir un peu trop soutenu Myrr-Weis en haine du Prince Géorgi-Kan, Gouverneur de Candahar, dont on peut à quelque égard lui imputer la mort. On peut encore attribuer celle du Prince Kos-

row-Kan, neveu de l'autre, & la défaite de son armée aux contre-tems que ce Ministre ménagea pour faire échouer une expédition où il avoit intérêt que ce Prince ne réussît pas. C'est principalement par cet endroit qu'on peut dire, que quelque injuste qu'ait été du côté du Roi son Maître, & de ses Ennemis, sa condamnation & sa disgrâce, elle fut très-juste du côté de la Providence, qui, dans l'œconomie de sa justice à l'égard des hommes, se sert presque toujours de l'injustice des uns pour punir les injustices des autres.

Le même principe de politique qui avoit forcé le Roi à sacrifier son Ministre, tout innocent qu'il le reconnoissoit, l'obligea à dissimuler le crime des deux Délateurs qui l'avoient si indignement surpris. Ils s'excusoient sur l'excès de zèle qui les avoit

334 *Histoire de la dernière*
emportés dans une occasion où ils
croyoient la vie du Roi en péril.
Il est bien vrai que si ce Prince
eût voulu, comme il lui étoit
très-facile, & comme l'avoit infi-
nué l'Athémat-Doulet, remon-
ter à la source de cette fatale
Lettre dont on s'étoit servi pour
l'abuser; il eût bien-tôt reconnu
que l'intérêt de sa personne n'é-
toit entré pour rien dans une in-
trigue, où il n'y avoit eu d'autre
conjuratation que celle qu'on avoit
formée contre son Ministre; mais
il crut qu'il étoit dangereux pour
lui d'approfondir un mystère, où
il craignoit de trouver des coupables
dont le nombre & la puissance
auroient pu l'accabler lui-même.
Livré à la discrétion de ses
Eunuques, qui, dans la dépendance
où il s'étoit mis, avoient sa vie
entre leurs mains, il aimoit mieux
étouffer l'affaire, que de
les jeter eux-mêmes, en paroissant

Révolution de Perse. 335
fant se défier d'eux, dans des
soupçons dont il pouvoit être
la victime. Il prit donc pour
bonnes les excuses des deux auteurs
de la calomnie; de sorte que
selon cette maxime, de tout
tems favorable aux Délateurs,
que ce seroit se priver du secours
qu'on tire de leurs recherches
& de leur vigilance, que d'en
exiger trop de circonspection,
en les rendant garant de la vérité
des faits qu'ils rapportent, &
que personne à l'avenir n'oseroit
plus se hasarder à donner des
avis aux Princes dans un danger
même réel, si l'on devenoit cou-
pable pour avoir pris l'allarme
à faux, ils en furent quitte pour
une réprimande, & même en
blâmant leur méprise, on ne
laissoit pas de leur témoigner
quelque gré de leur attention &
de leur zèle.

Mais rien ne fit mieux sentir

336 *Histoire de la dernière*
combien on étoit convaincu de
l'innocence du premier Ministre,
que la manière dont on en usa
à l'égard de tous ceux, qui, à
titre de parens, d'alliés, d'amis,
ou de créatures, avoient été ar-
rêtés avec lui, & enveloppés
dans sa disgrâce. Tous furent re-
mis en liberté & renvoyés chez
eux sans autre discussion; & si
l'on en retint quelques-uns à Is-
pahan, ce ne fut que par une
précaution nécessaire contre ce
qu'un juste ressentiment pouvoit
leur faire entreprendre dans les
Provinces. Tous généralement
furent rétablis dans leurs biens;
mais comme il n'y avoit pas d'ap-
parence de confier la garde des
Provinces à des gens qu'on ve-
noit d'outrager mal-à-propos, on
ne rétablit point, à cet égard,
ceux qu'on avoit dépossédés de
leurs Gouvernemens, à la re-
serve d'un petit nombre, qui, ou
par

Révolution de Perse. 337

par les assurances qu'ils donne-
rent d'une fidélité à toute épreu-
ve, ou par les bons offices de
leurs amis, eurent le crédit de se
faire pleinement réhabiliter dans
leurs postes.

Mais quelque générale qu'eût
d'abord été la persécution contre
tous ceux qui tenoient par quel-
que endroit au premier Ministre,
on en excepta cependant deux
qui lui touchoient de très-près en
qualité de ses gendres. C'étoient
deux Seigneurs de la Maison des
Princes de Géorgie. L'un se
nommoit *Kullar-Aghasi*, frere
de celui qui tenoit pour lors
la Principauté de Géorgie, &
l'autre étoit *Machmet-Kuli-Kan*,
Prince de Kachet dans la même
Géorgie. Tous deux se trouve-
rent à la Cour dans le tems de la
disgrâce de l'Arhémat-Doulet
leur beau-pere; mais leur fidéli-
té & pour le Roi, & pour l'Etat,

Tome I.

Ff

338 *Histoire de la dernière*
y étoit si bien établie, qu'elle
les mit à couvert de tout soupçon.
Ainsi, tandis qu'on emprisonnoit
de tous côtés ceux qui avoient eu
quelque liaison particulière avec
leur beau-pere, on ne toucha ni
à leurs personnes, ni à leurs
biens; & quoique ceux du pre-
mier Ministre eussent été confis-
qués, on eut pour eux l'attention
d'en distraire ce qui devoit leur
revenir pour la dot de leurs fem-
mes, qui leur fut payée en entier.

A l'égard du Général *Luft-
Ali-Kan*, beau-frere de l'Athé-
mat-Doulet, & qui avoit été ar-
rêté à Chiras, comme nous l'a-
vons dit, quoique dans le tems
qu'il fut amené à la Cour, les
préjugés sur la conjuration pré-
tendue fussent fort tombés, il s'en
fallut beaucoup qu'il n'y fût traité
aussi favorablement que les deux
genres de ce même Ministre.
Mais aussi le traita-t-on moins en

Révolution de Perse. 339
criminel, qu'en homme qu'on ne
craignoit qui ne le devînt, &
qu'on ne vouloit pas laisser en
état de le devenir. On le dépouilla,
à la vérité, & même avec quelque
couleur de justice, de tout ce
qu'il avoit pillé dans la Province
pendant sa dernière campagne,
mais on ne toucha point à ses
biens héréditaires, qui furent en
entier conservés à sa famille. Pour
lui, on le retint à Ispahan sous
sûre garde, mais sans aucune
marque de flétrissure qui pût in-
teresser ni lui, ni sa maison; &
uniquement pour prévenir les sui-
tes du ressentiment d'un homme,
qui n'étoit devenu suspect, que
parce qu'on l'avoit assez maltrai-
té, pour être tenté de le devenir
à juste titre. Mais quelque injus-
tice qu'on lui eût faite, il montra
bien dans la suite, qu'il étoit tou-
jours plus disposé à oublier les
outrages que son devoir. Aussi

340 *Histoire de la dernière*
ne fut-ce point par mécontentement qu'il refusa de commander les troupes ; comme on l'en pressa si vivement dans le tems que la famine commençoit à presser Ispahan ; mais précisément, comme il le dit lui-même, en justifiant son refus, parce qu'avec le peu qui restoit de troupes, il voyoit bien qu'il n'y avoit rien à faire contre les Aghvans ; & que cependant, si en faisant de son mieux il lui arrivoit le moindre échec, les soupçons du passé feroient qu'on lui en feroit un crime. On prit alors ses excuses pour un prétexte dont il couvroit le dépit caché qui le retenoit dans l'inaction ; mais la conduite qu'il tint, lorsque Maghmud fut maître d'Ispahan, fit bien connoître la candeur de son procédé & la droiture de ses intentions. Comme cet usurpateur avoit appris à ses dépens de quoi il étoit capable, il n'y eut

Révolution de Perse. 341
rien qu'il n'employât pour se l'attacher. Il crut même y trouver d'autant plus de disposition de la part de Lust-Ali-Kan, qu'il ne douta pas que ce Seigneur ne préférât le parti d'un nouveau Roi qui le combloit de biens & d'honneurs, à celui d'un Roi injuste & détrôné, qui l'avoit outragé. Mais quoique son premier soin, dès qu'il fut entré dans Ispahan, eût été de le faire appeler, de l'approcher de sa personne, de lui donner toutes les marques de faveur & de distinction les plus capables de le toucher, de l'élever à de nouveaux honneurs, de l'accabler de toutes sortes de gratifications, & qu'il ne fit tous les jours qu'augmenter ces bons traitemens, il ne put jamais le gagner & lui faire oublier ce qu'il croyoit devoir à la famille Royale ; & Schah-Husseïn eut le déplaisir de voir, que ce même

342 *Histoire de la dernière*
homme qu'il avoit eu la foiblesse
de traiter comme suspect de trahi-
son, n'avoit pû se résoudre à l'a-
bandonner, lors même qu'il lui
eût été pardonnable de le faire,
& malgré l'exemple qu'il lui en
avoit donné le premier, en s'a-
bandonnant lui-même. Luft-Ali-
Kan, qui pouvoit vivre paisible-
ment à Ispahan, estimé & consi-
déré de celui qui y étoit le Maî-
tre, & qui n'exigeoit de lui d'au-
tre complaisance que de recevoir
ses bienfaits & de lui en sçavoir
gré, ne voulut pas même se don-
ner le tems d'attendre qu'il se pré-
sentât quelque conjoncture favo-
rable pour servir ses anciens Maî-
tres. Au milieu de toutes les fa-
veurs dont le combloit le nou-
veau Roi, il ne s'occupoit qu'à
chercher les moyens de s'y souf-
traire. Il trouva enfin une occa-
sion, & sans s'embarasser des
suites, il en profita pour tâcher

Révolution de Perse. 343
d'aller joindre au plutôt le Prin-
ce Thamas, fils de Schah-Huf-
sein, auprès de qui il avoit déjà
son fils, & qui, avec un petit
corps de troupes, soutenoit en-
core dans un coin de la Perse le
reste des espérances de la maison
Royale.

Rien ne marque mieux la hau-
te idée que les Aghvans avoient
conçue de la capacité de ce
grand Capitaine, que la conster-
nation où les jetta son évafion.

Dès le premier soupçon qu'ils
en eurent, on les vit dans une
inquiétude & une allarme à faire
juger qu'ils se croyoient perdus.
Et en effet dans la persuasion où
ils étoient, & qui n'étoit pas sans
fondement; que si un Général
de ce mérite & de cette expé-
rience, se trouvoit à la tête du
parti du Prince Thamas, sa ré-
putation l'auroit bien-tôt grossi,
& qu'il viendrait lui-même dans

344 *Histoire de la dernière*
peu de tems les attaquer dans
Ispahan & les en chasser, com-
me il avoit fait deux ans aupar-
avant de Kirman ; ils n'épar-
gnerent ni menaces, ni promes-
ses pour le découvrir. On fit fai-
re une recherche exacte dans
toutes les maisons d'Ispahan ; on
menaça de mettre tout à feu &
à sang dans la Ville, si l'on
sçavoit que quelqu'un l'y eût ca-
ché ; on promit les plus gran-
des récompenses à quiconque le
découvrirait ; enfin tout étoit
en trouble & en rumeur parmi
les Aghvans, lorsqu'on apprit
qu'il avoit été reconnu & sur-
pris à Ben-Ispahan, gros Bourg
dans le voisinage de la Capitale,
& qu'on le ramenoit à Magh-
mud. Ce barbare, outré du trou-
ble où il l'avoit jetté par sa fuite,
ne le vit pas plutôt paroître, que
s'avançant sur lui avec la dernière
fureur, il le tailla en morceaux

Révolution de Perse. 345
à coups de fabre. On peut juger
de la frayeur que lui avoit donné
l'évasion de ce Général, par le
gré qu'il sçut aux Habitans de
Ben-Ispahan de le lui avoir livré.
Comme ils lui avoient fait plus
de peine qu'aucune Ville de
Perse, & qu'ils avoient souvent
défait divers corps de ses troupes
durant le Siége d'Ispahan, il
avoit toujours le cœur ulcéré
contre eux ; & quoique jusques-
là il leur eût exactement tenu
toutes les conditions sous les-
quelles ils s'étoient rendus à lui,
cependant on s'appercevoit bien
que le passé lui étoit toujours pré-
sent, & qu'il n'attendoit qu'une
occasion pour faire éclater sa ven-
geance. Mais le service qu'ils
venoient de lui rendre, en lui
livrant le seul homme de la Perse
qu'il jugeât capable de le chasser
d'un Trône sur lequel il ne se fût
jamais cru bien affermi, tant qu'il

auroit eu un tel ennemi en tête ; lui parut si important qu'il effaça toutes les impressions fâcheuses qu'il avoit eues jusqu'alors contre les Habitans de Ben - Ispahan. Aussi les regarda-t'il depuis comme un peuple qui lui étoit entièrement dévoué. Il jugea qu'après un coup de cet éclat & de cette importance, par lequel ils s'étoient rendus irréconciliables avec leurs anciens Maîtres, il pouvoit désormais compter sur eux autant que sur les Aghvans mêmes ; & il leur donna en cette qualité les marques les plus authentiques de sa gratitude & de sa confiance même, par toutes sortes de privilèges dont il fut prodigue à leur égard.

Ce que je viens de rapporter de la mort du Général Luft-Ali-Kan, n'arriva que sur la fin de 1722. & après le détronement de Schah-Husseïn ; mais il a fallu

un peu anticiper les événemens, pour ne laisser rien à desirer sur ce qui regardoit la destinée de ce grand homme, dont on doit envisager la disgrâce, aussi bien que celle du premier Ministre, son beau-frère, comme l'époque du premier coup qui ébranla le trône de Schah-Husseïn, ainsi qu'on va le voir dans la suite.

Ce fut au mois de Novembre de l'année 1620. que le Général fut arrêté à Chiras, comme il étoit sur le point de se mettre en marche pour aller faire le Siège de Candahar. Son armée qui campoit autour de Chiras, & qui n'attendoit que ses ordres pour partir, n'eut pas plutôt appris qu'il étoit arrêté comme criminel de Leze-Majesté, & qu'on le menoit en Cour sous sûre garde, que chacun craignant d'être mêlé dans sa disgrâce, d'avoir à rendre compte des violences

qu'on avoit exercées sur la côte du Golfe Persique & dans les Provinces voisines, & de se voir dépouillé du butin qu'il en avoit rapporté, songea à pourvoir à ses affaires en se retirant au plus vite: de sorte que cette armée qui étoit une des plus belles que la Perse eût eu sur pied depuis long-tems, fut dissipée en un moment.

C'est ce qu'avoient bien prévu ceux qui gouvernoient à la Cour; peut être même qu'ils y avoient contribué en donnant l'allarme aux troupes sur les recherches dont elles étoient menacées, pour avoir pillé les Provinces. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on fut fort aise à la Cour de voir cette armée dissipée, parce que d'un côté on craignoit qu'elle ne se ressentît de l'affront qu'on venoit de faire à son Général, auquel elle étoit très-affectionnée, ou que l'esprit de rébellion s'y glissant,

elle n'excitât quelque trouble dans l'Etat; & parce que les affaires prenoient un tour qui faisoit croire qu'on n'en avoit plus besoin.

En effet, il sembloit qu'on n'avoit plus rien à craindre, ni de la part des Lesgiens, ni de celle de Magmud. Celui-ci depuis sa défaite n'avoit osé sortir de Candahar; & il couroit même des bruits que les Aghvans allarmés & abbatus par ce premier échec, & n'osant s'exposer à un second, qui les perdrait sans ressource, ne demandoient pas mieux que d'entrer en accommodement. Pour les Lesgiens qui étoient menacés d'une irruption prochaine de la part de *Vachtanga*, Prince de Georgie, & qui n'avoient d'autre moyen de conjurer la tempête, qu'en faisant leur paix avec le Roi de Perse, dont *Vachtanga* étoit Vassal; ils la demandoient instamment, & n'épar-

350 *Histoire de la dernière*
gnoient ni sollicitations, ni soumissions pour obtenir de la Cour qu'elle les mît à couvert du ressentiment de ce Prince, dont ils se voyoient prêts d'être accablés. Et comme c'est ici la première fois qu'il paroît sur la scène, il ne fera pas hors de propos de mettre le Lecteur au fait de ce qui le regarde, & de rendre compte de ce qui avoit donné lieu à l'irruption qu'il se dispoisoit à faire chez les Lesgiens.

Après la mort de Kostrow-Kan Prince de Georgie, qui fut tué, comme on l'a raconté, dans la première expedition qui se fit contre Mirr-Weis, de voir succéder à la principauté Vachtanga, comme étant l'aîné des Princes qui restoient. Mais parce qu'il falloit pour cela se faire Mahometan, il aima mieux renoncer à ses droits qu'à sa Religion. Celui de ses freres qui le suivoit, &

Révolution de Perse. 351
qui étoit déjà Patriarche de Georgie, offrit de se faire Musulman, & de prendre une femme, en quittant le Patriarcat, pour être revêtu de la Principauté. Mais leur pere qui étoit Divan-Beg, ou Souverain de la Justice à Ispahan, n'approuva pas la pensée du Patriarche; il la regarda, tout Musulman qu'il étoit lui-même * comme une tentation dont il trouva le moyen de le guérir par un bon nombre de coups de canne qu'il lui fit appliquer sur la plante des pieds, & qui le firent perséverer dans son Patriarcat. Cependant un troisième frere qui n'avoit pas les mêmes engagements que le second, se fit Mahometan, & fut fait Prince de Georgie. Pour Vachtanga, la Cour mécontente de son refus, l'envoya en exil à Kirman. Mais enfin au bout de

* On dit qu'il est mort depuis dans la Religion Catholique.

352 *Histoire de la dernière*
quelques années l'ennui le gagna
& le rendit plus accessible aux
solicitations & aux grandes pro-
messes qu'on lui faisoit pour l'en-
gager à prendre le turban; & dès
que cela fut fait, il rentra dans
tous ses droits d'aînesse, & fut in-
stalé Prince de Georgie.

Quand il fut arrivé à Téfis, qui
en est la Capitale, & qu'il eût ap-
pris & vû en partie par lui-même,
les horribles ravages que les
Lefgiens avoient faits dans ses
Terres, il résolut d'en tirer une
vengeance qui les mit hors d'é-
tat de tenter rien de pareil à l'a-
venir, & qui pût servir d'exem-
ple à ses voisins. Il convoqua dans
ce dessein toute la Noblesse de
ses Etats, & ayant ordonné à
tous ceux de ses Vassaux, qui se-
roient en âge de porter les ar-
mes, de venir le joindre à Té-
flis, il en forma une armée de
soixante mille hommes. Ce fut
à

Révolution de Perse. 353
à la rassembler, & à faire les au-
tres préparatifs nécessaires pour
son expedition, qu'il employa les
derniers mois de l'année 1719.
qui fut celle de son retour, &
les premiers de l'année suivante
1720. Il étoit en état d'ouvrir la
Campagne dès la fin du Prin-
tems. Mais comme il en vouloit
plus à leurs personnes, qu'à leur
Pays, dont la pauvreté le met à
couvert, il lui eût été inutile de
se presser d'agir. Il sçavoit que
c'étoit leur coûtume d'abandon-
ner les plaines dès le commen-
cement de l'Été, & de se retirer
avec leurs troupeaux, dans des
endroits inaccessibles du Mont
Caucase, où ils trouvent un abri
sûr contre les chaleurs de la fai-
son, qui ne sont pas supportables
dans les Campagnes. Il prit donc le
parti de temporiser, & d'attendre
que le froid de l'Automne & de
l'Hyver les eût chassés du Cauca-

354 *Histoire de la dernière*
se, où il est très-rude, & les eût
obligés de redescendre dans les
plaines, où il comptoit de les a-
voir à sa discrétion.

Quand les Lefgiens virent la
maniere dont il s'y prenoit, ils
jugerent bien qu'ils étoient per-
dus sans ressource, s'ils ne trou-
voient moyen de parer le coup.
Et comme il n'y avoit que l'au-
torité du Roi de Perse, qui pût re-
tenir le bras qu'ils voyoient levé
sur leur tête, ce fut pour eux une
nécessité indispensable d'y avoir
recours. Cependant comme on
étoit déjà dans le mois de Novem-
bre, avant que l'on eût reçu nou-
velle, que la Cour de Perse se fût
rendue à leurs soumissions, ils ne
sçavoient quel parti prendre. Quit-
ter le Mont-Caucase & de descen-
dre dans la plaine, c'étoit se livrer
aux Georgiens. Demeurer sur cet-
te Montagne pendant l'Hyver, c'é-
toit s'exposer à y périr. Et en effet

Révolution de Perse. 355
sept cens familles, qui dans la
terreur où les avoit jettez l'ap-
proche des Georgiens, s'étoient
obstinées à rester sur le Mont-
Caucase, y furent ensevelies dans
les neiges: ce qui fut pour la Na-
tion une perte de près de soixante
& dix mille hommes, chaque fa-
mille étant ordinairement com-
posée d'environ cent personnes.

Ils étoient dans ce cruel embar-
ras lorsqu'ils en furent tirés heu-
reusement pour eux, & malheu-
reusement pour Schah-Husseïn,
par les deux mêmes Délateurs qui
venoient de perdre le premier Mi-
nistre, & qui firent commettre au
Roi en cette occasion une secon-
de faute aussi préjudiciable pour
lui que la première & à laquelle
il a dû imputer en partie la perte
de sa Couronne.

La formidable armée que le
Prince de Georgie avoit sur pied,
ne jettoit pas moins de terreur

356 *Histoire de la dernière*
dans l'esprit du premier Médecin
Hékim - Bafzi , & du premier
Moulah ou Aumônier du Roi ,
qu'elle en avoit répandu chez
les Lesgiens. Un des gendres de
l'Athémat - Doulet destitué , étoit
frere du Prince de Georgie ; &
comme les gens qui se sentent
coupables , sont toujours en al-
larmes, & qu'ils s'imaginent que
tout ce qui se fait , va directement
à la punition de leurs crimes , ils
allèrent se figurer que le Prince
Vachtanga ne se feroit pas plâtôt
fait justice des Lesgiens , que se
trouvant à la tête de soixante mil-
le hommes bien aguérés , il pour-
roit bien être tenté de venir de-
mander raison au Roi , de l'injus-
tice qu'on avoit faite au premier
Ministre, & de le forcer du moins
à lui sacrifier les deux Calomnia-
teurs qui avoient causé sa perte.

Ayant pris l'allarme de ce cô-
té - là , ils la donnerent encore

Révolution de Perse. 357
plus fort au Roi , par un autre
endroit. Malgré toute la con-
viction que Schah-Husseïn avoit
eue de l'innocence de son pre-
mier Ministre , & de la fourberie
de ses deux Confidens , sa foi-
blesse secondée d'une longue ha-
bitude de confiance , qui est un
grand écueil pour les Princes ,
leur laissa reprendre l'ancien as-
cendant qu'ils avoient toujours eu
sur son esprit. Ils s'en prévalurent
pour lui rendre suspecte l'entre-
prise du Prince Vachtanga, en lui
représentant que cette expédi-
tion , où ce Prince sembloit n'en
vouloir qu'aux Lesgiens , intéres-
soit SaMajesté autant ou plus que
les Lesgiens mêmes , qu'avec la
puissante armée à la tête de la-
quelle il marchoit contre ces Bar-
bares, il les auroit bien-tôt réduits ;
& qu'après s'être emparé de leur
pays qui confine à la Moscovie ,
il ne se trouveroit que trop en é-

538 *Histoire de la dernière*
tat, avec les secours qu'il tire-
roit des Moscovites, d'inquiéter la
Perse, & l'attaquer quand il vou-
droit; qu'il y avoit un moyen bien
simple de prévenir & de renverser
ses projets; qu'il ne falloit pour
cela qu'accorder la paix aux Les-
giens qui la sollicitoient depuis
long-tems avec la dernière ins-
tance, & envoyer en conséquen-
ce au Prince de Georgie un or-
dre précis de desarmer, & de se
retirer chez lui; qu'en prenant
ce parti, on gagneroit les Les-
giens, qui ne devoient leur salut,
en cette occasion, qu'à la bonté
& à la clémence du Roi; & que
quand même ils seroient assez
ingrats pour oublier l'obligation
qu'ils auroient à Sa Majesté, de
les avoir préservés d'une ruine
prochaine & totale, la crainte d'être
livré à la discrétion du Prince
de Georgie, au premier mouve-
ment qu'ils feroient, les retien-

Révolution de Perse. 359
droit dans le devoir; que le Prin-
ce de Georgie de son côté,
n'ayant plus de prétexte pour pren-
dre les armes, tout demeureroit
paisible sur cette frontière; & que
le jaloufie & la défiance où se-
roient les Georgiens & les Les-
giens les uns à l'égard des autres,
les tiendroit tous dans une sou-
mission qui affranchiroit la Cour
de toute inquiétude à leur égard.

L'avis fut goûté; & comme
l'affaire pressoit, & qu'on sçavoit
que le Prince Vachtanga étoit
déjà en marche: on fit partir sur
l'heure un Courier, pour lui por-
ter de la part du Roi, des ordres
non-seulement précis, mais en-
core conçus avec une hauteur
où il sembloit qu'on affectât de
ne garder nul ménagement pour
sa personne. En effet, l'ordre di-
soit, que s'il venoit de monter à
cheval pour son expédition, il
mît pied à terre dans l'instant; que

360 *Histoire de la dernière*
s'il étoit actuellement à poursuivre les Lesgiens, il s'arrêta sur l'heure; que s'il ne faisoit que de tirer son épée hors du fourreau, il l'y remit au même moment; & qu'il se donnât bien de garde de troubler en rien la paix qu'il avoit plû au Roi d'accorder à cette Nation.

Il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer à quel point le Prince Vachtanga fut outré d'un ordre si impérieux, & donné si mal à propos. Il se desespéroit de voir qu'on lui arrachât des mains une victoire assurée, & qu'on le bravât d'une manière si hautaine à la vûe de ces mêmes Barbares, qu'il étoit sur le point d'accabler. On croit que dans son dépit il eût passé outre, malgré les ordres de la Cour, s'il eût pû se bien assurer des principaux Seigneurs de sa Noblesse, dont les troupes faisoient une grande partie de son armée; mais

Révolution de Perse. 359
mais craignant que la Cour ne les eût gagnés & de s'en voir abandonné comme l'avoit été autrefois le Prince Georgi-Kan, s'il contrevenoit aux ordres du Roi, il prit le seul parti qu'il avoit à prendre, qui fut de déclarer qu'il obéiroit. Il le déclara en effet, mais d'une manière bien digne de son grand cœur; car ayant fait venir le Courier qui lui avoit apporté l'ordre, il tira devant lui son épée, & en la lui montrant il fit serment que jamais il ne la tireroit ni pour le service du Roi ni pour la défense de la Perse: serment qu'il ne garda que trop religieusement depuis, au grand préjudice du Roi & du Royaume, comme on le reconnoîtra dans la suite. Il se retira après cette déclaration & ramena son armée, indignée de voir qu'après tous les ravages que les Lesgiens avoient faits dans la Georgie on les eût sauvés de leurs

360 *Histoire de la dernière*
mains lorsqu'ils étoient sur le
point de les immoler à leur ven-
geance. Aussi conçurent-ils dès-
lors contre les Persans des senti-
mens d'aliénation qu'ils n'ont ja-
mais quitté depuis. Pour le Prin-
ce Vachtanga, il prit soin d'assurer
ses frontieres contre les excursions
des Lefgiens : après quoi il se ren-
ferma à Teflis, bien résolu de ne se
mêler en rien, de ce qui regarde-
roit la Perse, & de ne point pren-
dre les armes, à moins qu'on ne
l'attaquât lui-même. Tout ceci
se passa sur la fin de l'année 1720.
& peu après la disgrâce de l'Athe-
mat-Doulet, qui arriva comme
nous l'avons dit, au mois de No-
vembre de la même année.

Après ce que la Cour de Per-
se venoit de faire en faveur des
Lefgiens, qu'elle avoit préservez
d'une destruction totale, elle se
promettoit un grand calme du
côté de cette frontiere ; & il est

Révolution de Perse. 361
constant qu'elle avoit tout le lieu
de se le promettre, si on eût pû
compter sur la reconnoissance
& sur les sermens de ces Barba-
res. Mais c'étoient des liens trop
foibles pour arrêter une Nation
féroce, accoutumée à vivre de
brigandage, & qu'il n'y a que la
crainte d'une puissance supérieu-
re qui puisse tenir en bride. Cette
paix qu'ils avoient sollicitée avec
la dernière chaleur, & qu'ils ve-
noient, pour ainsi dire, de de-
mander à genoux, ne subsista
de leur part, qu'autant de tems
qu'il leur en fallut pour se remet-
tre de leur frayeur passée. A pei-
ne dura-t'elle trois ou quatre
mois ; encore en employèrent-
ils une partie à faire leurs prépa-
ratifs pour se mettre en campa-
gne, aussi-tôt que la saison le
leur permettoit. Car dès qu'ils
virent que l'armée Géorgienne,
s'étoit retirée, & qu'après le ser-

362 *Histoire de la dernière*
ment que le Prince de Géorgie
avoit fait de ne jamais tirer l'épée
pour le service de la Perse, ils
n'avoient rien à craindre de sa
part, tant qu'ils ne toucheroient
point à ses terres; ils résolurent
de se jeter sur les Provinces de
Perse, auxquelles ils confinoient,
& que la Cour, par une trop
grande confiance dans la foi d'un
traité artificieux, laissoit absolu-
ment dégarnies. Il ne leur man-
quoit qu'un prétexte pour rom-
pre la paix qu'ils venoient de con-
clure, ils en cherchoient un qui
pût interesser toute la Nation, &
obliger ceux-mêmes qui aupara-
vant avoient gardé des mesures
avec la Perse, à prendre les ar-
mes avec eux. La disgrâce de
l'Athémat-Doulet, à qui on avoit
crevé les yeux, & qu'on avoit
confiné en prison pour le reste de
ses jours, après lui avoir confis-
qué ses biens, leur parut toute

Révolution de Perse. 363
propre à produire l'effet qu'ils pré-
tendoient.

Ce Ministre, comme on l'a re-
marqué ci-devant, étoit origi-
nairement de leur Nation, &
même du sang de leurs Rois:
Ils prétendirent que ç'avoit été en
haine de toute la Nation qu'on
l'avoit traité si ctuellement & si
indignement, & qu'il y alloit de
leur honneur de s'en venger.
Rien ne pouvoit guères être plus
mal imaginé que ce prétexte;
car comme leur traité d'accom-
modement n'avoit été fait que
depuis la disgrâce de l'Athémat-
Doulet, on ne voit pas en quoi
l'injustice faite à un de leur com-
patriote, pouvoit les autoriser à
rompre une paix qu'elle ne les
avoit pas empêché de conclure.
Mais comme il ne leur falloit
qu'un prétexte, & que celui-là
leur parut plus spécieux que tout
autre, ils l'employèrent pour ani-

364 *Histoire de la dernière*
mer toute la Nation, & la faire
entrer dans un ressentiment
commun. Il se fit donc sur cela
une convocation de toutes les
familles, où il fut résolu que
toute la Nation prendroit les ar-
mes pour tirer raison de l'affront
qui lui avoit été fait en la person-
ne de l'Athémat-Doulet leur
compatriote. La ligue fut géné-
rale, & ceux-mêmes qui jusqu'a-
lors avoient vécu en bonne intel-
ligence avec la Perse, se virent
enfin obligés de se joindre aux
autres pour l'autre.

On se mit en campagne dès le
commencement du Printems de
l'année 1721. & l'on alla fondre
sur les Provinces voisines qui ne
s'attendoient pas à une pareille
irruption, & qui croyant avoir
une bonne fauve-garde dans le
traité conclu trois ou quatre
mois auparavant, se trouverent
hors d'état de faire aucune résis-

Révolution de Perse. 365
tance. Les Lefgiens se répandi-
rent par tout comme un torrent
que rien n'arrête; ils pillèrent
plusieurs Villes considérables, &
entre autres celle de Szamachi;
& après avoir taillé en pièces
quelques troupes ramassées qui
s'étoient jointes ensemble pour
s'opposer à leurs courses & à
leurs ravages, ils se jetterent sur
la Province de Szyrwan l'une des
plus riches de la Perse, qu'ils
rendirent bien-tôt une des plus
pauvres, par la maniere impitoya-
ble dont ils la saccoierent.

Ce fut dans le même tems que
la Ville de Tauris, qui étoit la
plus grande & la plus célèbre de
la Perse, après Ispahan, & qui
est aussi comprise dans la Provin-
ce de Szyrwan, fut renversée par
un tremblement de terre qui fit
périr quatre-vingts mille ames.
Ce fleau, joint à celui de la guer-
re, causa beaucoup d'effroi dans

366 *Histoire de la dernière*
toute la Perse. Mais ce qui jetta
le plus de consternation dans Is-
pahan, fut un Phenomene qui
parut dans le Ciel durant l'Eté de
1722. Au travers des nuages fort
épais, dont le Ciel étoit couvert,
le Soleil paroissoit teint de sang,
ce qui dura près de deux mois.
Les Astrologues de Perse, con-
sultés sur ce prodige, déclare-
rent que c'étoit un présage qui
annonçoit une grande effusion de
sang; & comme ils sont fort
écoutés en ce pays-là, l'explica-
tion qu'ils donnerent au Pheno-
mene, ne servit qu'à augmenter
la consternation. Elle étoit enco-
re plus sensible à la Cour, que
pat tout ailleurs. Il sembloit que
chacun y eût un pressentiment
secret des maux qui devoient
bien loin de réveiller le Roi &
ses Ministres, en les tirant de la
léthargie profonde où ils paroif-
soient ensevelis, & de les ani-

Révolution de Perse. 367
mer à faire quelque effort extraor-
dinaire pour prevenir les mal-
heurs dont ils se voyoient mena-
cés de tous côtés, ne produi-
soit dans eux qu'un abbattement
morne & que le découragement
du desespoir, tel qu'on en éprou-
ve à la vue d'un mal qu'on voit
venir, & qu'on n'a ni la force,
ni le moyen d'éviter. L'inaction
& la langueur où tomba la Cour,
par ce découragement général,
fut ce qui reveilla les espérances
de Myrr-Maghmod, & ce qui
lui donna occasion de vérifier les
présages & les prédictions que
les Astres & les Astrologues
eussent vainement annoncées, si
l'on eût eu le courage de prendre
les mesures nécessaires pour en
détourner l'effet. C'est ce que je
vais développer dans la suite de
cette histoire, où l'on reconnoi-
tra que jamais la conquête d'un
grand Royaume ne coûta moins;

368 *Histoire de la dernière*
que ceux mêmes qui l'ont faite,
ne songeoient nullement à la fai-
re, & qu'ils ne se sont enfin dé-
terminés à l'entreprendre que par
la facilité qu'ils ont trouvée à y
réussir, & qu'ils trouvoient tou-
jours plus grande, à mesure qu'ils
avançoient.

Fin du premier Volume.

ISTIT. UNIV. ORIENTALE
N. liv. 42.267
BIBLIOTECA M. RIPA



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manu-
crit qui a pour titre *Histoire des dernières Révolutions*
de Perse; & j'ai crû que l'on pouvoit en permettre l'im-
pression. A Paris le 26. Octobre 1741.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de
Navarre: A nos amés & feaux Conseillers les Gens te-
nans nos Cours de Parlement Maîtres des Requêtes ordina-
res de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Bail-
lis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justi-
ciers qu'il appartiendra. Salut: Notre bien amé ANTOINE-
CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, Adjoint de la Com-
munauté; Nous ayant fait remonter qu'il souhaiteroit faire
imprimer & donner au Public *l'Histoire des dernières Ré-
volutions de Perse, avec la Vie de Thamas Kouli-Kan,*
Traité des Pétrifications: s'il nous plaisoit lui accorder
nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, offrant pour cet
effet de les faire imprimer en bon papier & en beaux caractères,
suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le
contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favora-
blement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis &
permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Li-
vres en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparé-
ment, & autant de fois que bon lui semblera, & de les ven-
dre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pen-
dant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour
de la date desdites Présentes; Faisons défenses à toutes for-
tes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles
soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu
de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Impri-
meurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire
vendre, débiter, ni contrefaire le dits Livres en tout ni en
partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte
que ce soit, d'augmentation, correction, changement de

Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrite dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres sera remis dans le même état où les Approbations y auront été données: es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clemor de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris ce quatrième jour d'Août, l'an de grace 1741. & de notre Règne le vingt-sixième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 520. fol. 515. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 8. Août 1741.

Signé, SAUGRAIN, Syndic.



